

ECLATS DE VIE

Table

Table	1
La naissance du coucou	2
Le pigeon et l'enfant.....	6
La coccinelle et la petite fille	10
L'étang dans la ville.....	16
Mayella et le grillon.....	21
Un drame au printemps	25
La révolte des renardes	28
Un gentil petit chien	33
La métamorphose de Tiry	36
L'extraordinaire toile d'araignée.....	40
Histoire du mouton qui voulait être un héros	44
Bivouac avec un chamois.....	48
Les ambitions d'une petite graine	52
L'homme et la marmotte	55
Le grand dérangement.....	59
La cabane perdue	64
Le rossignol de l'Alhambra.....	71

La naissance du coucou

Je suis né par un beau jour de printemps, au fond d'une forêt épaisse de chênes et de pins mélangés. Ce qui a été le plus dur, ce fut de percer ma coquille. Depuis quelques jours je commençais à trouver l'espace un peu étroit dans cet œuf et la claustrophobie me guettait. Evidemment, j'étais bien au chaud et je n'avais pas à me plaindre. Il y avait même un peu de lumière qui perçait à travers la coquille, mais cela me donnait encore plus envie de découvrir ce qu'il y avait dehors.

Je ne connaissais pas encore mes parents adoptifs, mais je les sentais très attentifs au bien-être du poussin dans son œuf. Ils n'avaient jamais interrompu la couvaison et je n'avais pas attrapé de coup de froid. De temps en temps, ils prenaient même soin de retourner mon œuf, peut-être pour que je me retrouve couché sur un autre côté, sans doute aussi pour voir si je n'allais pas bientôt commencer à percer la coquille.

Mais le jour était arrivé et je ne pouvais plus me supporter dans cet œuf. Il fallait que je sorte, j'avais envie de bouger, d'agiter mes ailes, de respirer l'air odorant de la forêt. Alors je me suis mis à taper la coquille avec mon bec, de toutes mes forces. Il m'a fallu beaucoup de temps. Ma mère savait faire des coquilles dures et ses œufs étaient solides ; elle devait manger beaucoup de calcium ! Quand j'ai enfin réussi à mettre le bec dehors, ça été un éblouissement ! Bien sûr ma coquille laissait filtrer un peu de lumière, mais cela n'avait rien à voir avec la splendeur de la nature que j'ai découverte à ce moment. Le nid de mes parents adoptifs était bien placé, accroché au bout de la branche d'un pin. Le soleil arrivait, tamisé par les aiguilles, dans un éclatement de couleurs. Encore emprisonné dans mon œuf, je ne pouvais pas voir autre chose que les branches du pin. Aussi je m'empressai de terminer le travail. C'était plus facile, maintenant, il suffisait de briser la coquille par petits morceaux. Mes parents adoptifs se précipitèrent pour m'aider. Ils étaient enchantés de voir un de leur poussin naître enfin. Ils commençaient à trouver le temps long.

Lorsque je réussis enfin à sortir complètement de ma coquille brisée, la première chose que je fis, fut de grimper sur le bord du nid. La vue était extraordinaire. Le nid dominait une petite clairière couverte de fleurs, plus loin la forêt continuait et on voyait même le sommet d'une montagne. Comme le monde avait l'air grand ! J'avais déjà envie de partir à l'aventure. Mais pour l'instant il fallait grandir, j'étais tout nu, tout petit, et je crevais de faim. J'avais même si faim que je tremblais sans arrêt. Alors j'ouvris un bec aussi grand que possible. A ce signal, mes parents adoptifs partirent immédiatement à la chasse. Je n'avais plus qu'à attendre.

Mais plutôt que d'attendre bêtement, je savais que j'avais un gros travail à faire, c'était de libérer le nid. Il fallait justement profiter de l'absence des parents, sinon j'aurais pu avoir des ennuis. Ils n'auraient peut-être pas apprécié que je me débarrasse ainsi du reste de la famille, de leur famille en fait, puisque je n'étais qu'un orphelin qui leur avait été confié par mes parents.

Heureusement mes demi-frères et demi-sœurs n'étaient pas encore sortis de leurs coquilles. L'opération aurait sans doute été moralement plus difficile s'ils avaient été déjà nés. C'est quand même un peu gênant de précipiter un poussin par-dessus bord, même si c'est une question de vie ou de mort. Mais avec des œufs, cela reste assez anonyme, on ne connaît pas encore celui qui est à l'intérieur. Pourtant j'hésitais un peu en pensant aux poussins enfermés dans ces œufs, des poussins qui allaient bientôt avoir envie de percer leur coquille comme moi. Mais c'était une

opération nécessaire, sinon le nid aurait été trop petit pour tout le monde. Je savais que je deviendrais un gros oiseau et qu'il me faudrait beaucoup de place. C'était comme cela, j'étais fait pour être fils unique et je ne pouvais pas accepter l'existence de frères et de sœurs. Et puis finalement, ce n'était pas vraiment des frères et des sœurs pour moi, je n'avais aucun lien de parenté avec eux.

Ce fut un gros travail de pousser ces œufs sur le bord du nid et de les faire basculer dans le vide. Il y en avait quand même quatre et quand j'ai eu fini, j'étais complètement épuisé. Heureusement mes parents adoptifs arrivèrent tous les deux à ce moment là. Ils avaient chacun un petit insecte dans le bec et je n'en fis qu'une bouchée. Ils avaient l'air bien gentils et tout contents de voir qu'un poussin était né. Sans doute ils se demandaient ce qu'il avait bien pu advenir des autres œufs de la famille, mais comme je gardais mon bec grand ouvert, ils comprirent que je crevais toujours de faim et ils s'empressèrent de repartir en chasse. Comme je réclamais sans arrêt à manger, ils n'avaient pas une minute et je crois qu'ils oublièrent vite les frères et sœurs disparus.

J'avais de la chance, mes vrais parents avaient bien choisi mes parents adoptifs. Ils auraient pu être désespérément granivores, mais ceux-ci m'apportaient presque toujours des insectes à manger. De temps en temps ma mère adoptive apportait aussi des graines. Elle devait penser qu'un régime varié est profitable pour un poussin. Mais pas pour moi, en tout cas. Je me contentais alors de recracher les graines et d'ouvrir le bec encore plus grand pour réclamer autre chose. Ils devaient penser que j'étais insatiable. D'ailleurs je grandissais presque à vue d'œil. J'étais maintenant devenu plus gros que mes pauvres parents adoptifs. Et je mangeais toujours plus. Ils se fatiguaient, je le voyais bien. Ce poussin, qu'ils n'arrivaient pas à rassasier, leur faisait du souci. Ils n'arrêtaient pas de chasser. A peine m'avaient-ils donné un insecte que je l'avalais tout rond et rouvrais aussi grand que possible le bec. Alors il leur fallait repartir immédiatement. Ils se fatiguaient, c'est sûr. Ils ne pouvaient pas se reposer et profiter un peu de leur poussin. Ils auraient sûrement aimé le câliner, le dorloter, le chouchouter comme des bons parents qu'ils étaient. Il faut dire que cela m'arrangeait, je préférais limiter les contacts à la nourriture. J'avais toujours un peu honte de me trouver à la place de leurs vrais enfants et je n'aurais peut-être pas aimé trop de câlineries de leur part.

Même pendant leur sommeil, la nuit, je sentais leur inquiétude. Surtout qu'ils ne pouvaient plus dormir à la maison, dans leur nid, avec moi. J'étais devenu si gros que j'occupais toute la place et ils étaient obligés de se percher sur une branche à côté du nid. Mais on dort moins bien quand on est simplement perché. Il faut sans cesse se retenir de tomber. On est tellement mieux au chaud au fond d'un nid. Mais c'est moi qui occupais la place. Alors ils dormaient mal, les pauvres, je le voyais bien et je commençais à être un peu inquiet. Je sentais que j'étais devenu un fardeau trop lourd pour eux. Pourtant il ne faudrait pas qu'ils s'épuisent avant que je puisse partir, sinon il n'y aurait plus rien à manger. Heureusement j'y pensais de plus en plus, à partir.

Et puis j'en avais marre de tous ces petits insectes qu'ils m'apportaient. Dans mes rêves, j'imaginai trouver une procession de chenilles bien poilues qui descendaient d'un pin. Je m'installais alors devant la tête de la file et je me mettais à manger les chenilles, l'une après l'autre, au fur et à mesure que la file avançait. Je me réveillais au bout d'un moment, le bec en feu et l'estomac encore plus vide.

Je tenais tellement de place dans le nid que pour me donner leurs petits insectes minables, les parents étaient obligés de se poser carrément sur moi. Parfois ils faisaient même leurs crottes sur

moi, comme sur un perchoir. Cela devenait gênant à la fin de se sentir si gros et d'être nourri par deux petits oiseaux qui sont obligés de se percher sur vous pour vous donner à manger. Je n'en pouvais plus. Le nid devenait trop petit et je ne pouvais même plus bouger.

Vraiment, il fallait que je parte. Mais cela me faisait encore un peu peur. J'avais bien essayé déjà plusieurs fois de monter sur le bord du nid et de battre des ailes. Je sentais mon corps se soulever mais je restais bien accroché au nid par mes pattes et je n'avais encore jamais osé tout lâcher. C'est quand même un sacré truc de se lancer comme cela dans le vide, sans savoir ce qu'il va arriver. On ne peut même pas faire au moins un essai, il faut réussir du premier coup. Je regardais longuement mes ailes, en les ouvrant bien grandes, l'une après l'autre : elles avaient l'air en état pour le vol. Pourtant je m'inquiétais. Peut-être que des plumes manquaient encore sur une aile et alors je tomberais en tournant sur moi-même jusqu'au sol. Et une fois au sol, plus de nourriture. Ils n'iraient certainement pas me chercher là en bas. Ils seraient peut-être trop contents d'être enfin débarrassés de ce poussin encombrant. En plus je pouvais me casser une patte. Quel cauchemar ! Pourtant je m'exerçais tous les jours maintenant. Je montais sur le bord du nid et je battais des ailes comme un fou. Le nid commençait d'ailleurs à s'abîmer dans ces efforts. J'arrachais souvent des brindilles en m'accrochant au bord avec mes pattes et mes ailes secouaient le nid dans tous les sens. J'allais leur laisser une mesure en ruine à mes pauvres parents adoptifs.

Vraiment, j'avais de plus en plus envie de quitter ce nid et de découvrir ce qu'il pouvait y avoir plus loin, là-bas, vers la montagne. Souvent je regardais cette montagne avec des yeux rêveurs. C'était là-bas que je voulais aller. Plus tard j'irais encore plus loin, dans un pays au-delà des mers. Mes yeux brillaient en rêvant à toutes ces aventures que j'allais vivre.

Un jour je me décidai. Mes parents adoptifs étaient là, sur la branche à côté du nid. De temps en temps l'un des deux prenait son envol, faisait un petit tour et revenait se poser sur la branche. Peut-être voulaient-ils m'encourager. Mais avant de me lancer, je voulais leur dire au revoir. Je leur devais bien cela. Alors je m'avançai sur la branche et me rapprochai d'eux. Je les regardai longtemps dans les yeux et je crus voir des petites larmes couler. Finalement je donnai à chacun une petite caresse avec mon bec et mon aile. Je les aimais bien quand même, mes pauvres parents adoptifs. Ils avaient été si gentils et vraiment patients. Jamais ils ne s'étaient plaints et ils avaient toujours un petit insecte à me donner. Je crois qu'ils me regardèrent partir dans mon premier vol avec nostalgie. Jamais ils n'avaient eu un aussi gros poussin et ils étaient bien fiers d'avoir réussi à l'élever et à le nourrir jusqu'à ce qu'il puisse s'envoler. Ils durent applaudir ce premier vol, comme si c'était un geste de confiance et d'amour envers eux. Ils ne connaîtraient jamais la vie que leur poussin allait mener, mais ils avaient fait ce qu'il fallait pour qu'il la réussisse bien.

J'ouvris donc mes ailes et me lançai dans le vide en fermant les yeux. Advienne que pourra. Je me rappellerai toujours ce premier vol. Quelle aventure ! Quelle découverte ! Quelle sensation indescriptible ! Je n'avais même pas envie de me poser et je continuai à voler en direction de la montagne qu'on voyait plus loin. En passant, je survolai une forêt de pins où je repérai facilement des nids de chenilles processionnaires. Là, la faim me prit violemment et je m'empressai de me poser juste devant une procession de chenilles bien grasses et velues à souhait. Quel régal ! Juste comme dans mon rêve. Je mangeai presque toute la procession.

Vraiment le monde était incroyablement plus beau et excitant que ce que je pouvais imaginer quand je végétais dans le nid de mes pauvres parents adoptifs.

C'est sûr, une vie merveilleuse m'attendait, toute pleine d'aventures. Une vie libre, sans contraintes, où je ferai uniquement ce qu'il me plait. Je n'aurai même pas à m'occuper d'élever et de nourrir des poussins. Heureusement d'ailleurs, parce-que j'avais bien vu que c'était un travail éreintant et je n'aurais voulu le faire pour rien au monde. C'est tellement mieux de confier ce travail insipide à des parents adoptifs. En plus ceux-ci s'y donnent à plein et ils semblent finalement très contents. Mais ce n'est pas mon genre. Vous vous rendez compte : perdre des pans entiers de sa vie à élever des poussins ! Alors qu'il y a tant d'aventures à vivre.

Quelle chance d'être un coucou !

Le pigeon et l'enfant

C'est un beau pigeon, tout juste adolescent. Son plumage est magnifique. Les longues plumes de ses ailes et de sa queue sont bleues, émaillées de taches noires. Le duvet de son cou, tout blanc avec un peu de violet, dessine une sorte de col et, debout sur ses courtes pattes emmitouflées de plumes bleues, il a un air de prince.

C'est un pigeon de ville, mais au printemps, il aime aller s'installer dans la banlieue pour profiter des fruits dans les jardins. Il adore les cerises et en attraperait facilement une indigestion s'il arrivait à les saisir plus facilement. Il est jeune encore, il prend des risques et se penche tellement pour attraper la cerise au bout de la branche qu'il perd l'équilibre et souvent tombe dans le vide. Il lui faut alors claquer des ailes pour se récupérer et revenir sur la branche pour un nouvel essai. Cela le vexé un peu, mais le cerisier est si bien fourni qu'il oublie vite sa déconvenue. Vraiment ce petit jardin qu'il a découvert en survolant la banlieue est trop magnifique et il n'y renoncerait pour rien au monde. Il a parfois un petit sentiment de mépris pour ses congénères qui restent dans la chaleur poussiéreuse de la ville, ces pigeons qui ne connaissent même pas le goût d'une cerise !

Le meilleur moment, quand la journée est bien chaude, c'est le bain dans le petit bassin que les propriétaires du jardin ont installé sur la terrasse. Le jeune pigeon adore se plonger dans l'eau peu profonde. Il ouvre ses ailes et s'amuse à battre l'eau, arrosant ainsi la terrasse et même parfois le chat qui vient le surveiller. Ce dernier, très vexé, s'en va alors en jurant de se venger un jour.

Bien sûr il sent parfois que les propriétaires n'aiment pas trop sa présence à la saison des cerises. S'il reste un peu trop longtemps dans l'arbre, il lui faut supporter des bruits variés, comme des claquements de mains ou des coups de casseroles, dont l'objectif semble bien avoir pour but le chasser, injonction à laquelle il n'obéit pas vraiment, sauf à faire un petit vol d'esquive avant de revenir. Bien sûr, il fait souvent tomber des cerises par terre en voulant les attraper. Et comme il est difficile, il ignore ces cerises sont perdues ! Il n'aime que les cerises qu'il arrive à cueillir directement dans l'arbre. De toute façon, tous les chats des environs sont là à le surveiller et il n'aime pas prendre de risques inconsidérés. Evidemment le tapis de cerises qui pourrissent par terre ne doit pas plaire aux propriétaires. Mais enfin, il se dit, pour se donner bonne conscience, qu'un pigeon ne peut pas faire autant de mal qu'un vol d'étourneaux. D'ailleurs si les étourneaux arrivent, c'est une invasion, cela piaille à en perdre la tête, le jus de cerise coule partout, il ne reste plus qu'à quitter le jardin.

Oui, ce jeune pigeon se sent vraiment trop bien dans ce petit jardin. La seule chose qui lui manquerait, ce serait sa compagne. Il la regrette de temps en temps, il aimerait tellement roucouler pour elle. Mais elle ne veut pas quitter la ville, elle refuse de le suivre dans ses pérégrinations printanières. Il sait qu'il la retrouvera au mois d'août, quand la ville se sera vidée de son animation habituelle et s'endormira dans la chaleur en attendant l'automne, alors il prend son mal en patience et essaye de profiter au mieux de l'air de la campagne. D'ailleurs il fait du lard. Il grossit et son plumage respandit de santé. Les chats du voisinage commencent à faire des rêves de déjeuners sauvages sur l'herbe et parmi les habitants des maisons voisines, d'aucuns imaginent ce beau pigeon bien gras dans le four ou enfilé sur la broche du barbecue.

Il n'est pas seul, des amis le suivent dans sa migration vers la banlieue et le jardin retentit de leurs vols bruyants. A plusieurs, c'est tout de suite le grand jeu : ils s'amuse à se poursuivre de

branche en branche, manquant souvent de tomber quand la branche trop fine leur fait lâcher prise. Il leur faut alors se redresser et battre des ailes pour arrêter la chute. Parfois l'un d'eux prend son élan et file vers le ciel, le plus haut possible, pour ensuite piquer une tête droit sur le jardin. Le vent souffle dans ses oreilles, un petit mouvement de queue ou une simple torsion de l'aile suffit pour diriger le vol, il se sent divinement maître de l'air alors que là en bas les chats semblent ramper sur le sol. Dieu, que la vie est belle !

L'enfant surveille souvent les pigeons, assis dans le jardin. Comme tous les enfants, il rêve d'avoir des ailes et de s'envoler pour aller se percher partout où il en aurait envie. Pouvoir se poser délicatement sur une branche et regarder les parents là en bas qui rampent sur le sol : quel plaisir inouï ! Pourquoi donc est-on limité à vivre dans deux dimensions ? La troisième semble si facile d'accès pour un pigeon, alors que cela lui est interdit à lui, un enfant d'homme. C'est injuste !

Parfois l'enfant apporte des miettes de pain qui restent du déjeuner. Ses parents le lui défendent en lui expliquant que cela va attirer encore d'autres pigeons et qu'il y en a déjà bien assez comme cela, mais il le fait quand même, en cachette, juste pour le plaisir de voir les pigeons venir se poser sur la pelouse et marcher comme tout le monde, comme lui. Pourtant ceux-ci hésitent longtemps à descendre, la peur de l'en bas les retient et il faut que la tentation soit forte pour qu'ils se décident à risquer leurs plumes sur le sol des chats.

L'enfant a repéré un pigeon particulièrement beau, avec des plumes bleues, émaillées de taches noires et une collerette blanche autour du cou. Pour l'enfant, c'est le prince des pigeons et il décide de le baptiser avec un nom : ce sera Biset. Petit à petit, Biset commence à comprendre ce nom. L'enfant l'appelle pour lui donner des miettes de pain et le pigeon à la collerette blanche obéit à cet appel. Bientôt l'enfant essaiera de caresser les longues rémiges bleues, émaillées de taches noires et Biset se laissera faire, il rougirait même de plaisir s'il pouvait rougir sous ses plumes !

Ainsi une communication s'installe entre le pigeon et l'enfant, une communication balbutiante, mais, aux yeux de l'enfant, une communication qui transfigure le pigeon. Ce n'est plus n'importe quel pigeon, c'est Biset, un être comme lui. Bientôt les rendez-vous seront quotidiens et Biset n'hésitera plus à venir se poser à côté de l'enfant, sans même faire attention au chat. Les autres pigeons le regardent descendre sur le plancher des vaches avec une curiosité condescendante et peut-être un peu de jalousie. Ils finiront par le suivre, pourtant, attirés par les miettes de pain. On verra alors tout un groupe de pigeons descendre du ciel quand l'enfant arrive dans le jardin, au grand amusement des parents. Curieusement seul Biset a droit aux caresses, l'enfant est sa propriété et il le fait bien comprendre aux autres à coups de bec bien sentis.

Cette relation privilégiée, l'enfant la ressent au plus profond de lui-même : Biset est son copain, les autres sont des pigeons. C'est à Biset, qu'il confie les misères et les joies de la journée, c'est à lui seul qu'il racontera des histoires sans commencement ni fin, des histoires où les enfants ont des ailes et font concurrence aux pigeons dans la conquête du ciel.

Le chat est jaloux. C'est le chat de l'enfant et il aime les caresses, même si parfois l'enfant cherche à lui tirer la queue. Il pardonne ces petites incartades et revient se frotter contre lui pour montrer qu'il est toujours son ami. Mais l'arrivée du pigeon le déconcerte. Il se sent délaissé au profit de ce volatil impudent qu'il se mettrait volontiers sous les griffes ! Plusieurs fois il a essayé de lui sauter dessus, mais l'enfant le rabroue sans ménagement. Alors petit à petit le chat en a pris son parti. Le voilà maintenant qui se joint au cercle formé par les deux compères et écoute les

histoires sans commencement ni fin où un enfant a des ailes et vole de branche en branche dans le cerisier. Il en arrive même à jouer avec Biset ! Les deux deviennent vite des copains et les jeux n'en finissent plus. Ils se courent après, roulent dans le gazon, le pigeon prend son vol, mais le chat lui saute dessus et le fait retomber dans une folle roulade. Le chat est plein de douceur avec Biset, jamais il ne mord, jamais il ne sort ses griffes. L'enfant rit aux éclats, le jeu est tellement amusant qu'il tente d'y participer. Ce sont alors des courses folles sous le cerisier, des roulés boulés à n'en plus finir. L'enfant donne un nom à ce jeu : le « jeu de touche à tout ».

Le drame se produisit un jour tout à fait normal. C'était la fin des cerises, mais Biset et ses congénères ne voulaient pas abandonner le jardin, ils appréciaient trop les histoires de l'enfant et sans doute aussi, la nourriture que celui-ci ne manquait pas d'apporter à chaque visite. Ce jour-là, l'enfant était en retard et Biset s'impatientait. A la fin, il n'y tint plus et vint se poser à l'endroit habituel, là où l'enfant s'assied tous les jours. Le chat était là, qui attendait, et ils se regardèrent longuement, hésitant sur la conduite à tenir. Allaient-ils commencer tout de suite le jeu ou fallait-il attendre l'enfant ? Finalement le chat se coucha langoureusement sur le gazon, comme un chat sait le faire, et Biset vint s'installer entre ses pattes, bien au chaud. Roulé sur lui-même, ses yeux à demi fermés, une patte de velours amicalement posée sur son ami et émettant un ronronnement qui manifestait une béatitude extrême, le chat semblait totalement inoffensif. Pourtant il ne faut jamais se fier à un chat, tout pigeon devrait le savoir. Mais le tableau était tellement champêtre que les amis de Biset n'hésitèrent pas à le rejoindre sur le sol. Ils se mirent à aller et venir autour des deux compères assoupis, picorant de-ci delà ce qu'ils pouvaient trouver. Les yeux à demi fermés du chat ne perdaient de vue aucun des mouvements autour de lui et ses oreilles si sensibles se tournaient vers celui des pigeons qui se rapprochait trop.

Tout d'un coup ce qui devait arriver arriva. Le chat se leva d'un bond violent, bousculant Biset au passage, et sauta sur le pigeon le plus proche. Celui-ci se retrouva avec une aile dans la gueule du chat, des dents pointues lui entraient dans le muscle et commençaient à broyer les os. La bataille qui suivit fut intense. Le pigeon n'était pas du genre à se laisser faire et il se débattit comme un perdu. Son aile libre giflait le chat de toute sa force, les plumes volaient dans tous les sens et le bruit pouvait s'entendre au-delà du jardin. Mais le chat tenait bon. C'était un beau chat, tout en muscle, et il savait que le repas serait bien meilleur que la nourriture en boîte, tout à fait fadasse, dont ses maîtres le gavaient. Il sentait déjà le sang du pigeon couler entre ses babines et son appétit s'en trouvait encore plus aiguisé.

Les autres pigeons s'étaient empressés de disparaître, estimant que cette affaire ne les concernait pas. Seul Biset était resté à l'endroit où le chat l'avait bousculé, immobile, accroupi sur ses pattes. Il n'essaya même pas de s'envoler, semblant avoir perdu tout réflexe de survie. Il n'essaya pas non plus de tirer son ami des griffes du chat, l'affaire semblait le dépasser complètement.

Finalement le chat, profitant d'un ralentissement dans les gifles, lâcha l'aile et planta ses canines dans la gorge du pigeon, terminant ainsi la bataille. Il se redressa alors, posa sa patte, toutes griffes sorties, sur sa proie pour bien en marquer la propriété, et regarda autour de lui. L'enfant était là avec Biset, l'air horrifié. Mais cela n'impressionna pas le chat. Il commença à dévorer avec appétit le pigeon, puis l'abandonna pour venir se frotter contre l'enfant et caresser Biset avec une patte de velours. C'était une invite pour le jeu de « touche à tout » et les trois compères se mirent à jouer avec une ardeur inégalée jusqu'alors. Biset s'élevait dans les airs en faisant claquer ses ailes, le chat faisait alors un bond gigantesque et se débrouillait pour l'enserrer avec ses pattes antérieures et le ramener à lui en roulant sur le sol. L'enfant applaudissait et venait caresser les

longues rémiges bleues, émaillées de taches noires, faisant rougir Biset sous ses plumes. Parfois Biset arrivait à s'envoler, malgré le bond du chat, il en profitait pour aller cueillir une cerise qu'il ramenait à l'enfant. C'était au tour de celui-ci de rougir de plaisir.

Dans un coin du jardin, le papa avait allumé le barbecue. Trois pigeons bien gras tournaient sur la broche et finissaient de rôti. Un souffle d'air emporta le délicieux fumet qui s'en dégagait jusqu'à l'enfant. Celui-ci arrêta aussitôt de jouer. Il prit Biset dans ses mains, lui fit un petit baiser sur la collerette qu'il avait autour du cou et le lança en l'air de toutes ses forces. C'était sa façon de lui dire au revoir. Il le regarda battre bruyamment des ailes et s'élever dans le ciel jusqu'à n'être plus qu'un petit point. Il poussa alors un petit soupir de convoitise, puis se précipita vers le barbecue, criant qu'il avait faim. Le chat retourna vers son pigeon pour finir tranquillement son repas.

La coccinelle et la petite fille

Le printemps est déjà bien avancé, les arbres ont toutes leurs feuilles, les cerisiers ont terminé depuis longtemps cette floraison qui les rend blancs comme neige et les cerises encore bien petites se préparent pour la fête des enfants. A côté de la maison, le grand tilleul élabore des parfums dans le creuset de ses fleurs. Attirées par cette alchimie, les abeilles commencent à le visiter et bientôt il va vibrer et chanter comme s'il abritait une ruche entière. La vie renaît avec le printemps et les premiers insectes apparaissent. Les plantes gorgées de sève et de senteurs diverses sont là pour les accueillir et leur faire tourner la tête. Enivrés, emportés par le mouvement de la vie, les insectes font l'amour et se multiplient sans penser à demain.

Dans le jardin de Camille, les rosiers commencent à fleurir, mais déjà certaines branches sont noires de pucerons. Les fourmis en profitent et se gavent du miellat qu'elles extraient en trayant chaque puceron. Des fourmis-soldats se sont postées aux endroits stratégiques pour défendre l'accès au troupeau. La reine leur a dit qu'il fallait protéger le bétail contre tout insecte carnivore ; alors ils montent la garde, prêts à attaquer le premier envahisseur qui se présente.

La petite fille trouve cela dégoûtant, cette masse noirâtre de pucerons. Ils pompent la sève du rosier et leur miellat coule partout. Les roses se mettent à coller et Camille n'ose plus aller les sentir et encore moins les cueillir. Alors quand son papa lui dit qu'il allait traiter les rosiers contre les pucerons, elle en fut enchantée. Cette peste allait disparaître.

C'est le moment que choisit la coccinelle pour sortir de son trou. Elle avait trouvé un bon logement à la fin de l'été dernier pour attendre le printemps, un logement bien abrité sous une grosse pierre. L'hiver avait été difficile, mais la coccinelle, repliée sur elle-même, avait survécu en rêvant d'une branche de rosier gorgée de pucerons à n'en plus vouloir. Et maintenant c'est le printemps et la dernière partie de sa vie commence. Elle sait qu'il lui faut trouver une branche bien achalandée en pucerons. Sur cette branche, elle déposera ses œufs et lorsque ses petits éclore, ils remercieront leur maman coccinelle d'un si bon choix.

La coccinelle grimpe doucement sur sa pierre. Elle se sent faible après tout ce temps sans manger et elle aimerait bien trouver quelques dizaines de pucerons à se mettre sous la dent avant de commencer la ponte des œufs. Arrivée au sommet de la pierre, elle ouvre ses deux élytres et déploie ses ailes transparentes. Elle hésite un peu avant de se lancer, on est si bien sur six pattes. Elle préférerait marcher tranquillement. Avec six pattes elle marche très vite, mais ce serait quand même trop long pour découvrir la branche parfaite dont elle rêve. Elle fait vibrer un peu ses ailes. Celles-ci ont l'air en bon état. Elle a toujours fait attention de bien les replier sous ses élytres pour éviter de les déchirer.

La coccinelle se décide finalement et s'envole dans l'air chaud de cette belle journée. Les senteurs diverses, qui envahissent le jardin, l'enivrent et lui font un peu perdre la tête. Elle tourne en rond sans savoir où aller, puis elle se reprend. Ce qu'elle cherche, c'est la senteur de la rose. Elle sait que les pucerons adorent les rosiers. Justement, elle traverse un effluve qui sent la rose. Ce doit être par-là, il suffit de suivre le filet d'air parfumé et bientôt elle survole le rosier. Ses yeux multiples construisent une image précise des roses ouvertes au soleil et elle repère vite une branche extraordinaire. Jamais elle n'a vu autant de pucerons. Vraiment c'est une bonne année. C'est décidé, elle va déposer ses œufs sur cette branche. Les petits seront bien. Ils pourront se

cachez sous les feuilles et ils auront à manger autant qu'ils voudront. Elle imagine déjà les belles coccinelles que cela va faire.

Les atterrissages sont toujours difficiles pour une coccinelle, mais la nôtre réussit à se poser sur la branche sans trop de difficulté. Elle se précipite aussitôt vers les pucerons. Il faut vérifier la qualité de la nourriture avant de déposer les œufs de la famille sous une feuille. Mais une fourmi défend le passage. Elle est seule mais elle a un air méchant et décidé avec ses mandibules acérées qui pointent en avant. Notre coccinelle hésite un peu, mais elle a trop envie de goûter aux pucerons. Alors elle avance vers la fourmi d'un pas décidé et lorsque celle-ci attaque, elle envoie deux petits jets de liquide. C'est un liquide très amer et d'une odeur épouvantable. En recevant des gouttes de ce liquide, la fourmi perd tous ses sens et s'enfuit, laissant le champ libre à la coccinelle. Avec l'odeur infecte qui l'imprègne maintenant, la fourmi a bien peur de ne plus être accueillie dans sa fourmilière et elle se voit déjà errant dans la campagne, rejetée par tout le monde. Le comble de la désespérance pour une fourmi qui adore la vie sociale.

Il n'y a pas d'autre fourmi-soldat pour défendre l'accès aux pucerons et notre coccinelle entame un petit déjeuner plantureux. Ce n'est qu'après avoir mangé une bonne centaine de pucerons qu'elle s'arrête pour se caresser le ventre et se nettoyer les antennes. Avec l'estomac plein, le mieux maintenant c'est une petite sieste au soleil et elle va se réfugier dans une rose. Le parfum de la rose l'enivre. Elle se sent si bien qu'elle aurait envie de chanter si elle pouvait, comme une cigale. Elle a tout d'un coup une envie folle de trouver un compagnon. Elle rêve d'amour et de famille. Le rosier est son domaine désormais et elle décide que sa famille s'appellera la *famille coccinelle du rosier*.

Maintenant qu'elle a un domaine, il faut le visiter et se faire connaître des autres coccinelles. Alors elle part sur ses six pattes à la découverte du rosier.

Toute parfumée par la rose, notre coccinelle se promène de feuille en feuille. Ses élytres sont bien fermés et ses ailes à l'abri. Cela lui fait un dos tout rond dont la couleur rouge vif, parsemée de taches noires, brille au soleil. Il y a sept taches noires, disposées de façon un peu aléatoire. Sept parce que c'est un chiffre magique qui cadence la vie, un nombre premier qu'on retrouve par exemple dans les jours de la semaine, dans les notes de musique de la gamme, dans les couleurs de l'arc-en-ciel, ... Certainement notre coccinelle est bénie des dieux. Peut-être cache-t-elle une fée ? En tout cas elle est adorable, on en croquerait ! D'ailleurs un possible conjoint ne tarde pas à se présenter. Arrivé par les airs, il se pose à côté de notre coccinelle.

Papa coccinelle et maman coccinelle font connaissance. Ils échangent des messages en se caressant mutuellement les antennes.

— Bonjour ma jolie coccinelle. Je me permets de pénétrer ton domaine. Il semble agréable à vivre.

— Oui le domaine est magnifique, la nourriture est abondante et il n'y a pas trop de fourmis. C'est un endroit idéal pour notre future famille.

— Comme tu es belle avec tes sept taches noires ! Tu embaumes le parfum de la rose, tu es irrésistible !

— Tu as autant de taches noires que moi, mais tu ne sens pas la rose. Assez de parlotte, finissons-en. J'ai encore tant de travail à faire après !

Papa coccinelle se met donc en devoir de grimper sur le dos de maman coccinelle, et ce n'est pas une mince affaire. Il n'y a rien de plus glissant que le dos rond d'une coccinelle et il lui faut s'y reprendre à plusieurs fois avant d'arriver enfin à s'arrimer et procéder à l'acte qui fait naître la vie. Maman coccinelle ne s'en fait pas outre mesure. La faim lui est revenue entre temps et la voilà repartie vers les pucerons avec papa coccinelle sur le dos. Mais lui ne mange pas, il a d'autres intérêts et son principal souci est de ne pas tomber.

Enfin l'opération se termine bien pour nos deux coccinelles amoureuses. Papa coccinelle se libère de maman coccinelle après avoir bien fécondé tous les œufs en attente. Il y a quelques petites embrassades, chacun exprimant sa satisfaction sur cette réunion amoureuse, puis papa coccinelle reprend son vol vers d'autres aventures. D'ailleurs maman coccinelle n'aurait pas admis qu'il reste à côté d'elle pendant la ponte des œufs. On ne sait jamais comment peut réagir un papa coccinelle. Il pourrait même trouver les œufs à son goût !

Maman coccinelle a repéré quelques feuilles du rosier qui semblent offrir l'abri idéal pour ses œufs. Les pucerons ne sont pas trop loin et les petits les trouveront facilement quand ils écloreont. En plus il n'y a pas trop de fourmis. Alors après un repos de trois ou quatre jours, maman coccinelle se met à pondre ses œufs. Elle les répartit sur différentes feuilles, parce-qu'il ne faut pas « mettre tous ses œufs dans le même panier » on ne sait jamais ce qui peut arriver. Des punaises peuvent passer par-là et découvrir les œufs sous une feuille. Maman coccinelle est décidément une maman très attentionnée.

Mais ce que maman coccinelle n'avait pas prévu, c'est l'arrivée de la petite fille avec son papa. Celui-ci transporte un gros pulvérisateur. Il l'a rempli avec un produit qui tue indistinctement tous les insectes, les œufs et les larves. Les rosiers vont enfin être débarrassés de cette peste de pucerons. Camille ne peut plus supporter cette masse gluante qui s'accroche aux branches et pollue les roses. Elle sent que le rosier souffre. Il perd de la sève et les roses restent maigrichonnes. Même leur parfum semble étriqué.

Maman coccinelle est encore là. Elle surveille ses œufs qui incubent dans le creux des feuilles, là où elle les a pondus. Elle aimerait tellement voir ses petits découvrir le domaine du rosier. Elle est sûre que c'est un bon choix et que la *famille coccinelle du rosier* va se développer très vite. Avec ses yeux multiples, elle a une vision de coccinelle, mais c'est une vision très précise et elle repère tout de suite la petite fille qui arrive avec son père. Quel souci encore ! Elle a déjà connu cette machine que porte le papa. C'était l'année dernière et elle l'avait échappé belle. Elle avait même failli mourir de faim après le passage de la machine, tous les pucerons étaient morts ou immangeables. Il lui avait fallu se lancer dans un long vol pour trouver un endroit plus accueillant. Alors quand elle voit de nouveau cette machine, elle comprend que sa famille va mourir. Les petits ne vont pas connaître le domaine et la *famille coccinelle du rosier* n'existera pas.

Il faut faire quelque chose. Cette fois-ci le papa n'est pas seul, il y a une petite fille avec lui. Une jolie petite fille dans sa robe rouge, légère comme un coquelicot. Une petite fille sensible, dont les yeux bleus sont comme un livre ouvert dans lequel on peut lire des rêves merveilleux et pleins d'innocence.

Sans savoir pourquoi, maman coccinelle sent que la petite fille sera son amie. D'abord elle est habillée comme une coccinelle avec sa robe rouge, même s'il manque des taches noires. Et puis il y a un je ne sais quoi dans la façon d'être de cette petite fille, qui rayonne l'amitié, comme des

ondes qui se propagent et vibrent doucement à la surface de la vie. Maman coccinelle en est sûre, seule la petite fille peut encore sauver la *famille coccinelle du rosier*.

Alors maman coccinelle ouvre ses élytres, déploie ses ailes, prend son vol et va se poser sur la main de la petite fille. Camille adore les coccinelles et elle arrête son père, qui se préparait à épandre le produit de mort, pour la lui montrer. Maman coccinelle fait la belle en tournant sur la main de la petite fille. Ses taches noires brillent sur le rouge vif de son dos rond. La peau de la petite fille lui convient bien. C'est lisse et chaud. Avec ses six pattes, elle peut courir le long du doigt et remonter sur le bras.

Cependant le papa reprend sa machine de mort et se met à pomper l'air pour avoir la pression adéquate. Maman coccinelle, qui a de la suite dans les idées, s'envole de nouveau pour retourner sur la branche du rosier où sont les œufs de sa future famille. Elle se pose sur une rose blanche avec des reflets rouges. Une rose magnifique. De là elle regarde la petite fille. Il faut que cette dernière fasse quelque chose pour les petits. *La famille coccinelle du rosier* doit vivre.

Au moment où son père lève le pulvérisateur vers le rosier, Camille se précipite devant lui.

— Arrête papa ! Il y a une coccinelle sur la rose. Il ne faut pas la tuer. Tant pis pour les pucerons.

— Mais enfin, j'ai tout préparé. Ce n'est pas une coccinelle qui va nous empêcher de nettoyer ce rosier !

— Non, non, non ! Cette coccinelle est peut-être la fée du rosier. Elle est trop jolie.

La coccinelle sur sa rose ouvre ses élytres comme pour dire qu'elle a compris. Mais elle ne s'envole pas et elle referme ses élytres sur son dos tout rond. C'est un signe, Camille en est sûre. Elle croit trop aux signes. La coccinelle, toujours posée sur la rose blanche, semble attendre. Alors Camille s'approche et lui caresse doucement le dos avec un brin d'herbe. Tout doucement, juste un effleurement et la coccinelle semble apprécier. Elle ne s'en va pas et remue ses antennes comme pour exprimer son contentement. Les sept taches noires brillent sur le rouge vif de son dos tout rond et Camille imagine un dessin à partir de la disposition de ces taches. Camille voudrait être une coccinelle pour vivre ses joies et ses angoisses.

Il n'y a plus rien à faire avec le pulvérisateur et le papa de Camille jure qu'on ne l'y reprendra plus à essayer de traiter les rosiers contre des pucerons. Camille avait été d'accord avec lui et l'avait même encouragé à faire ce traitement brutal. Et maintenant elle ne veut plus de traitement parce-qu'il y a une pauvre coccinelle qui se promène toute seule sur les roses. Pourtant les pucerons sont toujours là, ils pullulent sur le bout des branches et envahissent petit à petit tout le rosier ! Le papa de Camille regarde longuement sa petite fille en se demandant s'il faut se mettre en colère. Mais au fond des yeux bleus, il voit un rêve qui passe, un rêve enchanté. Alors il ne dit rien et s'en va avec sa machine, en ruminant sa colère. C'est compliqué une petite fille, très compliqué.

Dans les jours qui suivent, les pucerons, trop contents de leur liberté, se développent à toute vitesse. Toutes les branches du rosier deviennent noires. Camille constate cette catastrophe avec un mélange de culpabilité et de désespoir. Elle aurait tellement voulu que ses roses soient les plus belles. Maintenant elle n'ose même plus les sentir tellement il y a de pucerons ! Son père refuse de venir voir. Il ne veut plus entendre parler de ce rosier.

Mais cinq jours après le dépôt des œufs par maman coccinelle, les petits commencent à éclore. Ils n'ont pas encore d'ailes, mais ils disposent d'un solide appétit. C'est une grande famille. Maman coccinelle a bien fait son travail et les petits sont enchantés de ce qu'ils découvrent en sortant de leurs œufs. Ils ont juste quelques pas à faire sur la branche et les pucerons sont là, des milliers de pucerons. Cela va alors très vite. Les petits ont une faim terrible et on assiste à un véritable génocide. En avalant chacun plusieurs centaines de pucerons par jour, ils grossissent vite et deviennent bientôt plus gros que leur maman coccinelle. Ces petits sont maintenant de belles larves de coccinelle, grasses à souhait, tout ce qu'il faut pour préparer le passage à l'état adulte. Ils pourront alors découvrir le monde au-delà du rosier choisi par maman coccinelle. Pour le moment, ils ne peuvent pas encore voler mais ils ont six bonnes pattes et se déplacent très bien sur les branches du rosier.

Petit à petit le rosier reprend ses couleurs. Les pucerons se raréfient et le rosier le sent. Il peut enfin consacrer toute sa sève à faire des fleurs plus jolies les unes que les autres. C'est comme s'il s'ébrouait après une longue maladie et retrouvait toute son énergie.

Quand Camille vient un jour revoir son rosier qu'elle pensait perdu, elle croit voir un miracle. Les roses sont plus belles que jamais, les branches sont propres et ne collent plus, il faut chercher pour trouver un puceron. C'est le rosier comme Camille l'aime. Camille est une petite fille qui adore les fleurs, alors elle en profite et prend un bain de roses. En mettant son nez dans chaque rose, elle rêve de devenir une rose elle-même. Le velouté de la rose, son jeu de couleurs, sa senteur enivrante, tout cela lui semble une merveille que la vie lui offre. Un don gratuit qu'elle ne saura jamais rembourser.

Dans la plus belle des roses, une coccinelle est là. « Peut-être est-ce notre maman coccinelle ? » se dit Camille. Elle tente une petite caresse avec le brin d'herbe, tout doucement, sur le dos rouge avec sept taches noires. La coccinelle reste immobile, mais ses antennes vont de droite à gauche comme pour répondre au geste de Camille. Dans ce geste infime, Camille ressent au plus profond de son âme le mystère extraordinaire de la création. Quelque chose d'indicible qui la fait pleurer. Pourquoi n'est-elle pas une coccinelle? Qu'est-ce qu'une petite fille devant une coccinelle ?

Encore quelques jours et Camille trouvera des coccinelles partout. Les petits ont réussi leur métamorphose et sont enfin devenus des vraies coccinelles, des petites perles rondes, comme des gouttes de sang rouge vif, mais avec toujours sept taches noires. Beaucoup en profitent pour ouvrir leurs ailes et s'envoler vers d'autres mondes, mais le rosier conserve son attrait et certaines préfèrent rester sur place. La *famille coccinelle du rosier* continue à se développer. Les ressources du domaine ne sont pas encore épuisées, maman coccinelle peut être fière de son choix pour le berceau de la famille.

Camille s'amusera à essayer de repérer chaque coccinelle par la disposition des taches noires sur son dos. Elle trouve toujours un symbole à associer et elle imagine que le caractère de la coccinelle est déterminé par ce symbole, comme si les taches noires pouvaient avoir un effet sur la vie.

Pendant ce temps, chez les pucerons, la révolte couve. Malgré leur alliance avec les fourmis, ils n'ont pas pu empêcher le génocide. Ils pensaient avoir dans ce rosier un réservoir de nourriture pour un développement sans fin. Pour accélérer ce développement, les femelles pucerons s'étaient mises à se multiplier entre elles, sans faire intervenir de mâles. Une multiplication très efficace qui les rendaient identiques, comme des copies conformes. Pour aller encore plus vite

dans la reproduction, on se passait des ailes. Les nouveaux pucerons naissaient sans ailes. Leurs six pattes suffisaient bien pour se déplacer sur le rosier. Toute l'énergie de la colonie était ainsi concentrée sur la reproduction à l'identique et la croissance de la population était chaque jour plus rapide.

Cela avait bien marché jusqu'à l'arrivée de la *famille coccinelle du rosier* et le début du génocide. Quand les derniers pucerons s'aperçoivent que c'est bientôt la fin, ils décident d'un commun accord que leurs prochains rejetons seront ailés. Pour les fourmis, c'est une catastrophe. Elles voient naître une génération de mâles et de femelles avec des ailes et elles comprennent que la ferme à pucerons va fermer. Pour les pucerons, c'est leur dernière chance de survivre devant l'invasion des coccinelles. Des couples de pucerons ailés se forment et chaque couple s'envole à la recherche de territoires plus agréables à vivre. L'un sur un tilleul, l'autre sur une vigne, le troisième sur un bosquet de fleurs. Le monde est grand pour un puceron et on trouve toujours quelque chose à son goût.

Face à ces événements, le rosier reste serein. Libéré de la peste noire, il prépare une nouvelle génération de fleurs et celle-ci promet d'être exceptionnelle. Camille s'occupe de couper les vieilles roses pour faciliter l'arrivée des nouvelles. Souvent elle trouve une coccinelle dans une rose et elle s'empresse de lui caresser le dos. La coccinelle semble comprendre le message et elle entrouvre ses élytres rouges, parsemés des sept taches noires.

Maman coccinelle a donné une leçon que Camille a bien comprise. La vie dans la nature est comme une partition de musique où la moindre intervention peut entraîner une fausse note et en détruire l'harmonie.

L'étang dans la ville

Chaque jour le gamin passait devant la palissade du chantier et chaque jour il ne pouvait pas s'empêcher d'entrer. Il connaissait un passage entre deux planches mal jointes qu'il avait réussi à élargir. Une fois la palissade franchie, il retrouvait son petit paradis, un paradis connu de lui seul, où le monde de la ville n'avait pas accès. C'était au milieu d'un chantier abandonné. Les machines avaient creusé dans la caillasse un grand espace assez profond pour faire affleurer l'eau et puis elles étaient parties. Alors au bout d'un certain temps, un étang s'était formé. La palissade du chantier protégeait cet espace du monde extérieur, personne ne venait là et dans cet isolement, la nature sauvage avait cru pouvoir reprendre ses droits.

Il faut dire que l'orientation était excellente, le soleil venait toute la journée chauffer l'eau et la vase avait commencé à se déposer au fond de l'étang. Alors, dans ce désert de caillasse, en plein milieu du chantier, un petit lieu de vie s'était créé. Des joncs et des roseaux avaient trouvé moyen de s'installer et on voyait même quelques nénuphars en fleur. Les oiseaux venaient boire et se baigner au bord de l'eau. Le silence et le calme les invitaient à se reposer et leurs fientes apportaient les graines de fruits qu'ils avaient pu picorer ailleurs. Ces graines, une fois au sol, n'en revenaient pas de trouver des conditions aussi excellentes pour leur développement. Elles venaient d'un peu partout, selon les lieux de séjour des oiseaux. Comme il y avait aussi des oiseaux migrateurs qui venaient se reposer au bord de l'étang, une variété extraordinaire de fleurs envahit progressivement tout le pourtour de l'étang.

Personne ne savait exactement pourquoi le chantier s'était arrêté. Il était même difficile de comprendre ce qu'on avait initialement prévu de construire à cet endroit. Il courait beaucoup de bruits différents sur ce sujet et certainement un conflit important continuait d'opposer les différents responsables. Peut-être était-ce un problème de financement ou alors un permis de construire anticipé et qui n'avait finalement pas été accordé ou encore simplement l'indécision d'un pouvoir politique qui avait changé de camp. Mais cela n'intéressait pas le gamin. Ce qui le passionnait, c'était de pénétrer dans ce monde merveilleux. Il avait l'impression de se retrouver hors du temps. La vie organisée de la ville, avec ses contraintes et ses nuisances, s'arrêtait à la palissade. De l'autre côté de la palissade, l'étang avait créé une luxuriance de vie qui en faisait un monde à part.

Après être entré sur le chantier par son trou secret, le gamin allait doucement s'asseoir au bord de l'eau, entre deux joncs. Là, il se mettait à l'écoute, immobile comme une statue. Les bruits de la ville s'estompaient peu à peu et une sorte de bulle de silence s'installait sur l'étang. C'était comme si le gamin ajustait ses sens pour ne plus entendre et sentir autre chose que la vie qui émanait de l'étang. Une grenouille installée sur la fleur blanche d'un nénuphar chantait sa joie de vivre, un rouge gorge venait se rafraîchir au bord de l'eau et en profitait pour surveiller avec intérêt les insectes qui passaient dans le coin, des têtards se dépêchaient de se cacher sous des brins d'algues, peut-être effrayés par l'oiseau. Au milieu de l'étang, un héron cendré se reposait sur une patte. Il avait sans doute repéré cet endroit comme un petit coin de nature sauvage où pas un homme ne s'aventurerait et où il pouvait trouver quelques grenouilles imprudentes à se mettre dans le bec. Ce héron n'avait pas encore construit son nid dans les roseaux, il attendait peut-être d'être bien en confiance avec l'étang pour ramener une compagne.

Dans ce monde à part, le gamin faisait partie des habitudes et sa présence était devenue presque rassurante. Chaque jour à la même heure, le héron cendré le voyait arriver et s'installer au bord

de l'eau, entre les deux joncs. Il lui faisait alors un petit signe avec son bec. Le gamin, qui ne faisait jamais un geste brusque, le regardait dans les yeux et il avait l'impression qu'une communication s'établissait. Le héron attentif lui retournait son regard. Un éclat de vie jaillissait entre eux et cela faisait trembler le gamin au plus profond de lui-même.

Petit à petit, le gamin avait pris conscience de la diversité que la nature avait réussi à créer dans cet espace restreint. Il passait son temps à découvrir de nouvelles formes de vie. Attirés par l'eau, des insectes étaient arrivés en volant et avaient colonisé l'étang. Il y avait surtout des insectes d'eau, comme les hydromètres qui patinent sur l'eau et les dytiques qui plongent sous l'eau. Le gamin avait même aperçu, pour sa plus grande joie, une libellule. Un couple de grenouilles devait avoir senti de loin l'eau calme et chaude. Ce couple avait alors décidé d'abandonner une vieille citerne où l'eau devenait rare pour migrer vers ce petit paradis. Il avait trouvé dans l'étang un environnement idéal pour grenouilles. La nourriture était accessible sans effort, il suffisait de lever la tête et de tendre la langue pour attraper un insecte. De plus l'eau était bien chaude et envahie par les algues, ce qui convenait parfaitement aux têtards. Dans ces conditions favorables, la colonie de grenouilles n'avait pas tardé à se développer. Heureusement le héron, qui s'était installé à demeure, assurait un certain contrôle sur la population. Cet isolement sauvage avait même attiré un couple de canards qui avaient trouvé là les algues et la vase qu'ils aimaient bien. Ils avaient fait leur nid dans un fourré de roseaux et il y avait maintenant toute une petite famille avec cinq canetons. Ils étaient en général les premiers à venir accueillir le gamin quand il s'asseyait entre les deux joncs. Ils arrivaient à la queue leu leu, la cane en tête. Les cinq poussins suivaient leur mère comme ils pouvaient, en pédalant furieusement l'eau avec leurs petites pattes. Le mâle toujours un peu méfiant s'approchait par le côté, en restant prêt à déguerpir si un danger se précisait. Le gamin avait souvent des morceaux de pain à leur donner et ils appréciaient beaucoup, même le mâle qui finissait par s'approcher aussi.

Le gamin s'appelait Alatiel. Il tenait ce nom de son père et il en était fier. C'était un nom étrange et cela lui plaisait. De sa mère, il tenait cette passion pour la nature. Sa mère s'appelait Camille et c'était la plus jolie des mamans. Camille lui avait fait découvrir l'infinie richesse de la nature quand elle l'emmenait dans la montagne, au bord d'un petit lac où se trouvait une cabane de berger. Là, perdue dans ses souvenirs d'enfance, elle lui racontait des histoires sans commencement ni fin. Des histoires qui parlaient toujours de la vie autour du lac.

Alors quand Alatiel découvrit l'étang, cela fut comme s'il avait découvert son lac à lui. Assis immobile au bord de l'étang, il pouvait rester longtemps, trop longtemps, à écouter et regarder. Il savait repérer le moindre mouvement, comme une libellule qui traverse l'étang ou le héron en chasse qui attend qu'une grenouille arrive à sa portée. Chaque animal jouait sa partition et il ressentait ces notes de vie jusqu'au plus profond de lui-même. Même les têtards pouvaient exprimer leur bonheur de grandir dans l'eau bien chaude avec une nourriture abondante, mais aussi leur inquiétude si le niveau de l'eau se mettait à baisser. Le gamin sentait tout cela, comme s'il était un instrument dans la symphonie qui se jouait dans ce petit étang. Ses visites restaient secrètes, comme appartenant à une sorte de domaine privé, connu de lui seul. Même à Camille, il n'avait encore rien dit.

Pourtant Alatiel avait bien envie d'amener sa maman au bord de l'étang. Il savait qu'elle le comprendrait. C'était elle qui lui avait appris à ouvrir tous ses sens pour communiquer avec la nature. La nature devenait alors comme un prolongement de lui-même et des rêves venaient le caresser, des rêves qui n'avaient ni début ni fin. Dans ces rêves, parfois, une grenouille devenait la fée de l'étang.

Les soirs de printemps, quand la nuit était éclairée par la lune et que l'air chaud entraînait par la fenêtre de la chambre, Alatiel, dans son lit, écoutait le chant des grenouilles qui montait de l'étang. Il ne connaissait pas l'étang la nuit, cela lui faisait un peu peur. Il sentait bien que la vie nocturne n'avait rien à voir avec la vie diurne, que c'était comme si la nature du jour s'endormait pour laisser la place à la nature de la nuit, bien différente. Il imaginait les fleurs qui se ferment pour préserver leurs senteurs du froid, les têtards qui s'agglutinent sous les pierres pour se protéger de la lune, les canards qui se serrent les uns contre les autres dans leur nid pour se rassurer et même parfois le héron cendré, toujours solitaire, qui dort debout sur une patte au milieu de l'étang, en mettant la tête sous une aile. Il voyait des chauves-souris qui traversent le ciel comme des éclairs noirs et il entendait la chouette qui tourne au-dessus des abords de l'étang en cherchant à repérer des souriceaux. Mais dans le silence de la nuit, c'étaient les grenouilles qui occupaient l'espace. Alatiel avait l'impression que leur orchestre était chaque fois plus fourni et leur chant plus fort. Cela pénétrait dans sa tête et son esprit se mettait à vagabonder dans des rêves fous.

Un soir, il n'y tint plus. C'était un soir de pleine lune, la nuit était chaude et le chant des grenouilles l'enveloppait dans des ondes de rêves. Il se leva silencieusement et se rhabilla. Il se contenta d'un short et d'un tee-shirt blanc. Il lui semblait qu'il fallait être habillé en blanc pour être accueilli convenablement par la lune. Il se glissa sans bruit le long des rues jusqu'au trou dans la palissade et entra dans son petit paradis. C'était tout comme il l'avait rêvé. Même le héron cendré était là, au milieu de l'étang avec la tête sous l'aile. Le chant des grenouilles baissa un peu à son arrivée, mais il ne tarda pas à reprendre de plus belle. Il s'assit doucement à son endroit habituel et laissa son imagination partir au hasard. Ses rêves n'avaient ni commencement, ni fin. Des chauves-souris le survolaient parfois comme des éclairs noirs dans la lumière blanche de la lune et le faisaient sursauter. Un nouveau rêve naissait. Il aurait voulu rester là toute la nuit mais sans dormir, juste pour rêver.

Tout d'un coup il sentit une caresse sur ses cheveux. Une main passait doucement sur sa tête. Il ne fit pas un geste, il savait que c'était sa maman. Ce ne pouvait être qu'elle, il la connaissait trop bien. Elle l'avait vu partir dans la nuit, enrobé de blanc par la caresse de la lune et elle savait où il allait. Elle avait deviné depuis longtemps que l'existence de l'étang le passionnait et elle avait un jour un peu agrandi le trou dans la palissade pour pouvoir y passer elle-même. Cet étang lui rappelait cette période de sa jeunesse quand elle était bergère dans la montagne. Elle habitait à côté d'un petit lac merveilleux où elle avait trouvé le bonheur et conçu ce fils qu'elle adorait. Alors quand elle vit Alatiel partir silencieusement, tout habillé de blanc, elle comprit tout de suite où il voulait aller. Elle hésita un peu, mais, comme Alatiel, elle avait trop envie de voir cet étang inondé par la lumière de la lune. Elle savait qu'elle allait retrouver là des rêves inachevés avec beaucoup de nostalgie et cela lui faisait un peu peur. Mais il y avait son fils et elle voulait l'accompagner dans ses rêves. C'était comme si elle retrouvait la petite fille qu'elle avait été.

Ensemble ils regardèrent la lune qui se reflétait sur l'étang. Un étrange sentiment s'empara alors d'Alatiel. Le reflet de la lune était comme une main de fée, la danse des chauves-souris dans la lumière blanche dessinait des silhouettes grotesques, le chant des grenouilles avait atteint un paroxysme. Camille aussi chantait, un chant miraculeux qui semblait sortir de nul part, un chant d'une pureté infinie. C'était un rêve, il dormait dans les bras de sa maman, mais pourtant une partie de son esprit restait conscient, submergé dans une sorte d'ivresse. Plus tard une mémoire de ce moment lui reviendra. Il revivra cette étrange impression où il voyait son âme naviguer sur les rayons de la lune. A ce moment là, il n'était plus lui-même. Sa conscience d'enfant, une

conscience encore tellement innocente, s'était ouverte dans la nuit blanche et recevait des messages étranges venus des étoiles.

Camille dut le réveiller pour le ramener à la maison. Ensemble ils quittèrent l'étang par le trou dans la palissade. Les grenouilles sentirent ce départ, parce que leur chant s'arrêta soudain comme pour dire adieu. Un nuage noir vint cacher la lune et l'étang sombra dans la nuit obscure. Camille ressentit alors un pressentiment funèbre mais elle se tut.

Le lendemain quand le gamin voulut, comme d'habitude, passer par le trou de la palissade pour retrouver son étang, il fut arrêté par un ouvrier. Le chantier avait repris et les machines étaient revenues, dévoreuses de terre et de caillasse. L'étang avait disparu et à sa place, les machines arrachaient des tonnes de gravats dans un fracas épouvantable. Les responsables avaient sans doute fini par se mettre d'accord et trouver une solution pour terminer le chantier. Il leur avait fallu du temps, beaucoup de temps et cela avait permis la naissance de l'étang. Mais ce n'était qu'un sursis et la décision était finalement arrivée. Personne ne connaissait l'existence de l'étang à part le gamin, les machines ne le virent peut-être même pas et n'en firent qu'une bouchée. A la place, il ne restait plus que qu'un désert de caillasse.

Jamais Alatiel ne reparla de l'étang avec Camille. Cela resta au fond de sa mémoire, comme une blessure. Peut-être plus qu'une blessure, sa première rencontre avec la mort. Il imaginait l'arrivée de la machine et sa première pelletée. La moitié de l'étang est tout de suite avalée par l'énorme pelle. Il voyait les canards affolés qui essayent de s'envoler, mais les petits canetons n'y arrivent pas. Alors les parents canards les emmènent se cacher au milieu des joncs, dans la partie de l'étang encore intacte. Mais la machine revient vite pour sa deuxième pelletée. Les canards sont alors peut-être engloutis dans la pelletée ou bien les parents arrivent à s'enfuir en abandonnant leur progéniture, mais Alatiel n'y croyait pas. Cette famille de canards avait l'air d'être tellement unie, qu'il ne pouvait pas imaginer que les parents puissent abandonner leurs petits. Et les grenouilles qui ne savent pas où aller. Comme un orchestre en débandade, elles sautent partout en essayant d'échapper au bruit infernal de la machine, mais celle-ci les poursuit et les écrase sans ménagement. Seul le héron arrive à s'envoler. Il n'avait pas encore amené de compagne et sa fuite est plus facile. Il essaye peut-être d'attraper encore une grenouille avant de partir, mais l'étang n'a déjà plus de forme. Les joncs disparaissent, engloutis dans la masse de caillasse remuée par la machine. Curieusement, seule la fleur blanche du nénuphar est restée intacte, miraculeusement posée par la machine au milieu d'un tas de gravats. Et dans la fleur, une grenouille se pelotonne, espérant ainsi échapper à la fin du monde.

C'était ainsi qu'Alatiel imaginait l'histoire de la mort de l'étang. Une histoire qui lui faisait prendre conscience de l'extrême fragilité de la vie. Pour détruire ce petit écrin de vie sauvage qu'il connaissait si bien, il avait suffi de deux pelletées d'une énorme machine. Tout avait disparu et le seul vestige qui pouvait rester de l'étang, avec ses grenouilles, ses têtards, ses insectes, ses fleurs diverses, sa famille de canards, son héron, le seul vestige de tout cela était dans sa mémoire. Il n'en voulait pas aux responsables du chantier qui avaient détruit son petit paradis : ils ne connaissaient pas l'existence de l'étang et d'ailleurs s'ils en avaient connu l'existence, cela n'aurait rien changé. Non, il n'en voulait pas aux hommes et à leur violence. Ils avaient fait ce qu'ils devaient faire, sans se préoccuper des grenouilles qui chantaient là le soir. C'était le hasard qui avait voulu que le chantier s'arrête un jour pour que l'étang puisse se former et une vie naître, luxuriante et sauvage. Et c'était le même hasard qui avait permis que des nuits de pleine lune existent, et qu'une nuit Camille l'accompagne au bord de l'étang pour participer au concert des grenouilles. Alors, serré contre sa maman, son esprit était parti loin sur les rayons de la lune, dans

des rêves sans fin. Il avait vécu comme cela des instants merveilleux. Il savait que la vie de l'étang restait suspendue à la décision de reprendre le chantier et cela rendait ces instants encore plus précieux.

Il comprenait bien que ce qui était arrivé était dans le cours normal des choses. Pourtant ce qu'Alatiel ne pouvait pas admettre, c'était l'absurdité apparente de cette mort. Le hasard avait créé cet étang et avait voulu que la vie s'épanouisse, dans une diversité merveilleuse, pour finalement l'annihiler dans un tas de caillasse.

Le soir, dans sa chambre, le silence que laissaient les grenouilles disparues était si fort qu'Alatiel se couvrait la tête avec son oreiller pour ne pas l'entendre. Il ressentait alors son insignifiance et sa fragilité dans un monde immense où tout peut arriver sans qu'on sache vraiment pourquoi.

Mayella et le grillon

Le vieux mas provençal était perdu au milieu des oliviers, il se trouvait suffisamment éloigné du village pour que l'agitation des hommes devienne un murmure imperceptible. En été, les cigales s'affolaient dans la chaleur du jour, leur chant semblait jaillir de chaque olivier et poussait à la sieste. La nuit les grillons prenaient le relais et leurs stridulations, accompagnés par les coassements des grenouilles, berçaient le sommeil.

Mayella aimait bien venir y séjourner. Le soir, sa grand-maman lui racontait des histoires qui nourrissaient ses rêves durant la nuit. Mayella était une petite fille, jolie comme une rose au printemps. Sous son lit, dans la chambre des enfants, habitait un grillon. C'était un vieux grillon qui connaissait bien la maison. Il savait que les grillons étaient bien accueillis, alors il avait fait venir toute sa famille. Cela faisait une grande famille, beaucoup de cousins et de cousines, mais il s'était réservé la chambre de Mayella pour lui seul. Notre grillon était un solitaire qui n'aimait pas la promiscuité. La place qu'il avait trouvée, sous le lit de Mayella, était bien tranquille et convenait parfaitement.

Quand venait le soir avec la fraîcheur de la nuit, le grillon de Mayella sortait dans la prairie qui entourait la maison. Il se lançait alors dans un concert époustouflant en jouant de ses élytres comme d'un archet de violon. Son appel amoureux montait vers la lune qui souriait et tous les autres grillons de la maison ne tardaient pas à venir le rejoindre. Ils sortaient de la maison par des trous connus d'eux seuls et venaient chanter l'amour au clair de lune avec lui. Le concert des grillons berçait Mayella dans son lit et elle s'endormait dans un rêve de bonheur plein d'innocence.

Mayella connaissait le grillon qui habitait sous son lit. Tous les matins, en se levant, elle se couchait sous le lit pour lui dire bonjour. Le grillon, installé dans un creux du mur, ne bougeait pas mais Mayella avait l'impression qu'il lui souhaitait une bonne journée. Il était devenu son interlocuteur favori et il avait bien fallu lui trouver un nom. Après de nombreux essais malheureux, elle avait fini par l'appeler Tom. Elle trouvait que cela allait bien à ce bon gros grillon, avec ses deux belles antennes et ses longues pattes postérieures bien musclées pour le saut. Le plus gros souci de Mayella était l'aspirateur, l'ennemi de tout ce qui est petit et qui vit dans une maison. Dès qu'elle voyait l'aspirateur se diriger vers sa chambre, elle engageait la bataille. Non, cet engin ne devait pas aller sous son lit. Non, il ne devait pas aspirer le long des murs. Il avait droit au tapis, mais pas plus ! Quand la bataille devenait trop rude, elle appelait sa grand-maman à la rescousse. Celle-ci lui avait bien dit que le grillon était un habitué de la maison et qu'il ne fallait pas le déranger parce qu'il était un gage de bonheur. Il pouvait mener sa vie comme il l'entendait, à côté des hommes.

Tom était un personnage important dans la vie de Mayella. Elle venait souvent le voir sous le lit pour lui raconter ses joies et ses désespoirs. C'était toujours des joies extraordinaires ou des désespoirs immenses, parce que Mayella ne savait pas vivre autrement. Elle était encore bien trop innocente pour savoir modérer ses enthousiasmes et elle ne connaissait que les extrêmes. Alors quand elle sentait que ce qu'elle avait à dire dépassait l'entendement humain, elle allait en parler avec Tom. Lui savait écouter et il ne s'offusquait de rien. Elle pouvait tout dire, même des choses intimes qu'on ne dit pas à sa maman. Des choses qu'on ne dit pas non plus au Dieu des hommes. Elle avait beaucoup plus confiance dans Tom que dans ce Dieu dont on lui racontait l'histoire et auquel il fallait s'adresser quand elle allait à la messe.

Chaque année, quand Mayella venait en vacances dans le vieux mas provençal, elle retrouvait le grillon sous son lit. On lui avait bien dit que ce n'était jamais le même grillon, qu'un grillon est un insecte qui ne vit pas plus de deux mois, mais elle n'y croyait pas. Tom était un fidèle ami et il ne l'abandonnerait pas comme cela sans rien lui dire. Bien sûr il pouvait arriver qu'il ne soit pas là, sous le lit. Cette absence pouvait durer quelques semaines, mais Mayella ne s'en faisait pas. Elle savait que Tom reviendrait un jour et elle l'attendait. Quand elle le retrouvait un matin à sa place habituelle, c'était un enchantement et il se disait alors beaucoup de choses sous le lit. Peut-être que les générations successives de grillons se transmettaient la mémoire de Mayella et de ses histoires ?

Mais un jour l'irréparable se produit : l'aspirateur sortit vainqueur du combat hebdomadaire et Tom disparut, aspiré dans son antre. Si Mayella n'avait pas assisté à ce désastre, peut-être que tout serait resté comme avant. Mayella aurait simplement attendu le retour du grillon, comme cela arrivait souvent. Mais la vision de l'aspirateur avalant tout vivant son grillon favori lui causa un choc épouvantable. Tom faisait partie des choses qui ne s'expliquent pas et dont la disparition est insupportable. Mayella lui avait raconté tellement d'histoires, couchée sous le lit, qu'elle pensait que ce grillon était comme une partie d'elle-même. On essaya bien d'ouvrir l'aspirateur et de rechercher la petite bête parmi tous les objets qu'un aspirateur peut ingurgiter, mais on ne réussit qu'à faire un nuage de poussière. Tom avait bel et bien disparu dans les entrailles de l'aspirateur. On essaya alors d'apporter d'autres grillons, mais Mayella ne voulut pas les reconnaître comme Tom. La main de l'homme avait irrémédiablement détruit le charme qui faisait que Tom était Tom. Finalement on la tint pour une petite fille capricieuse et elle fut punie. Le « on » était un adulte et sa réaction montra qu'il avait oublié qu'il avait été un petit enfant.

Alors Mayella tomba malade. C'était une maladie bizarre, avec des hauts et des bas. Les médecins restaient perplexes. Ils avaient beau essayer différents remèdes, rien n'y faisait. Certains jours, Mayella allait mieux et pouvait sortir, mais d'autres jours, elle retombait dans un état d'engourdissement anormal. Elle restait alors dans son lit, inerte, sans réaction. On s'inquiétait beaucoup pour elle et cela lui donnait un sentiment de culpabilité qui la rendait encore plus misérable. Des cauchemars s'emparaient d'elle, des bêtes monstrueuses montaient à l'assaut de son lit et personne ne pouvait la défendre. Un incendie grondait et assiégeait sa chambre, les flammes passaient par-dessous la porte et venaient lécher son lit. Alors elle se réveillait en hurlant d'effroi et il fallait longtemps pour arriver à la calmer.

Elle guérit petit à petit et les cauchemars s'estompèrent. Mais le vieux mas provençal ne retrouva pas le charme qu'elle lui avait connu. Quand elle revenait en été, elle restait solitaire et ne participait plus aux jeux avec ses cousins. On la trouvait ombrageuse et distante, comme perdue dans un monde auquel personne n'avait pas accès. Même les histoires de sa grand-maman n'éveillaient plus en elle les rêves merveilleux qui la charmaient autrefois et l'emportaient dans un sommeil plein d'innocence.

Ce fut beaucoup plus tard que se produisit l'événement qui changea tout. Mayella avait bien grandi et on devinait la belle jeune fille qu'elle allait être. Elle était arrivée à l'âge où on remet tout en question et son caractère était devenu encore plus détestable. On n'aimait pas trop la voir arriver au vieux mas provençal, son tempérament ombrageux gênait les jeux des cousins et on sentait en elle un mal de vivre qui décourageait toute tentative de la faire participer. Il fallait toujours lui réserver la même chambre avec son lit de petite fille. Personne ne comprenait ce dernier caprice, il y avait longtemps qu'on avait oublié l'histoire du grillon qui s'appelait Tom. Mayella ne l'aurait jamais avoué, mais, malgré les années passées depuis la disparition du grillon

dans l'aspirateur, Tom était toujours dans sa mémoire et elle rêvait de le voir revenir un jour sous le lit. La maison accueillait toujours beaucoup de grillons et elle en trouvait souvent un sous son lit, mais elle savait que ce ne pouvait pas être Tom. Quelque chose l'empêchait de l'identifier comme le grillon qu'elle avait appelé Tom. Elle savait bien que c'était stupide et jamais elle n'en aurait parlé à qui que ce soit, mais l'image de Tom restait dans sa conscience, comme un symbole qui avait été abîmé. Il ne s'agissait pas d'un vulgaire petit grillon facilement remplaçable mais d'une blessure inconsciente qui l'avait marquée et dont elle ne pouvait plus se défaire.

Pourtant Tom revint un jour, le jour de la catastrophe. C'était par une belle nuit calme et toute la maison dormait, bercée par le chant des grillons qui cherchaient l'amour au clair de lune. Il y avait eu une grande fête, peut-être à l'occasion d'un anniversaire et on avait dansé jusque tard dans la nuit. Le chat de la maison avait trouvé cela très désagréable et il était allé se réfugier dans un autre logis qu'il connaissait. Curieusement Mayella avait participé à cette fête avec une joie de vivre qu'on ne lui connaissait plus. Elle s'était donnée complètement, avec un enthousiasme qu'elle avait oublié depuis longtemps. On ne reconnaissait pas la Mayella habituelle, jamais on ne l'avait vue si ouverte au monde. Elle était transformée, sa beauté rayonnait comme une fleur au printemps et sa joie devenait tellement communicative que la soirée s'était passée comme un enchantement. « Qu'est-il arrivé à notre Mayella ? », se demandait-on en souriant, « quel est ce miracle qui nous la rend ce soir incroyablement jolie et aimante ? ».

Maintenant Mayella dormait. Un rayon de lune vint effleurer son visage et cela la fit sourire, un joli sourire de petite fille. Une onde de bonheur traversait la chambre et baignait toute la maison. Dehors le chat revenait, attiré par cette vibration qui jaillissait de la maison comme d'une source magique. La nuit était infiniment calme, les grillons avaient posé leurs archets, les chauves-souris dessinaient des signes dans la lune sous le regard intéressé de la chouette. Le chat ne rêvait que de retrouver le fauteuil qui l'attendait dans le salon et il voulut se glisser par le trou qui lui était réservé dans la porte quand l'appel strident d'un grillon perça la nuit. Un appel qui sortait par la fenêtre ouverte de la chambre de Mayella. Le chat s'arrêta net, la queue dressée droite comme un I. Tout son corps se hérissa et la chouette qui le regardait avec curiosité de son perchoir dans le tilleul eut l'impression qu'il doublait de volume. Il fit entendre un miaulement sourd, un miaulement de peur et il préféra s'enfuir en grimpant dans le tilleul, au risque de déranger la chouette.

L'appel strident du grillon continuait dans la chambre de Mayella. Le grillon devait y mettre toute la puissance de ses élytres et le chat avait bien compris que ce n'était pas un appel d'amour. C'était un appel urgent, comme une alarme et cela finit petit à petit par réveiller Mayella. Elle se dressa dans son lit, toute ensommeillée. L'appel strident du grillon continuait, insupportable, et elle eut envie de se boucher les oreilles. Mais la conscience lui revenait petit à petit et elle alluma la lampe. Sous le lit Tom était là et l'appelait, comme pour l'avertir d'un danger. Elle savait que c'était Tom et elle voulut lui parler mais l'appel devenait de plus en plus strident. C'est alors qu'elle sentit l'odeur de brûlé. Cela venait de dessous la porte, quelque chose brûlait dans la maison. Elle se précipita dans le couloir, il y avait plein de fumée et elle se mit à crier pour réveiller toute la maisonnée. Heureusement le feu n'avait pas encore trop progressé et tout le monde se retrouva dehors sain et sauf.

Le feu avait pris dans la salle à manger à cause d'une bougie mal éteinte et il commençait dévorer le plafond en bois. Quand les pompiers arrivèrent, le feu était déjà dans la chambre de Mayella. Ce fut seulement quand Mayella vit les flammes sortir par la fenêtre de sa chambre

qu'elle repensa à Tom. Elle poussa un cri de désespoir et voulut rentrer dans la maison, mais on l'en empêcha.

Toute la maisonnée était sauvée et c'était grâce à Mayella. Du moins c'était ce que tout le monde pensait. Mais pas Mayella. Quand elle voulut raconter le rôle de Tom, personne ne l'écouta, sauf sa grand-maman.

— C'est ton ange-gardien, lui dit-elle en la serrant dans ses bras, il t'accompagnera dans la vie.

— Mais il est mort, il est mort une deuxième fois et par ma faute. J'aurais dû le prendre dans ma main pour le sortir de la chambre, sanglota Mayella dans les bras de sa grand-maman.

Curieusement la nouvelle mort du grillon dans l'incendie n'eut pas, cette fois-ci, de conséquences négatives sur le caractère de Mayella. Au contraire, celle-ci devint chaque jour plus ouverte et plus chaleureuse. Son physique se transforma et la jeune fille qui en résulta était d'une beauté extraordinaire. La vie venait à elle dans une cascade de joies et on enviait cette bonne fortune qui lui faisait réussir tout ce qu'elle entreprenait. Seule sa grand-maman avait compris l'origine de cette bonne fortune et dans le vieux mas provençal réparé après l'incendie, l'aspirateur devait faire bien attention de ne pas aspirer les grillons cachés sous les lits.

Un drame au printemps

La vieille marmotte a faim. L'hiver a été très rude avec beaucoup de neige, mais la vieille marmotte, bien installée au fond de son terrier, n'a pas entendu les tempêtes qui se succédaient dehors. L'hiver, les marmottes dorment en rêvant, pelotonnées dans le nid qu'elles ont préparé sous terre, bien tapissé avec de l'herbe sèche et des aiguilles de mélèze. Cet hiver là, la neige était tombée sans fin, un mètre, deux mètres, trois mètres et la vieille marmotte au chaud dans son nid douillet rêvait d'un monde devenu tout blanc où on ne voyait plus un rocher et pas un brin d'herbe. Les mélèzes, dénudés de leurs aiguilles, se balançaient dans le vent comme des spectres.

Maintenant le printemps est arrivé, les jours ont bien rallongé et le soleil commence à réchauffer le vallon. Les mélèzes se préparent à s'habiller d'aiguilles toutes neuves et les perce-neige tentent de sortir de terre. Mais la neige est encore épaisse, il en est trop tombé durant les tempêtes d'hiver et le soleil n'arrive pas à la faire fondre. La vieille marmotte essaye bien, de temps en temps, de creuser une sortie à travers la neige, mais dehors tout est blanc et il n'y a pas encore une seule trace d'herbe. La neige est partout et pour une marmotte, marcher dans la neige représente un exercice difficile. Elle enfonce avec ses pattes courtes et cela l'oblige à se traîner lentement. La moindre distance devient immense. Courir est impossible et pourtant les dangers guettent.

A la fin de l'hiver, tout le monde a faim, le renard aussi. Il n'y a pas beaucoup d'animaux à chasser durant l'hiver et il a bien maigri. Il ne lui reste que la peau et les os. Sa seule chance maintenant pour survivre est de trouver une marmotte. Il sait que les marmottes sont faciles à attraper dans la neige, alors il parcourt son territoire sans relâche, de long en large. Il a commencé à repérer les trous ouverts dans la neige et il surveille les marmottes qui pourraient s'éloigner de leurs gîtes à la recherche d'un peu d'herbe. Mais la vieille marmotte se méfie. Elle a connu beaucoup d'hivers et elle sait tous les dangers qui peuvent menacer une marmotte. C'est elle qui organise la vie de la colonie dans le vallon et qui veille à tout danger pouvant survenir. En été, une large pierre au soleil lui permet de faire le guet. Au fil du temps, elle a acquis une sagesse que beaucoup viennent consulter.

En hiver tout le monde dort ensemble dans un grand nid aménagé au milieu du labyrinthe de souterrains construit au fil des années et c'est la vieille marmotte qui donne le signal du réveil, quand le printemps arrive. Mais il faut alors pouvoir accéder à l'herbe nouvelle, sinon les marmottes peuvent mourir, n'ayant plus assez de réserves de graisse.

La vieille marmotte sait que l'époque est arrivée où elle doit donner le signal du réveil. Elle a repéré depuis quelques jours, une tache verte sur le versant opposé de celui où elle habite. Elle voit la nouvelle herbe, en train de pousser au soleil, toute neuve et fraîche, mais c'est loin et elle connaît les risques. Chaque jour, la tache verte grandit et la tentation d'aller goûter l'herbe aussi. Chaque jour elle se retient, mais finalement la faim devient trop forte et l'herbe nouvelle trop attirante. Alors un jour elle perd toute prudence et s'élance sur la neige en essayant d'aller le plus vite possible. Mais ses pattes s'enfoncent dans la neige et la progression est lente. Elle s'arrête de temps en temps pour humer l'air et surveiller les alentours. Elle sait que le renard n'est pas loin et que plus elle s'éloigne de son gîte, plus le risque augmente.

Le renard l'a bien vue s'éloigner de son trou, mais il est assez malin pour se retenir. Il veut être sûr de son coup et ne pas la rater. Tapi dans un fourré, il s'est installé sous le vent de la marmotte

pour éviter de se signaler par son odeur. Il attend qu'elle se soit suffisamment éloignée de son trou pour lancer son attaque.

La haut sur la crête, des skieurs se préparent à descendre. Ils viennent de l'autre vallée et ont passé le col tout en haut du vallon, le vallon des marmottes. Le renard ne les a pas encore aperçus et il ne peut pas les flairer, le vent étant contraire. Les skieurs sur leur crête savourent l'instant, un instant magique après l'effort de la montée. La neige est bonne, une belle neige de printemps sur laquelle les virages vont se faire tout seuls. C'est une descente magnifique qui se prépare dans ce petit vallon. Les skieurs discutent des différentes options pour trouver les meilleures conditions, le côté au soleil ou le côté à l'ombre, par la crête ou au fond du vallon. Et puis on ne descend pas n'importe comment, il faut d'abord se concentrer, retrouver la technique et anticiper les premiers virages.

Dans le vallon, la vieille marmotte s'est trop avancée. Elle sait qu'elle ne pourrait plus rejoindre son terrier si par hasard le renard attaquait. Mais elle continue quand même vers la tache d'herbe. C'est trop attirant et il lui faut manger. En haut les skieurs ont entamé la descente. La neige est douce et les virages s'enchaînent. Mais ni la marmotte ni le renard ne les ont encore sentis arriver.

Tout d'un coup le renard se décide et lance son attaque sur la marmotte. Celle-ci a vu le danger et a tout de suite fait demi-tour. Elle essaye de courir sur la neige, mais ses pattes enfoncent. S'il n'y avait pas de neige, elle n'aurait aucun problème pour échapper au renard. Une marmotte peut courir très vite dans l'herbe. Et puis il y a souvent des trous de secours sur le chemin. Mais avec la neige, elle est ralentie et les trous de secours sont bouchés. Tout d'un coup elle s'arrête, se retourne et se dresse sur ses pattes de derrière. Elle sait que c'est la fin. En un instant elle revoit toute sa vie, son enfance dans le vallon, tous les enfants et les petits enfants, les joies et les jeux au soleil, les parties de cache-cache dans les souterrains complexes qui se ramifient et font communiquer les familles. C'est fini, elle ne fera plus le guet sur la pierre au soleil pour tout le vallon des marmottes, le renard bondit et la prend dans sa gueule. Elle sent les dents entrer dans sa chair, elle ferme les yeux.

Mais les skieurs descendent très vite, sans faire de bruit. Encore un virage et les voilà sur la scène. Le renard est tellement effaré de voir des hommes arriver si vite sans qu'il ait pu les sentir à l'avance, qu'il lâche tout et s'enfuit sans demander son reste, laissant la marmotte sur place. Celle-ci, tout aussi surprise de se voir ainsi libérée et affolée par la présence des hommes, se remet en route vers son terrier. Elle se traîne dans la neige en laissant une trace ensanglantée. Encore un petit effort et elle sera dans son gîte et retrouvera le nid douillet où elle a passé l'hiver. Là elle pourra lécher ses blessures, se remettre de ses émotions et essayer de guérir pour vivre encore une fois les joies de printemps qui arrive.

Les skieurs ont continué leur descente. Ils ont bien vu le drame qui se déroulait et qu'ils ont interrompu brusquement en arrivant sur les lieux après quelques virages silencieux. Ils ont vu la trace de la marmotte quand elle a rejoint son trou et ils savent que la marmotte est blessée. Mais que peuvent-ils faire ? Le renard s'est enfui, la marmotte panse ses blessures au fond de son terrier. Alors les skieurs ont repris la descente vers la vallée, avec le sentiment d'avoir été des intrus dans un drame de la nature.

La marmotte a retrouvé les autres membres de la colonie qui attendaient le signal pour sortir. Elle a perdu beaucoup de sang et elle n'a pas pu manger comme elle l'aurait voulu. Les réserves de graisse que son corps avait emmagasinées avant l'hiver sont presque complètement épuisées.

Elle se sent faible et ne sait pas comment elle va réussir à trouver les ressources pour vivre ce nouveau printemps. Alors blottie dans son nid, elle rêve des jeux fous qu'elle organise chaque été avec les autres marmottes dans le vallon plein de fleurs et baigné de soleil.

Le renard a encore le goût du sang de la marmotte dans sa gueule et cela lui donne encore plus faim. Il est tellement dépité et furieux qu'il se met à gratter l'entrée du trou de la vieille marmotte en espérant l'élargir pour pénétrer dans le gîte. Mais il sait bien qu'il n'y a aucun espoir. Il faudrait trop creuser pour pouvoir passer et la marmotte aurait bien le temps de creuser un autre souterrain pour lui échapper. Il connaît cette vieille marmotte depuis longtemps mais il n'avait encore jamais réussi à l'attraper. Il croyait enfin la tenir quand les hommes sont arrivés. Bêtement, la peur lui a tout fait lâcher et il en pleure de rage. Tout est à recommencer. Le goût du sang lui provoque des pincements dans son estomac vide, la faim le tenaille et il ne sait pas quand il va pouvoir la satisfaire.

La révolte des renardes

Dans la forêt, on le désignait sous le nom de "*féroce renard des neiges*", mais la petite fille l'appelait Smirle. C'était un magnifique renard, qui vivait seul dans la montagne. Son pelage roux brillait aux reflets du soleil et son cou était blanc comme neige. Mais c'était surtout sa queue qui était extraordinaire. Cette queue était si touffue que la petite fille avait souvent envie de se rouler dedans. Smirle en était extrêmement fier. Il avait même adopté une démarche balancée qui, pensait-il, la mettait mieux en valeur. C'était peut-être cette démarche qui le faisait craindre de tous ses congénères. Personne n'aurait osé envahir son territoire. Smirle en avait d'ailleurs bien délimité les bornes, c'était un territoire immense qui dépassait la forêt et montait dans les alpages de la montagne jusqu'au col qui fermait la vallée. C'était un territoire de montagne et Smirle affichait un mépris souverain envers les renards de la plaine. Il aimait chasser dans les alpages, malgré la nudité du paysage où tout se voit de loin. C'était une chasse difficile, mais la qualité de la nourriture était la récompense. Il appréciait particulièrement les marmottes qu'il attrapait quand celles-ci s'éloignaient un peu trop de leur trou de secours et il se débrouillait pour s'offrir, de temps en temps, un lagopède ou un lièvre variable.

Il était descendu un jour dans la plaine et il avait trouvé là des volailles qui ne savaient même pas voler et qu'on attrapait d'un simple coup de patte. Ces volailles n'avaient aucun goût, leurs muscles étaient mous et fades et cela avait suffi à Smirle pour se forger une opinion définitive sur la vie en plaine. Il était remonté sur sa montagne en emmenant quelques renardes qu'il avait facilement convaincues de le suivre, au grand désespoir des renards locaux à qui elles appartenaient. Ces renardes avaient agréablement complété son harem et tous ses voisins dans la montagne l'enviaient autant qu'ils le craignaient.

Smirle n'avait pas toujours été surnommé le "*féroce renard des neiges*". A l'époque, il était un agréable renard, apprécié du voisinage. Avec sa belle queue et sa prestance, les renardes ne lui résistaient pas. Il emmenait toutes celles qui lui plaisaient et son harem était un des plus importants de la région. Comme il était malin, il avait installé chaque renarde dans un logis différent. Cela évitait des conflits et surtout il pouvait choisir tranquillement le logis où il allait passer la nuit. Chaque logis était constitué d'un labyrinthe complexe de souterrains. La sortie de secours était un élément commun à tous les logis. Smirle y tenait beaucoup. On ne sait jamais ce qui peut arriver. En général il s'agissait d'anciens trous de marmottes qu'il avait agrandis et arrangés à sa façon.

Un seul logis était différent des autres, c'était celui de Camille, la petite fille. Pour Smirle, Camille était une renarde comme les autres, bien qu'un peu spéciale. Evidemment elle n'avait pas les mêmes caractéristiques qu'une renarde et il ne fallait pas s'attendre à ce qu'elle fasse un jour des renardeaux. Pourtant c'était chez Camille que Smirle préférait souvent passer la nuit, en particulier quand les renardeaux commençaient à envahir tous les autres logis. Smirle ne pouvait pas supporter tous ces renardeaux qui se mettaient dans ses jambes et l'empêchaient de s'amuser avec sa renarde. Alors il s'en allait à la cabane du lac Bleu, le logis de Camille. Là il trouvait une complicité qui allait beaucoup plus loin que la simple amitié. Souvent il trouvait Camille assise au bord du lac, à côté de la source. Elle semblait toujours l'attendre et quand il arrivait, c'était des applaudissements de joie. Elle adorait l'épaisse queue dont Smirle était si fier. Elle la caressait sans fin et lui parlait comme à un être à part. Un de ses jeux favoris était de l'enrouler autour de son cou, comme une fourrure de dame. Du coup Smirle se croyait obligé de passer le plus clair de son temps à nettoyer cette fameuse queue.

Souvent ils restaient ensemble assis à côté de la source et Camille racontait des histoires de renard. Elle avait beaucoup d'imagination et adorait raconter des histoires. Smirle faisait semblant de comprendre, mais peut-être comprenait-il finalement, une compréhension à la façon d'un renard.

Il avait connu Camille quand il était petit et qu'il s'était cassé une patte en tombant dans un trou de marmotte. Une disgrâce pour un renard qui avait de si grandes ambitions, même s'il n'était encore qu'un renardeau. Camille l'avait alors recueilli à la cabane et l'avait gardé durant tout l'été. Il n'avait jamais oublié ce geste qui lui avait permis d'éviter les sarcasmes de ses frères et sœurs. La patte avait bien guéri et il n'en ressentait aucune gêne. Ce fut sans doute ce séjour chez Camille qui lui avait permis de devenir un renard si magnifique, le plus beau renard de la montagne. Camille l'avait bien soigné, elle le nourrissait comme aucun renardeau n'avait jamais été nourri, avec des morceaux de viande bien choisis et même des framboises ou des myrtilles qu'elle allait cueillir dans la forêt.

Le logement chez Camille était bien meilleur que les autres souterrains que Smirle possédait. Camille lui avait installé un nid avec une vieille couverture dans une soupenne construite contre la cabane. Il était extraordinairement bien là, son seul regret était que l'arrangement ne lui donnait pas le droit d'entrer dans la cabane. Il aurait bien voulu pouvoir suivre Camille partout où elle allait et même coucher dans la chambre où Camille dormait.

Evidemment il y avait le problème des marmottes. Camille ne s'offusquait pas trop que Smirle attrape des campagnols dans la prairie. Il y en avait tellement que de toute façon, ce ne pouvait qu'être bénéfique pour l'herbe et donc pour les moutons. Par contre les marmottes, ça, Camille n'aimait pas du tout. Elle avait un relationnel particulier avec les marmottes, surtout celles qui habitaient autour de la cabane et il n'était pas question que Smirle les attaque. Or pour un renard, attraper une marmotte représente un festin assuré, surtout en été quand elles commencent à devenir bien grasses. C'est une chasse difficile qui demande beaucoup d'observation et de patience. Smirle adorait et en avait fait son passe temps favori. Pourtant Camille réussit ce challenge de convaincre Smirle de laisser les marmottes de la cabane tranquilles. Elle devait avoir des talents particuliers de persuasion. Camille était une jolie petite fille qui rêvait beaucoup et que tout le monde adorait. C'est peut-être pour cela qu'elle réussit à créer des liens d'amitié entre les habitants de la cabane, qui n'avaient normalement rien à voir entre eux. Ainsi le berger put observer, ébahi, la coexistence harmonieuse du renard et des marmottes. On vit même le renard sauver des marmottes lors d'attaques de l'aigle. Ce dernier habitait dans les falaises au-dessus du lac et les marmottes constituaient un de ses mets favoris. Le renard le pourchassa plusieurs fois et l'aigle finit par comprendre que les marmottes de la cabane lui étaient interdites.

Camille n'habitait la cabane qu'en été, avec son père qui était berger. Dès l'automne, le froid arrivait et les moutons redescendaient dans la vallée. Smirle restait alors seul avec ses renardes. Il avait toujours des difficultés à accepter le départ de Camille et il continuait à venir souvent dormir dans la soupenne de la cabane. Camille lui avait fait un petit trou pour qu'il puisse entrer.

En hiver, avec la neige et le froid, les renardes descendaient dans la vallée. Seul Smirle restait pour garder le territoire. Il n'y avait plus grand monde en hiver à la cabane et Smirle en était réduit à causer avec l'hermine qui habitait également sous la cabane. Il aurait bien dévoré cette hermine les jours où il avait trop faim, mais la couleur blanche que prenait la fourrure de l'hermine en hiver l'impressionnait. C'était la couleur de la neige, avec juste les deux yeux qui apparaissaient et

le bout de la queue qui restait tout noir. Ce changement de couleur lui semblait refléter une magie inquiétante et cela lui coupait l'appétit.

Les renardes remontaient avec le printemps et la saison des amours commençait. Smirle ne s'inquiétait pas trop de savoir s'il allait retrouver tout son harem; il était tellement certain d'être le plus beau renard de la région qu'il ne pouvait pas imaginer que les renardes ne remontent pas dans la montagne pour le rejoindre. L'arrivée des renardes était un moment fort dans l'année et Smirle avait beaucoup à faire pour s'occuper de chacune d'entre elles. Mais le moment le plus fort était quand Camille arrivait avec son père, le berger pour accompagner la transhumance des moutons. C'était un grand remue-ménage, avec les moutons, les deux ânes et les chiens. On pouvait entendre son arrivée dans toute la montagne. Smirle ne pensait alors plus qu'à retrouver Camille. Plus rien ne comptait et les renardes moins que rien !

Pourtant Smirle était fier de son harem et il se faisait un devoir de visiter de temps en temps chaque renarde. Chaque fois il apportait un peu de nourriture, souvent un petit mulot et les jours fastes, une marmotte. Mais petit à petit il en vint à privilégier exclusivement les histoires de Camille à côté de la source. C'est ainsi que ces dernières années, il laissa complètement tomber les renardes jusqu'à oublier où se situaient les différents logis. Il venait s'installer pour tout l'été dans la soupenne de la cabane et passait la journée à suivre Camille comme un petit chien.

Les renardes ressentaient ce délaissement de Smirle comme une trahison. Il les avait attirées avec sa belle prestance, sa queue touffue et sa réputation de beau gosse et maintenant il préférait passer ses journées avec une petite fille plutôt que de les visiter et d'apporter la nourriture pour les renardeaux. Cela devenait insupportable et c'est par une belle nuit de pleine lune, dans un pré au milieu de la forêt, que les renardes tinrent une réunion révolutionnaire. Leur mauvaise humeur était manifeste : leurs jappements de fureur pouvaient s'entendre très loin dans la nuit silencieuse. Certains renards concurrents de Smirle se demandèrent même s'il n'y avait pas là une occasion pour voler quelques renardes dont ils manquaient cruellement. Celles-ci avaient en effet toujours tendance à préférer Smirle et il leur était difficile de constituer un harem convenable.

Finalement les renardes prirent une décision sans précédent dans le monde des renards. Elles décidèrent de faire la grève des renardeaux. Puisque Smirle consacrait l'exclusivité de son affection à sa renarde préférée, Camille, et qu'il ne s'occupait même plus des renardeaux, elles allaient les amener au logis de Camille à tour de rôle. A Smirle de s'en occuper. Il restait à déterminer la durée du séjour des renardeaux chez Camille. Mais là le désaccord entre les renardes ne permit pas d'obtenir un consensus. Certaines ne voulaient pas laisser leurs renardeaux plus qu'une nuit, ne faisant aucune confiance en Smirle pour garder les petits. D'autres auraient bien aimé profiter de l'aubaine pour prendre un peu de vacances. Elles avaient sans doute l'idée encore inconsciente de visiter les renards du voisinage. Finalement les renardes décidèrent d'amener tous leurs renardeaux le même jour. Evidemment les renardeaux étaient sevrés et les renardes comptaient sur Smirle pour les nourrir. Elles savaient bien qu'il serait trop fier de pouvoir montrer à Camille une progéniture aussi nombreuse et elles le voyaient déjà se pavanant devant ses rejetons avec sa démarche balancée, sa belle queue dressée comme un drapeau.

On vit ainsi un jour les renardes arriver les unes après les autres à la cabane, chacune conduisant une ribambelle de petits renardeaux. Ceux-ci couraient partout et faisaient mille folies. Quand Camille vit tout ce monde de renards arriver, elle commença par sauter de joie. Les renardes ne s'attardèrent pas trop, Camille les intimidait et elles repartirent bien vite en lui laissant la garde des renardeaux. Elles ne connaissaient pas Camille, sauf de réputation, mais il leur suffit

d'un seul échange de regard pour comprendre que les renardeaux étaient en sécurité. Elles tenaient ainsi leur vengeance en confiant une ribambelle de renardeaux à cette renarde qui leur faisait une concurrence déloyale. Une renarde qui n'était même pas capable de faire des renardeaux elle-même !

Ces renardeaux étaient trop adorables et grâce à la présence de leur père, ils s'habituaient vite à Camille. Ce fut bientôt des jeux plus fous les uns que les autres. Heureusement les chiens du berger n'étaient pas là, occupés à garder le troupeau dans les alpages, sinon ils se seraient fâchés. Camille avait déjà eu du mal à leur faire accepter la présence de Smirle, alors que dire d'une ribambelle de renardeaux !

Mais la suite fut difficile. Camille installa tout ce petit monde dans la soupenne où les renardeaux faisaient un bruit terrible. Le plus dur ce fut de convaincre les chiens du berger d'accepter cette invasion. Elle dut déployer tout son art de petite fille pour y arriver. Il faut dire que les chiens l'adoraient et qu'ils auraient fait n'importe quoi pour elle. Mais quand même, aller jusqu'à accepter une bande de renards dans la cabane, c'était un peu limite. Ils finirent par accepter en grognant beaucoup et Camille ressentit une grande fierté d'avoir réussi à instaurer une telle cohabitation amicale. A l'usage, on vit même les chiens se mettre à jouer avec les renardeaux. Il faut dire que ces renardeaux avaient toujours des idées de jeux tellement farfelues qu'il était difficile de ne pas y participer !

Camille avait accepté de loger les renardeaux, mais elle déclara tout net qu'il n'était pas question qu'elle nourrisse tout ce monde. Smirle dut se mettre à l'ouvrage et c'était un rude travail que de nourrir tous ces garnements. Il dut passer ses journées à courir les alpages pour débusquer des marmottes ou des lagopèdes. En fait, il fallait que la marmotte soit vraiment malade pour qu'il puisse l'attraper et le plus souvent il se contentait de mulots ou autres campagnols. Il y en avait beaucoup dans les alpages mais il en fallait au moins un par renardeau, ce qui obligeait Smirle à autant d'aller-retour. Le soir Camille le retrouvait la langue pendante, complètement épuisé.

De son côté Camille était enchantée. Elle passait ses journées à jouer avec les renardeaux et elle commençait à se croire un renardeau elle-même. Elle avait inventé un jeu d'attrape touche à tout dont elle avait emprunté l'idée aux marmottes. Avec les marmottes, elle était un peu grande pour jouer, mais avec ces renardeaux qui n'avaient peur de rien, c'était un plaisir. Du coup elle délaissait Smirle. Elle faisait moins attention à sa belle queue et il y avait moins d'occasions pour raconter des histoires de renard. De toute façon Smirle était bien trop occupé à chasser pour nourrir ses rejetons.

A la fin de la saison, quand la transhumance se prépara à quitter la montagne, Camille fit ses adieux aux renardeaux. Ils étaient devenus grands et capables de se débrouiller tout seuls. D'ailleurs ils avaient commencé à chasser avec leur père et c'était une bonne école. Dans les alpages, le bruit courait qu'on allait voir une multitude de nouveaux renards bien éduqués pour la chasse et beaucoup d'animaux envisagèrent de déménager.

Après le départ de Camille, Smirle essaya de retrouver ses renardes. Il visita le logis le plus proche de la cabane, un beau logis avec un ensemble de souterrains qui permettait à une nombreuse famille d'y vivre. Mais il n'y avait que des toiles d'araignées dans les souterrains. La renarde avait disparu depuis longtemps. Smirle alla visiter les autres logis, mais il savait d'avance qu'ils seraient vides. Il avait vite compris qu'il ne retrouverait pas ses renardes. Les renards du voisinage avaient sûrement profité de son absence.

Smirle garda de cet épisode un mépris violent envers ses congénères en général et les renardes en particulier. Il décida de quitter définitivement la région. Il partit un jour par le col Perdu qui domine le lac. Il chercha longtemps la forêt qui lui assurerait la vie solitaire qu'il convoitait ; il voulait une forêt impénétrable, où les seuls sentiers sont des pistes tracées par les sangliers. Il s'arrêta un jour dans une jolie petite clairière au milieu de laquelle il y avait une vieille cabane abandonnée. Il décida d'y élire domicile et se mit en chasse pour délimiter un territoire. Il écuma la montagne et entreprit de chasser tout congénère qui tenterait de résister. Si le congénère insistait, il subissait une correction sévère et il repartait la queue basse et tout saignant de morsures. C'est ainsi que Smirle acquit son surnom de *féroce renard des neiges*.

Il ne revit jamais ses anciennes renardes. Celles-ci semblaient s'accommoder parfaitement avec leurs nouveaux soupirants. Il ne revit pas non plus Camille, sa renarde préférée. Sa vie solitaire ne pouvait plus s'accommoder des histoires et des rêves d'une petite fille. Et puis son nouveau titre de *féroce renard des neiges* ne convenait pas pour un renard amoureux d'une petite fille.

Il se retira ainsi de la société des renards et, malgré la splendeur de sa queue que toutes les renardes des environs admiraient, il refusa définitivement de se laisser entraîner dans des nouvelles histoires d'amour.

Un gentil petit chien

C'est un joli petit chien. Il a des poils brillants de santé, qui bouclent un peu, mais pas trop ce qui évite d'avoir à le brosser trop souvent. Son pelage blanc argenté est parsemé de taches noires, il a certainement été étudié pour que les salissures ne se voient pas. C'est un chien commode qu'il n'est pas nécessaire de laver souvent. D'ailleurs il n'aime pas l'eau et si on l'amène devant la baignoire pleine, il s'empresse de s'enfuir. Pour le laver, il faut utiliser un produit spécial, mais pas d'eau. Anda en a pris l'habitude, mais elle regrette un peu qu'il ne veuille pas se baigner avec elle quand elle va à la plage. Cela aurait été tellement bien de jouer avec lui dans l'eau.

Sa maîtresse, c'est Anda, une jolie petite fille que tout le monde adore. Mais elle, ça lui est bien égal qu'on l'adore. C'est son chien qu'elle adore. Ses parents le lui ont offert quand elle avait six ans, l'âge d'aller à l'école. Depuis elle ne peut pas s'endormir sans lui. Elle a douze ans maintenant, mais le chien est toujours pareil. Il ne semble pas vieillir et Anda est très fière de son chien qui semble toujours jeune.

C'est un petit chien facile. Il n'est pas trop exigeant et il remue sans cesse sa queue pour montrer que tout va bien et qu'il est content. En plus il n'est pas trop ennuyeux pour les crottes. Il va toujours les faire dans le caniveau, jamais sur le trottoir comme le font tous les chiens mal élevés et dans la maison il se retient. Il peut même se retenir très longtemps, jusqu'à plusieurs jours d'affilé. Anda a pu le vérifier quand elle a été malade. Le chien était resté tout le temps à côté d'elle à la surveiller. Elle avait même l'impression qu'il lui prenait de temps en temps la température en posant sa patte sous son épaule.

Elle a longtemps hésité pour lui trouver un nom. Sans savoir pourquoi, il lui semblait qu'aucun nom de chien qu'elle connaissait ne convenait. Il fallait trouver quelque chose qui ne rappelle pas trop que c'était un chien. Finalement elle décida de l'appeler Nez Rouge parce-que le bout de son nez paraissait un peu rouge. Elle n'avait jamais entendu parler d'un chien appelé Nez Rouge et ce nom inconnu lui plaisait. Il n'y a qu'un seul Nez Rouge et c'est son petit chien.

Pour manger, c'est comme pour les crottes. Nez Rouge mange comme un petit chien bien élevé, mais il peut aussi se passer de manger pendant quelques jours, ce qui est commode quand la provision de nourriture est épuisée. Il faut dire que ce chien est une fine gueule, il ne mange qu'une seule sorte de nourriture qu'il faut acheter dans des boîtes spéciales. Au début, cela avait inquiété Anda et on avait essayé de la rassurer en lui disant qu'il avait des réserves et qu'il pouvait se passer de manger pendant plusieurs jours. Mais Anda est une petite fille sensible et intelligente et elle a vite fini par comprendre que ces histoires de manger et de faire des crottes, c'était pour s'amuser. Un jour elle décida d'interrompre totalement la nourriture. Il y avait déjà longtemps qu'elle avait renoncé à lui donner à boire. Dès le premier jour sans nourriture, le petit chien commença à protester et à réclamer. Mais petit à petit il comprit que cette habitude de manger périodiquement n'était plus au goût du jour et il modifia son comportement en conséquence. Jamais plus il ne réclama de nourriture et il abandonna complètement l'idée de faire des crottes dans le caniveau.

Nez Rouge n'a pas de sexe. En tout cas, Anda n'a toujours pas réussi à déterminer si c'est un mâle ou une femelle. C'est pour cela que le nom Nez Rouge lui convient bien, il reste neutre sur le sujet. Et puis Anda n'a pas envie de trop savoir. Elle a déjà commencé à comprendre que le sexe apporte tellement de complications qu'il vaut mieux ne pas y penser. En restant asexué, Nez

Rouge lui est entièrement dévoué ! Il ne court pas sans arrêt à la recherche de compagnon et en plus il n'y a pas de chiots à élever. D'ailleurs Nez Rouge a peu de relations avec les autres chiens. Ceux-ci ont tendance à l'ignorer complètement. Sans doute n'a-t-il pas l'odeur qu'il faut pour se faire reconnaître comme un vrai chien.

Le petit chien accompagne toujours Anda pour le trajet de l'école où elle va à pied. Il fait bien attention de suivre le trottoir et de traverser au passage piéton. Avant de traverser, il regarde bien s'il n'y a pas d'auto et il attend sagement que la dame, qui règle la circulation à la sortie de l'école, lui fasse signe de traverser. Anda a pris l'habitude de lui faire confiance et elle lui obéit comme s'il était son ange gardien. D'ailleurs cette fonction d'ange gardien, il eut l'occasion de montrer qu'elle est bien réelle et terriblement utile.

Un jour Anda revenait comme d'habitude de l'école à pied, sous la surveillance de Nez Rouge. Elle était jolie comme un cœur, avec une petite robe bleue qui laissait voir ses jambes nues. C'est peut-être pour cela que l'homme ne put résister. Il la suivit avec sa voiture jusqu'à ce qu'elle soit dans une rue peu fréquentée. Alors il arrêta sa voiture le long du trottoir et d'un geste brutal il attrapa Anda et la jeta dans la voiture. Ce fut si rapide que quand elle pensa à crier, la porte était déjà refermée et la voiture partait. Personne n'avait rien vu et la voiture disparut au premier croisement. Personne sauf Nez Rouge, le petit chien, qui regardait de tous ses yeux. C'est un chien bizarre, parce qu'il n'essaya même pas de s'interposer ou au moins d'aboyer. Après avoir bien regardé l'homme et la voiture, il dressa sa queue en l'air comme on dresse une antenne. Dans les minutes qui suivirent le rapt d'Anda, on entendit des sirènes de police dans tous les coins de la ville. Tous les policiers avaient reçu un message avec le numéro minéralogique de la voiture et celle-ci ne tarda pas à être arrêtée. Anda était assise sagement à côté du conducteur. L'homme avait passé sa main sous la petite robe et la caressait doucement entre les jambes. Elle ne bougeait pas et dans son regard figé, elle appelait silencieusement son chien à l'aide. L'homme était un récidiviste et la police fut bien contente de mettre enfin la main dessus. Le petit chien fut chaleureusement félicité pour son initiative. C'était lui qui avait photographié la voiture en utilisant l'appareil installé dans ses yeux et c'était lui qui avait envoyé un message d'appel au secours aux gendarmes en utilisant sa queue comme antenne. Il avait même pu transmettre une photo de l'homme.

Décidément c'est un chien extraordinaire et la maman d'Anda ne peut que se féliciter d'avoir fait ce cadeau à sa fille. Pourtant elle se pose souvent des questions sur les capacités de ce chien. L'amitié d'un chien robot, même superbement intelligent, ne peut pas être comparable à l'amitié d'un vrai chien. Bien sûr Nez Rouge donne l'impression d'aimer la petite fille et de vouloir son bien, mais souvent Camille se demande si la communication entre les deux amis ne reste pas totalement artificielle, infiniment loin de la vie sensible. Il lui semble qu'il manque quelque chose, peut-être un peu d'irrationnel, dans le comportement du petit chien. Elle aurait aimé le voir exprimer des sentiments impulsifs, qui trancheraient avec la fonction d'ange gardien pour laquelle il a été façonné. Elle sait que le hasard est un élément déterminant dans le cours de la vie et elle a peur que sa fille ne construise une vision déformée de la nature en vivant trop près d'un chien qui ne sait pas faire de caprices. Mais c'est la mode. Tout le monde a des chiens robots maintenant. Un chien robot est beaucoup plus simple à vivre, puisqu'il n'y a pas à le soigner, sauf à l'emmener chez le réparateur s'il tombe en panne. On peut même se passer de lui donner à manger ce qui est quand même très avantageux. La seule contrainte est de lui laisser l'accès à une prise électrique. En général Nez Rouge profite de la nuit, lorsque la petite fille est endormie, pour recharger ses batteries.

Cette amitié sauvage qui semblait absente chez le petit chien, Anda la découvrit un jour dans la montagne. Sa maman avait loué un chalet d'alpage, au bord d'un petit lac. C'était une bergerie occupée normalement au mois d'août par le berger quand la transhumance montait dans la montagne, mais le chalet pouvait être loué en juillet, avant l'arrivée des moutons. L'arrivée dans le petit vallon où se trouvait le chalet fut comme un éblouissement pour Anda. La nature en fête l'accueillait comme la reine du vallon. Même les chamois étaient descendus des falaises qui surplombaient le lac pour mieux la voir.

Mais pour le petit chien, l'environnement était bien trop différent de celui pour lequel on l'avait préparé. Il se sentait complètement étranger et ne pouvait pas comprendre la joie d'Anda. Il mit longtemps à s'adapter au petit chalet rustique, où il n'y avait pas d'eau chaude et bien sûr pas d'électricité. Heureusement le papa d'Anda avait pensé à monter des cellules solaires qui fabriquaient l'électricité et Nez Rouge apprit à aller se brancher dessus pour recharger ses batteries. Mais ce qu'il ne comprit jamais, c'est l'habitude que prit la petite fille de se lever tôt le matin pour assister au lever du soleil sur la montagne. Anda adorait voir les rayons du soleil allumer un à un les sommets des montagnes autour du lac puis descendre petit à petit vers la cabane. Il lui semblait que la lumière nouvelle venait nettoyer le vallon des miasmes de la nuit, l'air devenait alors pur comme du cristal. Le contraste entre la vallée, qui était encore dans la nuit et le brouillard du matin, avec la cabane qui se chauffait déjà au soleil était tellement saisissant qu'Anda en éprouvait un plaisir toujours renouvelé. Ce plaisir, Nez Rouge ne le comprenait pas. Il se levait bien sûr et accompagnait Anda, mais il avait beau regarder, il ne voyait rien qui puisse justifier la sensation qu'il lisait dans les yeux d'Anda. Le lever du soleil était normal, rien d'exceptionnel. D'ailleurs il finit par ne plus suivre Anda dans sa contemplation matinale.

La vie à la cabane apportait chaque jour de nouveaux émerveillements et Anda avait l'impression de vivre des rêves qui se suivaient sans commencement ni fin. Le matin, des chamois venaient boire l'eau du petit lac, à côté de la cabane et Anda avait fini par se faire accepter par eux. Ils la laissaient approcher et semblaient même prendre plaisir à l'avoir au milieu d'eux. Avec les marmottes, ce fut encore plus facile et bientôt on vit Anda jouer avec tout l'enthousiasme d'une petite fille au jeu de touche à tout, qui est le jeu favori des marmottes.

Pour essayer de faire participer Nez Rouge à la vie du vallon, Anda essaya de le présenter à ses nouveaux amis, mais il ne les comprenait pas. Les marmottes le trouvaient drôle et s'amusaient à lui sauter dessus; elles auraient peut-être voulu qu'il se joigne à elles pour le jeu de touche à tout dont elles raffolaient, mais c'était un jeu trop basé sur le hasard et l'inspiration du moment. Malgré son intelligence, Nez Rouge ne savait pas apprendre un tel jeu. Alors il s'écartait en secouant la tête comme pour dire qu'il se trouvait devant un événement qui le dépassait. Anda était un peu triste pour lui.

C'est ainsi que finit le petit chien appelé Nez Rouge : Anda se désintéressa de lui, il ne lui apportait pas ces éclats de joie qu'elle pouvait trouver en caressant un chamois au bord du lac ou même en jouant au jeu de touche à tout avec ses amies les marmottes. Elle le trouvait de plus en plus vide, comme un jouet sans âme. Elle cessa de lui raconter des histoires et elle ne l'appela plus pour qu'il dorme à côté d'elle.

Bientôt Anda demandera à son père de le débrancher en lui enlevant sa batterie et il ne sera plus qu'un objet sans vie, inutile.

La métamorphose de Tiry

C'était un petit têtard. On l'appelait Tiry. Il était né dans une mare que sa maman grenouille avait trouvée à côté du lac Bleu où elle habitait. Maman grenouille avait beaucoup hésité avant de choisir cette mare pour déposer ses œufs au printemps. Elle savait que ses petits têtards seraient bien contents dans une eau qui se réchauffe au soleil durant la journée et elle savait que pour cela il fallait trouver une mare pas trop profonde, où l'eau ne circule pas. Elle avait visité quelques mares sans enthousiasme, mais celle-ci lui avait plu. Elle était relativement grande et, surtout, il y avait beaucoup d'algues d'eau douce comme aiment les têtards. L'eau était stagnante et ne communiquait pas avec le lac, ce qui empêchait les poissons du lac de venir. Ils auraient été trop contents de pouvoir faire un festin de petits têtards. Mais son plus grand souci était que la mare puisse rester mare jusqu'au moment où les têtards seraient assez grands pour respirer. Si la mare s'asséchait avant que les têtards aient pu développer leurs poumons, ils pouvaient alors mourir.

Tiry vivait des jours pleins de bonheur. Il n'en avait certainement pas conscience, mais les heures qu'il passait à sommeiller dans l'eau chauffée par le soleil étaient des heures de plaisir. La nuit il faisait froid et il se réfugiait généralement sous une pierre, bien à l'abri, pour attendre le jour. Il avait repéré un coin de la mare où l'eau n'était pas profonde et devenait vite chaude avec le soleil du matin. C'est là qu'il allait faire la sieste, après avoir pris un bon petit déjeuner dans les algues. Maman grenouille ne s'était pas trompée sur la nourriture. Celle-ci était abondante et Tiry se régalaient avec des morceaux d'algues qu'il complétait avantageusement avec des petits vers de vase. Il grossissait d'ailleurs à vu d'œil. En réalité, il était plutôt végétarien, mais il savait apprécier un peu de chair fraîche.

Il n'y avait pas beaucoup de danger dans cette mare, et en particulier pas un seul poisson. Les poissons ne sont pas fous et se méfient des mares qui peuvent se dessécher en été. Ils n'ont pas les capacités des têtards à développer des poumons pour vivre hors de l'eau. Seuls les insectes d'eau pouvaient s'avérer dangereux. Il fallait faire attention à ces insectes carnivores qui marchent sur l'eau et peuvent attraper des petits têtards lorsque ceux-ci montent la surface. Mais Tiry se méfiait et ne venait pas rôder la-haut. Il savait que le temps n'était pas encore arrivé où il pourrait découvrir le monde hors de l'eau. Il préférait beaucoup plus aller faire la sieste dans son petit coin bien chaud au soleil. Et cette année il y avait beaucoup de soleil. On présageait un été chaud et sec.

Un jour un gamin est venu voir la mare.

Il s'appelait Alatiel et il habitait dans le chalet d'alpage, à côté du lac. Alatiel aimait bien les vacances dans la montagne, au fond de ce vallon sauvage où on ne voyait que des chamois et des marmottes. Ses parents avaient pris l'habitude de louer le chalet au début de l'été avant que la transhumance arrive et chaque fois c'était un enchantement de se retrouver dans le vallon, au bord du lac Bleu. Les alpages n'étaient pas encore pollués par les moutons et la cabane semblait perdue au milieu d'une nature vierge où personne ne passait. La prairie toute verte et pleine de fleurs, les stridulations des sauterelles, les oiseaux qui chantaient à en perdre la tête, tout cela faisait comme si la vie explosait dans une myriade de facettes et tout cela concourait à enivrer Alatiel qui arrivait de la ville.

Alatiel connaissait chaque marmotte qui habitait autour de la cabane et il avait l'impression que les marmottes se souvenaient de lui d'une année à l'autre. Quand il s'approchait, les

marmottes sifflaient, mais pas comme d'habitude. Ce n'était pas un signal d'alarme. Il exprimait autre chose. Le premier jour de l'arrivée était le plus merveilleux. C'était alors des retrouvailles avec tout le vallon et le gamin avait l'impression que les marmottes faisaient la fête en son honneur.

Alatiel connaissait bien la mare de maman grenouille et venait souvent voir les têtards. Il aimait les déranger alors qu'ils faisaient la sieste sur les bords, là où l'eau n'est pas profonde et où elle est bien chauffée par le soleil. Cette année là, il y avait beaucoup de têtards. Maman grenouille avait bien fait les choses. La mare convenait parfaitement, il n'y avait pas de poissons dangereux et la nourriture ne manquait pas. La chaleur de l'eau avait favorisé le développement des petites algues qui faisaient le délice des têtards. Ceux-ci grossissaient d'ailleurs presque à vue d'œil. Alatiel venait chaque jour surveiller cette croissance. Il cherchait à distinguer les têtards les uns des autres, mais ils étaient tous pareils, noirs avec une tête et une queue pour nager.

Un jour pourtant un têtard se distingua des autres : il était le premier à avoir des petites pattes. Elles ne lui servaient à rien, mais cela voulait dire que la métamorphose avait commencé.

Alors Alatiel s'attacha à repérer chaque jour ce têtard particulier. C'était facile parce qu'il était le plus gros, qu'il avait déjà des pattes et qu'il se tenait toujours au même endroit, là où l'eau est la plus chaude. Il décida de l'appeler Tiry, sans trop savoir pourquoi. Ce nom lui était venu à l'esprit, il ne savait pas comment. C'était une façon de l'adopter.

Souvent Alatiel caressait Tiry avec un doigt, quand il faisait sa sieste dans son coin au bord de la mare. Il ne bougeait pas trop et même il donnait l'impression que cela lui faisait plaisir. Peut-être avait-il appris à sentir la présence du gamin et à reconnaître son doigt quand il lui caressait le dos. En tout cas, ces caresses lui donnaient une vitalité extraordinaire et il grossissait beaucoup plus vite que ses frères et sœurs. Ses pattes ne lui servaient encore à rien, mais elles étaient bien plus grandes que les pattes des autres qui commençaient tout juste à pousser.

Tiry avait donc des pattes, mais il ne savait pas quoi en faire. Il nageait très bien avec sa queue et comme il était d'un tempérament audacieux, il en profitait pour explorer tous les recoins de la mare. Il connaissait les endroits où on trouve les meilleures algues, les endroits où la vase recèle des trésors de nourriture. Il avait visité toutes les grosses pierres et en avait sélectionné une qui lui semblait constituer le meilleur abri pour la nuit. Mais ce qu'il aimait le mieux, c'était aller faire la sieste dans son coin préféré, là où l'eau était bien chauffée par le soleil. Il savait que dans ce coin, quelque chose venait de temps en temps lui caresser le dos et cela il adorait. Il se sentait plein de vigueur et ne laissait aucun autre têtard prendre sa place. Il regardait souvent ses pattes en rêvant à l'avenir. Il commençait à les utiliser un peu pour s'accrocher aux algues quand il voulait manger.

Il faisait toujours très beau et Tiry pensait que la mare était un paradis. Il y avait tout ce qui était nécessaire à un têtard, des algues et des détritiques pour manger, des coins bien chauds pour rêver et même les caresses d'un gamin. Pourtant un jour, toute la vie de la mare se trouva bouleversée. Cela commença lorsque Tiry ne réussit pas à aller à son endroit habituel pour faire la sieste et attendre les caresses. Il n'y avait plus assez d'eau. Le soleil brillait très fort sur la montagne, il ne pleuvait pas et la mare se desséchait petit à petit. Tiry sentit alors une grande inquiétude gagner petit à petit la foule des têtards, ses frères et sœurs. Leur métamorphose n'était pas terminée et ils ne pouvaient pas encore s'aventurer sur la terre hors de l'eau.

Tiry essaya plusieurs fois de ramper le plus loin possible vers son coin habituel, mais l'eau avait disparu. Il essayait bien de respirer, mais ses poumons n'étaient pas encore assez développés. Il fallait revenir vers le centre de la mare où il restait encore un peu d'eau et où tous les têtards se trouvaient agglutinés.

Mais il avait trop l'habitude des caresses et un jour il fit un dernier essai. Il parvint en s'aidant de ses pattes à progresser jusqu'au coin habituel. Il y avait encore de l'humidité mais pas assez d'eau pour respirer avec ses branchies et il commença à étouffer. Il se débattit et essaya de faire demi-tour pour regagner le centre de la mare. A moitié asphyxié, il perdait le sens de l'orientation. Il était fort pourtant et il avait déjà des pattes bien développées, mais il ne pouvait pas encore vivre sans eau. C'était la fin. Il ne verrait donc pas le monde comme il en rêvait souvent quand il faisait la sieste, au chaud, en attendant la caresse du gamin.

Justement celui-ci-ci venait d'arriver. Il y avait quelques jours qu'il n'était pas venu et il fut tout surpris de l'état de la mare. Il comprit que les têtards allaient tous mourir. Il chercha alors le sien et le trouva dans le coin habituel, en train de se débattre faiblement. Il courut chercher un petit bocal, mais il n'y avait rien dans la cabane, alors il se contenta d'un verre. Doucement il fit glisser le verre sous Tiry et le récupéra avec un peu de sable. Vite il alla à la source pour mettre un peu d'eau dans le verre et tout de suite Tiry récupéra sa vitalité et se mit à tourner dans tous les sens.

Pour Tiry, c'était comme un miracle. Il se retrouvait dans un bocal transparent avec de l'eau fraîche et ses branchies amenaient enfin l'oxygène dans son corps. Dans le verre, il ne voyait rien. C'était tout nu, avec un peu de sable. Après avoir tourné plusieurs fois dans ce petit espace, il commença à s'ennuyer. Il regrettait déjà la mare avec ses algues si bonnes pour le petit déjeuner et son coin pour la sieste.

Mais Alatiel savait ce qu'il fallait pour Tiry. Il récupéra un couvercle de bassine et l'installa bien à plat à côté de la cabane et au soleil. Il tapissa le fond du couvercle avec du sable et de la vase de la mare asséchée et le remplit d'eau. Dans ce qui restait de la mare, il y avait encore des algues pas trop desséchées. Il en apporta un peu et les planta au fond du couvercle. Avant de transférer Tiry, il attendit que le soleil chauffe bien l'eau et que celle-ci soit à peu près à la même température que le verre dans lequel Tiry se languissait.

En arrivant dans cette nouvelle mare, Tiry eut comme un éblouissement. Il retrouvait la vase qu'il aimait bien. L'eau était chaude et il lui semblait avoir retrouvé son petit coin de l'ancienne mare. Même les caresses étaient revenues comme avant et Tiry se reprit à rêver d'une petite grenouille qui sautait dans l'herbe à la recherche de sauterelles. De temps en temps il venait à la surface de l'eau et essayait de respirer. Il en avait envie et il ne rêvait plus que de sortir de l'eau.

Alatiel apportait régulièrement un peu d'eau pour éviter que la petite mare ne se dessèche. Et surtout il surveillait la métamorphose. Tiry se s'alimentait plus beaucoup maintenant. Il semblait que tout changeait dans son corps, que ce soit l'intérieur ou l'extérieur. Alatiel restait fasciné par ce phénomène extraordinaire, un phénomène qui allait faire sortir Tiry de l'eau, qui allait le faire passer de la vie aquatique à la vie terrestre. Cela représentait un changement complet de mode de vie. Tiry allait découvrir un nouvel environnement, une nouvelle nourriture, des nouvelles joies, un autre monde, quoi !

Chaque jour qui passait, Tiry avait de plus en plus l'air d'une petite grenouille. Il lui restait sa queue, mais celle-ci rapetissait. Un jour il recommença à avoir faim. Mais ce n'était plus la même

faim. Il avait envie de manger de la chair fraîche, il était devenu carnivore et vorace. Les algues ou les déchets dans la vase ne l'intéressaient absolument plus. Il avait beaucoup plus envie d'attraper une mouche ou une sauterelle.

Alatiel comprit alors que le moment était arrivé et qu'il fallait donner à Tiry une nouvelle liberté. Il transporta le couvercle près du lac Bleu. C'était là qu'habitaient les grenouilles. Il inclina le couvercle et une petite grenouille en sortit. Une jolie petite grenouille verte qui fit son premier bond en sautant par-dessus le rebord du couvercle.

Avant de s'enfoncer dans les herbes à la recherche de nourriture, la petite grenouille se retourna vers le gamin et le regarda longtemps dans les yeux, comme pour dire quelque chose. De la mare initiale, choisie par maman grenouille, Tiry était le seul qui avait réussi sa métamorphose.

Puis tout d'un coup on entendit un plouf : la petite grenouille venait de sauter dans l'eau fraîche du lac et nageait en longues brasses comme nagent les grenouilles. Il lui restait encore un petit bout de queue, mais on voyait bien que cette queue ne lui servait plus à rien. La petite grenouille nageait la brasse avec ses grandes pattes de derrière, bien mieux que Tiry avec sa queue.

Alatiel regarda disparaître la petite grenouille dans les eaux profondes du lac avec des sentiments mélangés. Il était fier d'avoir réussi à sauver Tiry, son têtard, mais il était aussi triste de voir la petite grenouille s'en aller à la découverte du monde sans lui. Assis au bord de l'eau, il se mit à imaginer les premiers pas de la petite grenouille dans son nouveau monde. Elle était si petite, si fragile, perdue dans un océan d'eau. Il la voyait rencontrer une énorme grenouille avec des yeux glauques et il voulut la prévenir, lui dire de faire attention. Elle pouvait être une proie facile, même pour un congénère. Mais elle avait appris à se méfier quand elle était un petit têtard et elle remonta sur la berge. Tout était nouveau pour elle et Alatiel l'imagina vagabondant dans les hautes herbes et découvrant le goût d'une sauterelle, sa première sauterelle. Il la vit ensuite se diriger vers une petite source et s'installant sur un lit de mousse humide pour faire la sieste. C'est sûr, cette petite grenouille allait avoir une vie autrement passionnante que celle de Tiry.

L'extraordinaire toile d'araignée

C'était entre deux énormes rochers assez éloignés l'un de l'autre que l'araignée avait réussi à tirer son fil. Elle était née ambitieuse, pourtant elle était encore toute petite quand elle quitta sa nombreuse famille et entreprit de grimper sur le rocher qui lui semblait le plus haut dans son monde. De là, elle se laissa pendre à son fil et attendit le souffle de vent qui la porterait vers un autre appui. Elle attendit longtemps et faillit renoncer. Elle ne mangeait rien et maigrissait, ce qui n'est pas bon pour une araignée. Mais la patience est toujours récompensée et notre araignée réussit, ce jour là, un exploit qu'aucune autre araignée n'avait jamais envisagé. Un souffle de vent particulièrement fort l'envoya juste sur le rocher désiré. Heureusement elle était encore petite et légère, aujourd'hui elle serait bien incapable de reproduire un tel exploit, son poids démesuré lui interdisant désormais toute folie de ce genre.

Une fois le fil porteur bien attaché sur les deux rochers, il restait à construire la toile, mais l'araignée n'avait plus besoin d'attendre que le vent veuille bien l'aider. Elle alla se placer au milieu de son fil porteur et se laissa pendre en déroulant un nouveau fil jusqu'au sol, où elle l'accrocha. Elle décida d'installer le centre de la toile à mi-hauteur sur ce dernier fil. Elle imaginait déjà la belle toile que les dimensions de ce cadre allaient lui permettre de construire. Il restait à trouver deux ou trois autres points d'accrochage, à relier tous les points entre eux et à construire les rayons vers le centre. Le cadre était alors en place et notre araignée put enfin commencer à tourner autour du centre en dévidant le fil attrape mouche, le fil qui colle.

Le résultat fut au-delà de tout ce qu'elle avait pu imaginer. Elle pouvait être fière, notre araignée. C'était certainement la plus belle toile de la région. On avait beau chercher, il n'y en avait aucune autre aussi grande, ni aussi bien construite. Le matin, le soleil allumait les gouttes de rosée déposées sur les fils et c'était comme des rivières de diamants qui s'écoulaient entre les deux rochers. Les autres araignées venaient la visiter et repartaient malades de jalousie. Depuis, c'était à qui arriverait à construire une toile plus grande que celle de Danielle, mais cela n'était encore jamais arrivé et sans doute n'arrivera jamais. Danielle, c'est le nom que la petite fille avait attribué à notre araignée.

Danielle profitait bien de sa toile. Avec une telle dimension, le rendement était excellent. Les mouches avaient beau se dire le mot, elles n'arrêtaient pas de se faire prendre et Danielle faisait du lard. Elle était grassouillette à plaisir, son abdomen tout rond devenait difficile à transporter mais, heureusement, les seuls efforts qu'elle devait fournir consistaient dans la réparation de la toile. Danielle était ainsi devenue la plus grosse araignée du coin. Ses voisines dans les rochers vivaient beaucoup plus chichement et avaient vite compris que leur taille ne leur permettait pas d'entrer en conflit avec ce monstre. Elles s'étaient empressées de faire allégeance, mais même cela ne suffisait pas. Danielle était prompte à attaquer tout imprudent qui passait à proximité. Même ses amoureux étaient en grand danger. Pourtant ceux-ci se bousculaient à la porte. Ils étaient sans doute attirés par sa corpulence et aussi par sa toile qui était d'un si bon rapport. Ils devaient estimer que cela serait bénéfique pour la future progéniture. Alors ils arrivaient de loin et faisaient la queue pour monter sur la grande toile. Mais quand venait le moment, l'amoureux devenait blanc de peur et n'osait plus avancer. Il faut dire que sa taille le rendait minuscule, à côté de l'imposante Danielle et il se sentait tout d'un coup bien faible. Certainement personne n'aurait donné cher de sa peau ou plutôt de sa carcasse de chitine. Mais il faut croire que l'envie de faire l'amour était plus fort que la peur, parce que les amoureux y allaient tous. En général, après avoir accompli leur acte d'amour, ils finissaient dans le garde-manger de Danielle.

Danielle avait ainsi acquis une réputation bien méritée d'ogresse. Rien ne lui faisait peur et tout était bon pour être transformé en réserve de nourriture. Même les guêpes, que les autres araignées se gardent bien d'approcher, ne lui faisaient pas peur. Il faut dire qu'une guêpe peut déchirer complètement une belle toile dans ses efforts pour se libérer. En général la guêpe arrive à se libérer, mais la toile est à reconstruire complètement. Danielle ne pouvait pas supporter qu'on abîme ainsi sa belle toile et elle n'hésitait pas à attaquer la guêpe.

C'est au cours d'une de ces attaques qu'Anda découvrit Danielle. Anda était une jolie petite fille qui habitait dans le chalet d'alpage, pas très loin de l'amas de rochers où Danielle avait construit sa toile gigantesque. Anda adorait cette vie dans la montagne pendant les mois d'été. L'austérité et la grandeur du paysage faisaient naître en elle des sensations somptueuses, qui lui rappelaient certaines visites de cathédrales. Pure et innocente, elle découvrait que la beauté suscite un état de grâce. Depuis l'aube, quand le soleil allume les crêtes et nettoie petit à petit les restes de la nuit, jusqu'au soir, quand son coucher laisse sur l'horizon cette couleur nostalgique qui marque la fin de la journée, Anda observait la nature. Pendant les deux mois d'été, la vie dans la montagne explose partout, comme pressée de jouir avant le retour du froid et de la neige. Alors Anda avait l'impression que la nature la faisait participer à une fête dans une multitude d'éclats de vie. La nuit, dans sa petite chambre de la cabane, des rêves immenses l'envahissaient, nourris par ses observations quotidiennes.

Un jour Anda entraîna sa maman, qui s'appelait Camille, jusqu'à l'amas de rochers pour y pique-niquer. Elles s'installèrent confortablement sur un gros rocher et attendirent sans faire de bruit que la nature se fasse connaître. Un chamois curieux vint les visiter. Des marmottes, rassurées par le silence, sortirent de leurs trous et recommencèrent leurs jeux dans l'herbe. Un couple de choucas vint survoler le pique-nique de près, espérant obtenir des miettes de pain et une hermine pointa son nez, mais sans trop s'aventurer, obéissant à sa réserve naturelle. Anda avait l'impression que la nature l'accueillait : elle n'était plus une étrangère qui veut s'immiscer dans un monde auquel elle n'appartient pas.

Après le pique-nique, Anda voulut aller faire pipi. Pour cela elle s'éloigna vers un creux entre deux énormes rochers. Elle baissa son short et s'accroupit. C'est alors qu'elle vit l'immense toile qui couvrait tout l'espace entre les deux rochers. Il aurait suffi qu'elle fasse deux pas de plus avant de s'accroupir et elle se serait enfoncé le visage dans la toile ! Elle imagina son visage couvert de fils collants et elle frissonna rétrospectivement. Tendue sur le long fil qui joignait les deux rochers, la toile invisible attrapait tout ce qui passait par-là, même les petites filles. Anda chercha l'araignée, auteur de cette œuvre d'art, mais celle-ci était en train de sommeiller dans le nid qu'elle avait aménagé au creux du rocher. Un fil la liait au centre de la toile et l'avertissait dès que quelque chose était pris. Anda prit le temps d'observer, espérant voir une mouche se faire prendre. Cela aurait certainement fait sortir l'araignée et Anda était très curieuse de voir comment l'araignée s'y prenait. Mais l'histoire prit une toute autre tournure. Anda était encore accroupie quand elle sentit quelque chose se promener entre ses jambes. Elle eut un frémissement de peur quand elle vit que c'était un gros frelon. Il l'avait sans doute confondu avec une belle fleur ouverte et accueillante. Peut-être pensait-il trouver dans le creux de la fleur un insecte à dévorer ou bien était-il simplement attiré par une odeur de nectar. Anda aurait bien aimé lui faire comprendre son erreur, mais le frelon insistait et elle n'osait pas bouger. Des petits frissons la parcouraient tandis que le frelon courait sur sa peau. Finalement le frelon s'envola mais resta à tourner autour d'elle. Il trouvait sans doute que la petite fille sentait bon et il avait envie de revenir. C'est alors que dans un virage un peu plus grand, le frelon entra dans la toile.

Anda poussa un grand soupir de soulagement et appela sa maman d'un geste. Le frelon se débattait comme un fou dans les fils de la toile. Il l'avait déjà bien déchirée et visiblement il allait vite arriver à se libérer quand tout d'un coup l'araignée surgit. Elle sortait de son nid, avertie par le fil d'appel. Jamais Anda n'avait vu une aussi grosse araignée. Une araignée tellement imposante devait avoir un nom mais Anda n'avait pas vraiment d'idée. Ce fut Camille qui proposa le nom de Danielle et Anda l'adopta aussitôt.

Danielle sembla hésiter un peu devant la grosseur du frelon. Bien sûr une araignée dispose de crochets à venin qui paralysent la victime, mais en face, le frelon est équipé avec de fortes mandibules capables de couper une abeille en deux. C'est un carnassier et il mange tout insecte qui passe sur son chemin. Il possède en plus une arme de défense redoutable avec son aiguillon et sa piqûre est mortelle pour une araignée. Une araignée normale aurait sûrement abandonné le combat, mais la grande toile se déchirait de plus en plus et Danielle sentait que son honneur était en jeu. Et puis elle ne pouvait pas imaginer qu'on puisse lui résister.

Ce fut un combat tout en feintes et esquives. Danielle faisait un petit bond sur le frelon et essayait d'enfoncer son crochet à venin, puis elle reculait bien vite de peur de se faire attraper par les redoutables mandibules ou d'être piquée par l'aiguillon. Heureusement le frelon était gêné par les fils qui lui collaient au corps, sinon il aurait vite réussi à couper la tête de l'araignée et il serait depuis longtemps à table en train de manger son gros abdomen. Anda commença à douter de l'issue du combat et elle se demanda si elle ne ferait pas mieux de s'enfuir. Le frelon, en cas de succès, pourrait peut-être se venger sur elle. Après tout, c'était à cause d'elle qu'il s'était pris dans la toile et il pouvait penser qu'elle l'avait attiré dans un piège. Camille sentit ce désarroi, elle s'accroupit à côté de sa fille et la prit dans ses bras. Le combat continuait mais le frelon semblait perdre de l'énergie. Le peu de venin que Danielle avait réussi à lui injecter dans ses attaques éclairs commençait à produire un effet. Cela permit à Danielle de prolonger ses attaques et d'injecter encore plus de venin. Bientôt le frelon ne bougea plus sauf des petits mouvements des antennes. Il était mûr pour être emmaillotté et stocké dans le garde-manger. Avec une pareille réserve, Danielle allait encore grossir !

Après ce combat mémorable, Danielle eut beaucoup de travail pour réparer la toile. Elle aurait pu se contenter de son garde-manger, plein à déborder, mais elle était trop fière de sa toile pour l'abandonner dans cet état déplorable. Heureusement le fil porteur entre les deux rochers tenait toujours, sans cela la toile n'existerait plus.

Anda revint souvent voir Danielle et sa toile. La famille s'agrandit et un jour elle put voir une ribambelle de petites araignées qui couraient partout. Danielle surveillait sa progéniture et elle était sans pitié pour tout intrus qui s'approchait trop près. La toile était toujours maintenue en parfait état et la nourriture ne manquait pas pour ce petit monde. Danielle était une bonne mère et aussi une bonne ménagère. Et puis cette toile, la plus belle de la région, était devenue sa raison d'être.

Mais un jour l'irréparable se produisit. En arrivant à l'amas de rochers, Anda ne retrouva pas la toile. Elle semblait avoir disparu et Anda eut sur le moment peur de l'avoir cassée sans l'avoir vue, mais dans ce cas elle aurait senti les fils coller sur sa peau. Sans doute un chamois était passé par-là et avait cassé le fameux fil porteur, origine de la grande toile.

Anda chercha longuement Danielle sur le sol ou dans l'anfractuosité du rocher où elle avait fait son nid et entretenait son garde-manger, mais il n'y avait rien. C'est en regardant vers le haut

du rocher qu'elle aperçut le fil qui pendait dans le vide avec au bout notre Danielle. Elle voulait recommencer son exploit et tirer un nouveau fil entre les deux rochers. A force d'étudier dans le détail la géométrie de la toile, Anda avait compris l'importance vitale de ce fil porteur. Elle s'était longtemps demandé comment Danielle avait réussi cet exploit de tirer son fil d'un rocher à l'autre. Camille lui avait parlé du souffle de vent, mais cela la laissait perplexe. En tout cas, Anda comprit tout de suite que Danielle était devenue bien trop grosse pour espérer qu'un souffle de vent pouvait la faire passer d'un rocher à l'autre. Alors elle décida de l'aider.

Ce fut très difficile, Danielle était très craintive et le moindre geste un peu trop près d'elle la faisait remonter à toute vitesse le long de son fil pour aller se cacher dans un trou du rocher. Finalement après plusieurs tentatives, Anda réussit à se faire connaître comme une amie. Pour cela, elle imagina de faire chanter le fil en faisant glisser son doigt dessus, comme un archet sur une corde de violon. Danielle sembla entendre le chant et resta immobile au bout de son fil. Anda risqua même une petite caresse sur le dos bien rond de l'araignée sans que celle-ci réagisse. Peut-être rougissait-elle de plaisir !

Alors Anda fit facilement monter Danielle sur son doigt et la porta doucement jusqu'à l'autre rocher. Pendant le transport, le fil se dévidait lentement de son abdomen. En posant ses huit pattes sur le rocher, Danielle retrouva ses repères et s'empressa d'ancrer son fil. Elle avait réussi à tirer un nouveau fil porteur, la vie allait reprendre comme avant ! Mais avant de commencer le travail, elle se retourna vers la petite fille et la regarda longtemps. Elle ne la voyait pas probablement, la vision d'une araignée n'ayant rien à voir avec la vision d'une petite fille, mais pourtant Anda sentit des ondes d'amitié qui se propageaient dans un espace qui se situait largement en deçà de l'entendement humain. Puis Danielle se mit sans tarder au travail pour construire sa nouvelle toile.

Le soir, dans la petite chambre de la cabane, Anda rêva d'une araignée qui construisait une toile faite avec des fils d'or.

Histoire du mouton qui voulait être un héros

Le loup les surveillait depuis longtemps. Chaque jour, ils s'aventuraient un peu plus loin et le loup tremblait à force de se retenir d'attaquer. Mais il savait que le moment n'était pas encore arrivé. C'était un loup avisé et il n'était pas question qu'il risque sa peau dans un combat avec les chiens patous. Il détestait ces chiens et il savait que la moindre odeur ou le moindre bruit qui puisse faire deviner sa présence les ferait sortir de leur sieste fous furieux. Chaque jour, il suivait la petite fille et son jeune mouton, quand ceux-ci s'éloignaient du troupeau, mais chaque fois les conditions n'étaient pas réunies, quelque chose clochait qui le dissuadait d'attaquer. Parce qu'attaquer, il en avait diablement envie. Cela devenait même une obsession, il ne pensait plus qu'à cela et en oubliait de chasser des proies plus faciles. Il ne mangeait plus que quelques campagnols quand il en trouvait dans les champs et cela ne le nourrissait pas beaucoup. Quand ses congénères le rencontraient, ils voyaient un grand loup tout efflanqué dont on commençait à voir les côtes et ils se détournaient avec commisération. Sa louve l'avait quitté depuis longtemps, estimant qu'un tel compagnon n'était plus sortable. De toute façon, il ne pensait plus à faire l'amour et encore moins à chasser pour nourrir des louveteaux ; son unique but était devenu la petite fille et son mouton. Le berger commençait même à se dire que les loups avaient disparu, puisqu'il n'y avait pas eu d'attaque depuis longtemps et il s'en réjouissait.

La petite fille s'appelait Anda. Elle venait participer chaque été à la transhumance des moutons et elle aimait ce séjour dans la montagne où la solitude semble se distendre, tellement la nature emplait chaque instant de la journée. Elle aidait le berger dans les soins à apporter aux moutons et elle avait un jour pris en charge un tout petit agneau qui venait de naître. Sa mère, la brebis, avait été tuée par le loup à l'époque où ce dernier dominait la montagne et Anda avait recueilli le petit agneau. Il avait d'abord fallu le nourrir au biberon et pour cela elle avait été obligée de traire des brebis qui avaient du lait. Ensuite elle avait pris en charge son éducation. Elle voulait qu'il devienne le meilleur mouton du troupeau. Evidemment le berger avait vite compris qu'il n'était pas question de le vendre pour faire du gigot et il s'était résigné à le garder. Comme c'était un mâle et qu'il y en avait déjà suffisamment dans le troupeau, son seul espoir était de le vendre à un autre berger quand il serait devenu un beau bélier.

Anda adorait son petit mouton et elle le voyait grandir avec ravissement. Des petites cornes commençaient à pousser sur sa tête et cela lui donnait un look irrésistible. Mais ce qu'Anda ne lui apprenait pas, c'était de vivre avec les autres moutons. Plutôt que de rester avec le troupeau, dans le bruit, la poussière et les fleurs piétinées, elle préférait l'emmener dans des balades solitaires à travers les alpages. Le mouton la suivait comme si elle était sa maman brebis. Elle recherchait les meilleurs coins, des petits vallons où aucun mouton n'était encore allé et où l'herbe, parsemée de fleurs, sentait si bon que le petit mouton en était tout enivré.

Ce petit mouton était ainsi devenu l'interlocuteur préféré d'Anda. Assise au milieu des fleurs, elle regardait son mouton paître et elle lui racontait plein d'histoires. Et quand elle s'arrêtait, le mouton levait la tête, avec un air interrogatif. Anda était persuadée qu'il comprenait quelque chose et qu'il voulait entendre la suite ! Elle l'appela Biquet, parce qu'il aimait lui donner des coups de tête. C'était peut-être une façon de s'exprimer.

Un jour elle décida de monter avec Biquet vers le col Perdu. Autour de la cabane, elle ne trouvait plus d'endroit vierge, les moutons étaient passés partout et pour son Biquet, elle voulait la meilleure herbe avec beaucoup de fleurs. D'ailleurs comment raconter des histoires sans le

décor d'un champ de fleurs multicolores et sans être accompagné par le chant strident des grillons ? Ce jour là, elle était habillée avec une petite robe rouge et quand le berger la vit partir, il lui dit en plaisantant : « Fais attention, Petit Chaperon rouge, le loup va t'attraper ! » Il savait bien qu'Anda n'avait pas un caractère à se laisser impressionner par une histoire de loup et jamais il n'aurait imaginé qu'il pouvait y avoir un quelconque danger à la voir partir toute seule avec son mouton. Cela lui rappelait son enfance, quand il courait la montagne pour le plaisir d'escalader des sommets.

C'est ainsi que le Petit Chaperon rouge, suivi fidèlement de son mouton, disparut au détour du chemin qui montait vers le col Perdu. Le berger put les voir encore deux ou trois fois dans les lacets du chemin, puis il les perdit de vue. Il avait gardé le troupeau dans l'alpage autour de la cabane et les moutons s'étaient étalés paresseusement d'un vallon à l'autre. Les chiens patous sommeillaient dans un coin à l'ombre. Les marmottes, repues après avoir profité des premières heures de la matinée à chercher les meilleures pousses d'herbe, faisaient la sieste au frais au fond de leurs logis. Seuls les petits marmottons, toujours un peu diables, avaient entamé une folle partie du jeu de touche à tout, qui, comme chacun sait, constitue le jeu favori des marmottes.

C'était une belle journée d'été, peut-être la plus belle, pensait Anda, tout en grim pant le petit chemin du col Perdu avec Biquet. Un vent léger et chaud montait de la vallée et caressait doucement sa peau en s'infiltrant sous sa petite robe rouge. Sur ce chemin qu'elle connaissait bien, elle éprouvait une sensation de bien-être total. Son corps semblait s'épanouir dans l'effort de la montée et les marmottes se retournaient pour la regarder passer. Même le petit mouton, qui la suivait, semblait intimidé devant la beauté qui irradiait de ce joli petit corps. Il suivait docilement la petite fille sans même essayer de gambader à droite ou à gauche, comme il aimait le faire pour jouer. Mais peut-être était-ce autre chose qui le rendait si calme et sage, quelque chose qui l'inquiétait et qui le poussait à ne pas faire le fou.

Ce léger vent qui caressait Anda, le loup l'avait remarqué aussi. Pour lui, ce vent était bienvenu parce qu'il emportait les odeurs vers le col Perdu. Les patous, restés avec le troupeau, ne pouvaient pas sentir sa présence. Il s'était levé tôt ce matin et, en sortant de la caverne au pied de la falaise où il habitait, il avait humé l'air et avait perçu le changement de vent. Alors quand il avait vu Anda et son mouton prendre le chemin du col Perdu, la salive avait commencé à humecter ses babines. Ces deux là arrivaient enfin à sa portée, il sentait déjà la chair du petit mouton sous ses dents ! Pour ce qui concernait la petite fille, il se savait pas trop quel goût cela pouvait avoir, mais sa faim était terrible et il savait qu'il n'en ferait qu'une bouchée ! D'ailleurs quand il la vit monter le chemin, toute fraîche dans sa petite robe rouge, il faillit se précipiter dessus sans réfléchir. Mais il se retint encore une fois. Cela faisait trop longtemps qu'il attendait pour se lancer dans une attaque précipitée. Les chiens patous n'étaient pas loin et le moindre bruit les ferait arriver en aboyant comme des fous. Il fallait attendre et faire encore patienter sa faim.

Un peu avant le col Perdu, Anda quitta le chemin et se dirigea vers un petit vallon caché qu'elle connaissait. Là ils seraient tout seuls, elle et Biquet, perdus dans les fleurs. Elle savait que Biquet trouverait la meilleure herbe, celle que tout mouton rêve de trouver, sans jamais y arriver ! Pourtant Biquet ne semblait pas content et quand Anda s'assit dans l'herbe, au milieu des fleurs, il resta immobile à côté d'elle sans chercher à brouter les pousses qu'il aimait tant. « Mais qu'as-tu donc ? » lui demanda Anda inquiète, « j'espère que tu n'es pas malade ? » Elle voulut le prendre dans ses bras, mais il se dégagea, comme si quelque chose nécessitait toute son attention. Elle comprit alors que Biquet était inquiet, très inquiet. Figé sur ses quatre pattes, il regardait fixement

quelque chose dans la prairie. Anda se leva et suivit son regard, mais elle ne vit rien d'anormal. La prairie était belle, les grillons chantaient et le petit vallon semblait tout sourire. Pourtant les marmottes avaient disparu et Anda eut soudain le pressentiment d'un danger qu'elle ne voyait pas. Son joli vallon sembla changer de couleur, comme envahi par une peur inexplicable.

Ce sont les yeux qui attirèrent l'attention d'Anda, des yeux jaunes qui la regardaient avec une convoitise qui la fit frissonner. Le loup était là, caché dans l'herbe, et la fixait comme si elle lui appartenait déjà. Elle se sentit soudain sans défense, comme nue devant une force sauvage qui la submergeait. Un petit cri s'étrangla dans sa gorge et elle se laissa tomber à terre, au milieu des coquelicots rouge sang. Ce geste fit se dresser le loup. Il fit une dernière fois un tour de l'horizon, mais rien ne semblait pouvoir contrarier son attaque. Dans ce petit vallon isolé, aucun bruit ne parvenait de la cabane et on n'entendait même pas les clochettes du troupeau. Les patous étaient loin, ils ne pouvaient pas savoir ce qui allait se passer, ils n'entendraient rien. Le loup se lécha les babines, il allait enfin pouvoir savourer l'envie qui le taraudait depuis si longtemps. Sa faim était terrible et il se prépara à bondir sur la petite fille couchée dans sa robe rouge au milieu des coquelicots. Elle constituerait un bon hors d'œuvre, avant de s'occuper du mouton.

C'est alors que Biquet chargea. Tête baissée, ses petites cornes en avant, il se mit à galoper comme il ne l'avait jamais fait, droit sur le loup. Celui-ci fut tellement surpris de voir un mouton se précipiter vers lui, qu'il ne pensa même pas à s'écarter ou même à lui sauter dessus. Le mouton lui rentra dedans de toute sa force et le fit trébucher. Le loup se retrouva sur le dos, les pattes en l'air, complètement ridicule. Il se sentit devenir la risée de tout ce qui avait des yeux dans le vallon. Il se releva et emporté par une colère inouïe, il poussa un hurlement sauvage, un hurlement si puissant qu'il se répercuta dans toute la montagne. Des chamois affolés se réfugièrent sur des vives inaccessibles, toutes les marmottes qui jouaient au soleil se précipitèrent dans les premiers trous de secours qu'elles pouvaient trouver. A la cabane, les moutons se rassemblèrent dans un gros tas, chacun mettant sa tête sous un autre, espérant ainsi échapper à la folie destructrice. Le berger se précipita pour chercher son fusil. Mais ce qui sauva Anda et Biquet, ce furent les patous. Ceux-ci dormaient tranquillement à l'ombre de la cabane, mais le hurlement sauvage du loup les fit sauter en l'air. Ils se précipitèrent sur le chemin du col Perdu en aboyant comme des fous.

Le loup se préparait à bondir sur le petit mouton qui avait osé le défier, quand il entendit les patous. Ils étaient encore loin, mais le loup savait qu'il allait les avoir à ses trousses et que chaque seconde comptait pour arriver à leur échapper. Il préféra abandonner son attaque et s'enfuir sans demander son reste. Il fit bien d'ailleurs parce qu'il n'avait pas beaucoup d'avance et il aurait bien pu se faire attraper. Quand les patous arrivèrent dans le petit vallon, ils trouvèrent la petite fille qui pleurait d'émotion en serrant son mouton dans ses bras, au milieu de traces de loup. Cela les mit dans une telle rage qu'ils continuèrent la poursuite jusqu'au-delà du col Perdu. Ils pourchassèrent le loup toute la journée et seule l'obscurité les arrêta. Le loup, complètement épuisé, se jura de ne plus remettre les pattes dans ce vallon de la cabane. Il prit aussi la décision de se méfier des petites filles, surtout quand elles se promènent avec un mouton et qu'elles portent une robe rouge.

Quand le berger arriva sur le lieu du drame avec son fusil, le loup avec les patous à ses trousses avait disparu depuis longtemps. Anda et son mouton étaient toujours là, serrés l'un contre l'autre. Le berger mit longtemps à comprendre ce qui avait bien pu se passer. Le mouton était toujours vivant et Anda semblait indemne. Mais le hurlement sauvage du loup restait incompréhensible. Quand un loup attaque, c'est toujours le plus silencieusement possible et c'est bien plus tard qu'on retrouve la brebis égorgée. Alors quand Anda réussit à lui raconter ce qui était arrivé, le

berger ne voulut pas la croire. « Un mouton ne se défend pas devant un loup ! Il se contente d'attendre que ça se passe », lui répondit-il. Et pourtant c'était bien la charge du petit mouton qui avait empêché le loup d'attaquer et avait provoqué sa fureur. Il n'y avait pas d'autre explication.

Le berger considéra longuement ce petit mouton qui voulait être un héros. Il avait sauvé Anda, la petite fille, et cela n'avait pas de prix.

Quand il voulut le lendemain raconter l'affaire au garde forestier, celui-ci n'en crut pas un mot. Il pensa seulement que le berger cherchait encore des arguments pour qu'on débarrasse la montagne des loups. De toute façon, il n'y avait aucun dommage et le mouton était en parfaite santé ; pour une fois on ne pouvait rien reprocher au loup ! Mais le berger savait ce qu'il allait faire. Il allait se débarrasser du bélier qui régnait sur le troupeau et installer Biquet comme successeur. Peut-être celui-ci apprendra-t-il au troupeau une nouvelle stratégie de défense contre le loup, elle sera toujours préférable à celle consistant à se cacher la tête sous son voisin !

Anda mit longtemps à maîtriser la folle peur qui l'avait submergée lors de l'attaque du loup. Des cauchemars la réveillaient la nuit et il lui fallait chaque fois aller se réfugier contre Biquet pour se calmer. Il était son héros qui l'avait sauvée et pourtant, ce n'était qu'un mouton ! Ensemble, ils avaient tissé une relation si sensible que Biquet avait trouvé la ressource nécessaire pour dépasser sa peur.

Petit à petit Anda comprit que derrière la peur, il y a un danger qu'il faut affronter et que c'est là que se trouve le sens du mot « courage ».

Bivouac avec un chamois

Le chamois était déjà installé sur le petit balcon quand l'homme y arriva. Ce balcon, accroché au milieu de la falaise, constituait un endroit idéal pour la nuit. C'était une large vire en forme de corniche qui traversait la paroi. De là, la vue était extraordinaire sur les montagnes qui fermaient l'horizon à l'ouest. Au pied de la paroi, les alpages s'étalaient en descendant doucement vers un petit lac et il fallait avoir le cœur bien accroché pour ne pas être pris par le vertige et tomber dans le vide. L'accès était assez acrobatique et l'homme fut bien étonné quand il découvrit le chamois en train de ruminer, tranquillement allongé dans l'herbe, au milieu des fleurs qui poussaient sur le petit espace plat. Sans doute le chamois devait connaître un chemin praticable dans la falaise, alors que l'homme avait dû se lancer dans une escalade difficile pour arriver sur ce petit balcon. Il avait d'ailleurs remarqué, en montant, la vire qui traversait toute la falaise en diagonale pour déboucher sur ce balcon. L'endroit était tellement idyllique que l'homme fut obligé de se secouer pour être sûr de ne pas rêver. Il y avait même une petite source qui coulait là et se déversait par une cascade dans la falaise. C'était un lieu de bivouac, comme on en rêve sans jamais le trouver !

En voyant arriver l'homme, le chamois eut une hésitation. Lui qui se croyait bien tranquille pour la nuit ! Voilà qu'un individu, appartenant à l'espèce qu'il abhorrait le plus, venait le surprendre dans son domicile privé. Il se leva pour s'enfuir, tout frémissant sur ses pattes, mais l'homme bloquait la seule issue de sortie. Heureusement l'homme prit tout de suite une attitude très humble, avec des gestes lents qui semblaient inoffensifs. Petit à petit le chamois se calma, sa peur s'en alla et il se recoucha dans le coin du balcon qu'il s'était réservé.

Doucement, en évitant les gestes brusques, l'homme rangea son matériel d'escalade et dressa son bivouac de l'autre côté du petit balcon. Le chamois le regardait faire sans bouger. Il semblait avoir accepté la présence de l'homme pour la nuit et il se contenta de le surveiller dans la préparation de son repas, sans doute des pâtes avec des saucisses. Le réchaud à gaz ronronnait paisiblement et le chamois reprit sa rumination vespérale.

Après avoir bien mangé, l'homme s'installa au bord du vide pour siroter son café. Les derniers rayons de soleil éclairaient encore la paroi vertigineuse d'une couleur chaude et venaient caresser le petit balcon. Le contraste avec la vallée tout en bas, déjà envahie par la nuit, était saisissant. On pouvait même apercevoir les lumières des villages qui commençaient à scintiller. L'homme sentit à cette minute une extase de plaisir l'envahir. Il était là sur ce balcon perdu au milieu de la falaise, seul avec un petit chamois qui semblait l'avoir accepté et ensemble ils regardaient le soleil qui baissait lentement sur l'horizon. Une cérémonie grandiose commençait, le ciel se transformait en une immense cathédrale dont les vitraux s'enflammaient dans un dernier incendie. Perdu dans sa contemplation, l'homme retrouva cette impression de nostalgie qui accompagne toujours un coucher de soleil trop beau. A côté de lui, le chamois s'était redressé et regardait aussi le ciel enflammé avec des yeux qui semblaient perdus dans un rêve. Cette présence dérangerait l'homme dans son plaisir mystique ; il eut soudain l'impression qu'il participait à une cérémonie à laquelle il n'avait pas droit, comme si sa présence sur ce balcon sauvage, fréquenté seulement par des chamois, pouvait être ressentie comme une chose incongrue. Ce n'était pas sa place ici, sur cette vire inaccessible, c'était le domaine du chamois. L'homme pensa à tous les couchers de soleil semblables que son compagnon d'un soir avait pu admirer. Peut-être avait-il choisi cet endroit justement pour la vue et les couchers de soleil. Peut-être savait-il apprécier les couleurs fauves que les derniers rayons donnent à l'horizon. Peut-être tremblait-il d'extase, traversé par des éclats de conscience, comme cela arrivait souvent à lui-même, devant ces féeries de la nature. Peut-être

attendait-il simplement que le soleil se couche pour dormir. Debout sur ses fines pattes, face au vide, il semblait perdu dans une contemplation qui n'en finissait pas. Sa fourrure prenait des reflets dorés et l'homme imagina que le soleil l'habillait pour la cérémonie comme un prince de la montagne.

Soudain le chamois tourna la tête et le regarda dans les yeux. L'homme tressaillit sous ce regard auquel il ne s'attendait pas. Le chamois voulait lui dire quelque chose; l'échange de regard dura longtemps, comme la naissance d'une nouvelle amitié.

Plus tard, dans la nuit tombée, l'homme jeta un coup d'œil par la porte de sa petite tente. Le chamois s'était allongé et ruminait tranquillement. Tout était comme cela devait être; des étoiles s'allumaient dans le ciel et une nuit infiniment paisible s'annonçait. Alors il tira la fermeture éclair de la porte et se coucha. Pourtant, s'il avait fait un tour d'horizon un peu plus grand, il aurait pu voir un nuage, noir comme de l'encre, qui grossissait au-dessus du sommet de la montagne. Cela l'aurait certainement inquiété, mais il ne tourna pas la tête de ce côté là. En s'endormant, il rêvait déjà du lendemain et à la belle escalade à terminer. La météo avait annoncé des orages, mais il était bien content de ne pas l'avoir écoutée. Il savait qu'il atteindrait le sommet dans la matinée et redescendrait bien avant les orages.

C'est au milieu de la nuit que l'homme se réveilla en sursaut.

Une grande déchirure dans la toile de la tente laissait apercevoir le chamois. Avec son sabot acéré, celui-ci le secouait dans son sac de couchage et semblait dire : « Viens ! ». Effaré, l'homme voulut frapper le chamois, mais se retint. Le chamois voulait le prévenir de quelque chose et il fallait aller voir. Dès qu'il mit la tête dehors, il comprit. Le ciel était noir d'encre, il n'y avait plus de lune ni d'étoiles et l'atmosphère était traversée par des bouffées violentes de chaleur. Un orage terrifiant se préparait, un orage comme il n'en avait jamais vu. Le chamois semblait affolé. Il regarda encore longuement l'homme puis disparut dans l'obscurité. Il devait connaître un chemin, mais on n'y voyait pas à un mètre et il fallait qu'il ait une peur terrible pour quitter la petite-plate-forme confortable et s'engager comme cela dans la nuit noire.

L'homme ne prit même pas le temps de réfléchir ; il savait que c'était une question de minutes. Il sortit sa corde et posa un rappel direct dans le vide sous le balcon. Il se lança alors dans une folle descente, en abandonnant tout son matériel de bivouac. Son descendeur le faisait glisser contre le rocher, et il ne prenait même pas le temps de regarder où poser ses pieds. Il savait qu'il fallait absolument être le plus bas possible avant que l'orage n'éclate. Il réussit à descendre deux rappels successifs quand la foudre frappa. Elle tomba avec un bruit terrible juste sur la petite plate-forme où ils étaient tous les deux, le chamois et lui, quelques minutes auparavant. Il vit le réchaud à gaz exploser et la tente prendre feu. Il comprit alors que le petit chamois l'avait sauvé. Sans lui, il serait encore là-haut sous la tente, mort foudroyé. Un étrange sentiment s'empara de lui, où était-il maintenant ce petit chamois qui lui avait sauvé la vie ?

Mais il fallait continuer la descente. Il posa un nouveau rappel et recommença à descendre. En arrivant au bout de la corde, il chercha une vire pour faire le relais et poser le rappel suivant. Mais la paroi semblait lisse à cet endroit et dans la nuit noire, il ne voyait rien à droite ou à gauche. Il resta pendu quelque temps comme cela. La pluie était arrivée et le cinglait méchamment ; le rocher mouillé devenait dangereux et il commença à avoir peur. Soudain, à la lumière d'un éclair, il aperçut le chamois pas très loin. Celui-ci avait réussi à descendre jusqu'à une petite vire mais il semblait ne pas savoir comment continuer la descente. Il tremblait sur ses pattes sans plus oser

bouger. L'homme réussit à le rejoindre par un mouvement de balancier sur son rappel et ils se retrouvèrent tous les deux sur la petite vire. Il n'y avait pas beaucoup de place, juste de quoi se tenir debout l'un contre l'autre. Le chamois avait dû perdre son chemin dans la nuit noire et il avait échoué sur cette vire. L'orage grondait furieusement autour de la montagne et le pauvre chamois ne savait plus où aller pour se sauver. Il tremblait de peur, ses yeux imploraient de l'aide. L'homme le prit dans ses bras, comme pour le protéger et le rassurer.

Mais le tonnerre frappait toujours la falaise, il fallait descendre. A la lueur d'un éclair, l'homme put voir le bas de la falaise. Un seul rappel semblait suffisant pour l'atteindre. L'homme accrocha un coinqueur dans une fente, passa la corde et commença à se laisser descendre dans le vide. Mais le regard du chamois arrêta son geste. Non ! Il ne pouvait pas le laisser comme cela, perdu sur sa vire. Il remonta et considéra le problème. Il fallait faire vite, l'orage redoublait et des éclairs s'allumaient sans discontinuité. Finalement il attacha les pattes antérieures du chamois avec un bout de corde qu'il coupa et il fit de même avec les pattes postérieures. Le chamois se laissa faire sans bouger. Peut-être avait-il compris que l'homme tentait de le sauver. L'homme le chargea alors sur son dos et se lança dans la descente. Heureusement il avait un descendeur sur la corde, ce qui assurait une bonne sécurité, sinon, il n'aurait peut-être pas réussi à freiner la descente. Le chamois pesait lourd sur ses épaules, accroché par ses pattes liées.

En arrivant au pied de la falaise, l'homme s'effondra, épuisé. L'orage continuait, plus fort que jamais et le bruit du tonnerre était assourdissant. La pluie tombait dru et l'homme sentait l'eau lui dégouliner sur le corps. Il était mouillé jusqu'aux os. Il fallait absolument rejoindre une cabane de berger qu'il connaissait un peu plus bas dans la combe. Il entreprit d'abord de libérer le chamois. Lorsque ses pattes furent déliées, le chamois se redressa, mais une nouvelle peur semblait l'avoir envahi. L'homme pensait qu'il s'enfuirait sans demander son reste, mais il restait là à côté de lui, sans bouger. A la lumière d'un éclair, il comprit pourquoi : les yeux jaunes d'un loup brillaient dans la nuit à quelques mètres. Sans doute le loup avait observé la descente du chamois et il attendait pour le cueillir en bas de la falaise. Il devait saliver d'avance à la pensée du bon repas à venir.

Alors l'homme et le chamois se mirent à descendre ensemble vers la cabane. Des bourrasques de vent les secouaient, la pluie ruisselait sur leurs corps. Comme deux êtres perdus dans une nature hostile, ils se tenaient l'un l'autre pour mieux résister. Ce fut une longue descente. L'homme savait que le loup les suivait à quelques mètres. Il l'apercevait parfois, à la lumière d'un éclair, mais il n'y eut pas d'attaque. Le loup n'osait pas se mesurer à l'homme. Il attendait simplement que le chamois s'en aille seul, comme cela aurait normalement dû être le cas.

Mais l'homme et le chamois ne se séparèrent pas, ils arrivèrent à la cabane ensemble. En ouvrant la porte, l'homme hésita puis fit passer le chamois devant lui. L'intérieur de la cabane était rustique, il y avait bien un petit poêle à bois mais l'homme était trop épuisé pour faire du feu. Ils se couchèrent tous les deux l'un contre l'autre pour se tenir chaud et le sommeil les emporta vite dans des rêves d'amitié. Dehors l'orage finissait de gronder et on entendait les hurlements d'un loup furieux de voir sa proie s'échapper.

Le lendemain, le soleil brillait, la nature était en fête, les grillons chantaient dans la prairie, toutes les marmottes étaient dehors et jouaient à courir après les papillons.

Quand l'homme sortit de la cabane, une marmotte le regarda longuement avant de pousser le cri d'alarme. Mais le cri d'alarme devait signifier un danger faible parce que les marmottes

continuèrent à jouer comme auparavant. La chaleur du soleil surprit l'homme après le froid de la nuit et il se dirigea vers le petit lac. Des grenouilles affolées s'enfuirent en plongeant dans l'eau et cela l'incita à se déshabiller et entrer aussi dans l'eau pure. Ce bain du matin, dans ce petit lac de montagne, accompagné par des grenouilles, entouré de marmottes et bercé par le chant des grillons, faisait un tel contraste avec la nuit terrible qu'il venait de passer que cela dépassait l'entendement. Alors quand le petit chamois vint le rejoindre au bord du lac, il sentit une onde merveilleuse le traverser. Etendu dans l'herbe au milieu des coquelicots et des senteurs diverses, tout nu et baigné par le soleil, l'homme avait l'impression que la nature voulait l'enivrer de sensations. Jamais il n'avait connu une telle jouissance.

A côté de lui, le petit chamois s'était mis à brouter et l'homme eut soudain faim. Il n'avait plus rien, tout était resté là-haut dans la falaise, alors il se rhabilla pour redescendre dans la vallée. Mais il n'avait pas fait trois pas sur le chemin que le petit chamois s'arrêta de brouter et se mit à le suivre. C'était gênant. Il ne fallait pas que le chamois descende dans la vallée avec lui, mais il ne pouvait pas le frapper pour l'en dissuader. Il avait une relation trop spéciale avec ce petit chamois qui lui avait sauvé la vie, là-haut dans la falaise. Heureusement ils trouvèrent la harde un peu en dessous de la cabane, éparpillée dans des amoncellements de rochers comme seuls les chamois peuvent aimer. Il y avait peut-être quatre ou cinq chamois qui, immobiles comme des statues, regardaient l'homme et son petit chamois approcher. L'un d'eux, sans doute le chef, poussa un sifflement sourd d'avertissement. Alors le petit chamois comprit que sa vie était là avec la harde. Il regarda une dernière fois l'homme dans les yeux et vint même lui lécher la main. Puis il s'élança dans les rochers pour rejoindre la harde. L'homme continua à descendre sur le chemin, seul.

Les ambitions d'une petite graine

Un jour où le vent soufflait de toute sa puissance et s'époumonait contre les rochers de la montagne, une bourrasque plus forte que les autres attrapa la petite graine qui venait de naître. Celle-ci décida d'en profiter.

— S'il te plaît gentil vent, emmène-moi au meilleur endroit que tu connais, demanda-t-elle, je ferai une petite fleur qui sentira si bon que tu voudras toujours revenir me voir !

Le vent la prit alors dans son sein et au bout d'un voyage mouvementé, il réussit, entre deux bourrasques, à déposer la petite graine sur une bonne terre grasse et chaude. C'était un champ dans la plaine, le climat était doux, même en hiver, l'eau ne manquait pas et l'herbe qui poussait là était la plus verte de toute la région.

— Mais je ne suis pas une plante pour les vaches ! s'exclama la petite graine, effarée de ce qu'elle voyait. En plus, c'est tout plat, on ne voit pas plus loin que les brins d'herbe autour de moi, je vais mourir de chagrin et d'ennui. Et puis il fait beaucoup trop chaud, l'air est tellement lourd que je ne peux pas respirer, jamais je ne pourrai grandir. S'il te plaît gentil vent, reprends-moi et cherche un joli endroit dans la montagne.

Heureusement le vent était de bonne humeur ce jour-là, il décida de satisfaire la petite graine. Il prit une grande inspiration et dans un souffle puissant, il la reprit en son sein et l'emporta dans la montagne. Il trouva une jolie petite clairière pleine de fleurs à la lisière d'une belle forêt de mélèzes. On entendait le tintement de l'eau qui jaillissait d'une source, on vit même une grenouille sauter en l'air à la poursuite d'une sauterelle. Le vent déposa la petite graine à côté de la source. Il ne voyait pas ce qui pourrait lui manquer dans un si charmant coin. L'air était frais et léger, elle aurait toujours de l'eau à sa disposition et elle pourrait se faire plein d'amies avec toutes les fleurs du voisinage.

— Mais je ne suis pas une plante pour les moutons ! gémit la petite graine. Et puis cette clairière est bien trop bien abritée. Je ne connaîtrai pas le vent du nord si glacial qu'il peut faire éclater la pierre, le vent d'est qui vient avec le beau temps, le vent d'ouest qui apporte dans ses bourrasques des odeurs de l'océan, le vent du sud chargé du sable des déserts. Tu vas m'abandonner ici et je resterai perdue au milieu de fleurs que je ne connais pas. Tu sais bien que je déteste papoter. Il me faut de la solitude et de l'espace. S'il te plaît gentil vent, reprends-moi et trouve un endroit où tu pourras venir me souffler tous les jours les secrets de la montagne.

Le temps se dégradait vite, une dépression s'approchait par l'ouest et le vent se sentait en pleine forme. Il soufflait de toute sa force et cherchait à s'infiltrer dans le moindre recoin. Là-haut sur les sommets, il jouait à faire mugir les croix et les cairns qui marquent la fin de la montée. Dans la forêt, les mélèzes s'agitaient comme des fous et en profitaient pour se débarrasser des vieilles branches dont ils n'avaient plus utilité. Alors le vent, amusé, écouta encore la petite graine. Cette fois-ci il choisit une belle pente herbeuse, bien au-dessus des mélèzes. Les moutons ne venaient pas là, il le savait, et la petite graine serait tranquille. Il la déposa juste à côté d'une belle fleur de montagne. Elle aurait comme cela un compagnon pour discuter pendant les longues journées de l'été. Une marmotte, assise sur la terrasse devant son logis, profitait d'un dernier rayon de soleil. Elle entendit le vent et sourit avec un air moqueur.

— Mais ce n'est pas possible, tu ne vas pas me laisser à côté de ce méchant edelweiss ! s'écria la petite graine. Je ne supporte pas cette fleur, ça se veut belle avec des pétales veloutés qu'on a envie de caresser, mais ça n'a aucune odeur ! Je ne vais pas passer ma vie à côté d'une fleur qui n'est même pas capable de concocter un parfum ! S'il te plaît gentil vent, reprends-moi. Je voudrais un endroit dans la montagne où il n'y ait que des cailloux. J'aime la solitude et je sais qu'on ne la trouve que dans un décor austère où il semble folie de vouloir planter des fleurs. S'il te plaît gentil vent, aide-moi, encore une fois.

Le vent était vraiment, aujourd'hui, de bonne composition. Il se laissa encore fléchir et repris la petite graine dans une énorme bourrasque qu'il maîtrisa avec peine. La bourrasque porta la petite graine tout en haut dans la montagne, là où l'herbe disparaît et la roche domine. Ce fut sur un versant bien abrité des vents d'ouest, qui sont toujours violents, que la bourrasque lâcha la petite graine. Là, pensa le vent, elle aura une belle vue sur le monde à l'est, en plus elle profitera du soleil dès les premières heures de la matinée. C'était vraiment le meilleur endroit qu'on pouvait trouver et le vent s'en trouva très satisfait. Mais quand la petite graine se posa entre deux cailloux, elle recommença à gémir.

— Mais non, gentil vent, cela ne peut pas faire ! D'accord, il n'y a plus que des cailloux et je n'aurai pas de voisins qui viendront troubler ma solitude. La terre semble sèche et aride comme je l'aime, mais je ne vois qu'une moitié du monde. Alors je vais passer ma vie à me demander ce qu'il y a de l'autre côté de la montagne. Ce n'est pas possible. Et puis, il me faut du soleil toute la journée, des premières heures de la matinée jusqu'aux dernières heures de la soirée. Alors seulement je pourrai m'épanouir et concocter les parfums subtils que seuls les connaisseurs savent apprécier. S'il te plaît gentil vent, essaye de trouver un endroit sauvage comme celui-ci mais où le soleil aime rester le plus longtemps possible.

Cette fois-ci le vent devint fou furieux. La bourrasque qu'il produisit déracina deux ou trois mélèzes un peu malades dans la forêt et affola les marmottes qui jouaient dans les alpages. Celles-ci s'empressèrent de se réfugier au plus profond de leurs trous pour attendre un temps meilleur.

— D'accord, dit le vent, je vais te trouver le pire endroit que je connaisse. Ce sera sur une crête de la montagne et tu verras le soleil matin et soir. Mais il n'y aura que des cailloux, tu seras complètement seule, aucune plante ne viendra te tenir compagnie. Tu n'auras comme compagnon que moi, le vent. Tu me sentiras souffler presque tous les jours. Parfois je serai glacial, d'autres fois j'accompagnerai le soleil qui se lève, souvent j'apporterai des odeurs de l'océan dans des bourrasques épouvantables et de temps en temps je laisserai tomber du sable des déserts. On va bien voir comment tu vivras dans une telle austérité. Sans doute vas-tu m'appeler encore au secours !

Mais une fois installée, la petite graine ne dit plus rien. Elle trouvait l'endroit tellement parfait qu'elle envoya tout de suite quelques racines pour s'ancrer entre deux cailloux. La terre était bonne, c'était un cocktail de différentes saveurs apportées par les vents qui soufflaient des quatre points cardinaux. Pas une plante ne poussait dans le coin, la solitude était complète et seuls les chamois, qui savent affronter le vide et les falaises vertigineuses, venaient parfois s'installer là pour surveiller les activités des hommes dans la vallée. Quant à la vue des deux côtés de la montagne, il n'y avait rien à redire, c'était splendide.

Les cailloux virent bientôt une petite plante sortir de terre et ils se poussèrent pour lui faire un peu de place. Elle semblait si fragile qu'ils se cramponnèrent l'un contre l'autre pour la protéger

du vent. La petite plante se sentait tellement bien, blottie entre ces deux cailloux, qu'elle forma vite un bouquet de fleurs. Chaque fleur formait un brin avec quelques feuilles et c'est là, dans chacun des brins, que la plante concocta un savant mélange odoriférant. Elle savait que quelqu'un viendrait lui rendre visite et elle voulait que ce mélange soit le plus pur et le plus parfumé possible.

Quand l'homme arriva sur la crête, après une escalade difficile, il vit tout de suite la nouvelle plante et il s'agenouilla pour en cueillir trois ou quatre brins. Il prit bien soin de laisser quelques brins à la plante, cela faisait partie d'une entente tacite entre eux deux. Il écrasa un brin entre deux doigts et le porta à son nez. Il fit alors un geste de contentement : « c'est du bon ! » dit-il en se relevant. Debout sur la crête, il pouvait plonger son regard dans les deux vallées à gauche et à droite. Le soleil chauffait le rocher, un chamois faisait tomber des pierres dans la falaise et plus bas dans les alpages, des marmottes sifflaient l'alarme, peut-être à cause de l'aigle qui planait au-dessus de la montagne. L'homme se sentit tout d'un coup tellement bien, sur cette crête, à côté de la petite plante, qu'il eut envie de s'asseoir pour rêver. Comment une petite graine avait-elle pu trouver un endroit aussi merveilleux pour pousser ?

Dans le chalet, le soir, l'homme finissait un dîner bien arrosé avec deux copains, au coin du feu. C'était l'heure du petit verre d'alcool qui fait dormir. On sortit une bouteille sans marque.

— Tu vas goûter ce génépi ! C'est du bon, je l'ai cueilli moi-même dans la montagne.

Chacun sirota son petit verre et apprécia. C'était du bon effectivement. Son parfum restait dans la bouche et c'était un parfum qui rappelait l'endroit austère où il avait été concocté.

— Où le trouves-tu donc ?

— Ce n'est pas une question correcte, mon ami, il y a des choses qui ne se disent pas ! Je connais une petite crête, là-haut dans la montagne, où personne ne va jamais et où j'ai découvert une petite fleur. Je ne sais pas comment la graine a pu parvenir jusque-là, mais la fleur qui en est résultée se porte très bien. Nous avons une relation spéciale et chaque année je monte pour la rencontrer et demander de ses nouvelles. Elle va très bien, le coin semble lui convenir parfaitement et elle a même commencé à faire des petits tout autour. Elle consent à me donner quelques brins pour ma consommation, mais je n'insiste jamais trop pour en avoir plus. Il faut savoir respecter la nature.

L'homme et la marmotte

C'est le printemps, mais la cabane du berger est encore enfouie sous la neige. Tout est blanc, le soleil n'a pas encore réussi à faire apparaître l'herbe. Quelques taches vertes çà et là seulement. Malgré la chaleur qui arrive, le petit vallon de montagne semble toujours pétrifié sous la chape de neige, rien ne bouge, le moindre bruit est étouffé et un silence ouaté domine. La vie est comme suspendue. Les marmottes dorment encore, les insectes ne sont pas nés, leurs larves attendent que le soleil réchauffe le sol et même les chamois préfèrent séjourner plus bas dans la forêt. Le vallon retient son souffle avant l'éveil du printemps qui arrive.

L'homme monte lentement. Il soigne sa trace sur la neige vierge. Une trace de skis qui semble venir de nulle part. Une belle trace que d'autres skieurs, s'ils venaient derrière, aimeraient suivre. L'homme éprouve un plaisir presque physique à la créer. De temps en temps, il se retourne pour la contempler et s'assurer qu'elle a bien le meilleur profil, qu'elle est en harmonie avec les mouvements de la montagne. Il ne peut pas supporter les traces mal faites qui zigzaguent n'importe comment. Il faut qu'elle soit aussi pure que possible, comme une calligraphie dans la neige vierge. Alors, il peut arriver qu'elle exprime quelque chose, comme une peinture.

Parfois l'homme s'arrête pour se reposer, mais aussi pour mieux apprécier le silence. Un silence qu'il ressent au plus profond de lui-même. C'est pour ce silence qu'il est venu, un silence qu'il savait trouver à la fin de l'hiver dans ce vallon sauvage qu'il connaît bien et où il sait que personne ne vient.

Le soleil est déjà bas sur l'horizon quand l'homme arrive à la cabane du berger. Il y a trop de neige à enlever devant la porte pour espérer ouvrir la cabane dans un délai raisonnable et de plus il faudrait une pelle. L'homme décide alors de continuer jusqu'à une butte au-dessus du lac. Un lac, encore tout gelé et recouvert de neige. On l'appelle le lac *Bleu*, parce-qu'en été, il est tout bleu le matin, même si le soir il devient vert avec le coucher du soleil. Il y a là un gros rocher qui forme une sorte de grotte et il sait qu'on peut s'y abriter.

Le silence est encore plus profond avec la tombée de la nuit et un petit sentiment de panique étreint le cœur de l'homme. Que fait-il ici à cette heure ? Il lui faut s'activer, se raccrocher aux petites tâches de la vie. Il se met à préparer son bivouac dans l'abri sous le rocher. Bientôt le réchaud à gaz ronfle pour chauffer un bol de thé. Le thé brûlant lui fait du bien. Devant lui, vers l'ouest, le soleil envoie ses derniers rayons dans un flamboiement de couleurs. Quelques nuages d'altitude dessinent un liseré de rouge sur l'horizon, signe de beau temps. Il fait encore chaud dans l'abri au soleil, alors que la vallée en dessous est depuis longtemps dans le noir et le froid.

Il ne se rappelle pas avoir jamais vu un aussi magnifique coucher de soleil. Il s'est assis devant la grotte et il regarde, submergé par la beauté du spectacle. Il oublie tout, ses préoccupations, ses inquiétudes, le pourquoi de sa venue ici dans le vallon. Ce qu'il voit dépasse l'humain et dans son extase mystique, il lui semble avoir atteint les rives d'un fleuve qui s'écoule sans fin, quelque chose d'indicible. Peut-être le fond de sa conscience ou plus loin la vision d'une conscience universelle. Un moment intense pendant lequel le temps s'arrête.

Mais le temps ne s'est pas arrêté. Le soleil a disparu et le froid arrive vite. Cela le rappelle à la réalité. Il fouille dans son sac pour faire un inventaire de ses provisions. Du pain, un saucisson, un paquet de pâtes, quelques aliments lyophilisés. Il regarde longtemps cette nourriture avant de

se décider. Son estomac vide et la fatigue accumulée par la montée agissent un peu comme une drogue. Il se sent tellement léger, hors de toute limite, comme si son âme s'était libérée de la réalité de son corps, comme s'il était arrivé au bout du chemin, à la frontière de la vie et de la mort.

Plus tard, après le dîner, il s'assoit dans son sac de couchage avec une tasse de café, face à la nuit qui descend vite. La lune n'est pas encore levée et le ciel brille de toutes ses étoiles. C'est comme cela qu'il faut regarder l'infini : dans un bivouac de montagne, par une nuit sans lune et sans nuages. Le froid devient vif, mais, dans son sac de couchage, il se sent bien. Pour mieux profiter de la nuit, il se couche sur le dos hors de l'abri et alors le ciel explose devant lui. Il lui semble qu'il y naît sans arrêt des étoiles nouvelles et que le ciel n'en finit pas de s'agrandir. Cela donne le vertige et il lui faut se retenir de peur d'être aspiré lui aussi. Lui tout seul dans ce petit vallon, que peut-il peser face à cette immensité ? Pour se rattraper et éviter de tomber dans l'angoisse, il commence à poser des noms sur les étoiles. Cela les rend plus humaines, plus aimables, comme si elles faisaient partie de la maison. Il commence par les constellations les plus faciles, comme la Grande Ourse, la Petite Ourse avec son étoile polaire dans la queue. Il arrive à repérer Cassiopée, Andromède avec sa galaxie... Mais il ne connaît pas bien la géographie du ciel et le jeu s'arrête vite. Le ciel étoilé reprend son mystère et l'homme se retrouve seul avec son angoisse. Il se laisse aller doucement dans la nuit. Il lui semble que son corps existe de moins en moins, seul son esprit occupe tout l'espace. Même le hurlement d'un loup au loin dans la forêt ne le dérange pas. Son esprit, perdu dans l'indicible, n'est plus sensible à ce type de signe. Pourtant c'est quand même le hurlement du loup qui va indirectement provoquer son sommeil. Un chamois jaillit soudain de la forêt et bondit à deux pas de l'homme. Sans doute poursuivi par le loup, il cherche à se réfugier dans les falaises qui dominent le vallon. L'homme surpris sursaute. Sa concentration est perdue et sans s'en apercevoir, il sombre dans un sommeil profond.

Le lendemain matin, le soleil n'est pas encore levé que le réchaud ronronne déjà. L'homme sait que la montagne appartient aux gens qui se lèvent tôt. Il voudrait être au col quand le soleil commencera à caresser les sommets et à balayer les vestiges de la nuit. Il aime cet instant privilégié où la rencontre avec le premier rayon de soleil est comme un baptême qui vous fait entrer dans la nouvelle journée. Avec ce premier rayon, la vie renaît, chaude et riche d'avenir.

Après le col, l'homme rejoint un immense vallon qui monte jusqu'au sommet. La dernière partie est difficile, il faut déchausser les skis et terminer à pied sur une arête étroite qui nécessite un bon équilibre. En arrivant à la croix qui marque le sommet, l'homme a un petit instant de jubilation. Il a triomphé encore une fois de lui-même, malgré la fatigue et la peur qui le saisit parfois dans les passages difficiles, peut-être aussi avec le secret espoir de toucher le divin. La vue au sommet est magnifique et il peut apercevoir en plongeant son regard dans le vide, le lac gelé et son petit bivouac à côté de la cabane.

En redescendant, il s'arrête au bivouac. Il a prévu de passer une nouvelle nuit au bord du lac. Il veut goûter encore une fois la solitude et le silence avant de rejoindre la vallée et son animation. Il s'est assis au même endroit que la veille, à côté du rocher. Le vallon est toujours aussi silencieux, comme étouffé par la neige. Personne ne vient et pas un animal ne se manifeste. Pourtant tout d'un coup quelque chose se met à bouger à côté du sac contenant les vivres. C'est la marmotte, qui habite juste sous le rocher. Du fond de son trou, elle a senti le saucisson qui chauffe au soleil. Une odeur qui lui a rappelé les soirées passées avec le berger dans la cabane. C'est en été pendant l'estive qu'elle était entrée en relation avec le berger et petit à petit elle avait pris l'habitude de passer la soirée dans la cabane. Elle profitait alors des restes du repas et cela avait toujours une

odeur puissante et beaucoup de goût. Elle s'était habituée petit à petit à cette nourriture et à la fin elle trouvait ces restes de repas d'homme si bons qu'elle en pleurait de ravissement.

C'est une vieille marmotte et au sortir de la longue hibernation, elle a subi une attaque du renard en voulant aller manger de la nouvelle herbe un peu trop loin de son trou. Blessée, elle a réussi à regagner son logis, mais avec l'estomac vide. Réfugiée dans sa chambre, au chaud, elle attend que la vie s'arrête. Son instinct lui souffle de se préparer à la dernière étape de sa vie. Cependant l'odeur du saucisson lui rappelle trop ces soirées dans la cabane du berger et instinctivement elle se lève et réussit à ramper jusqu'à la sortie du terrier. Le sac repose là, ouvert. Elle trouve encore un peu de force pour entrer dans le sac et dénicher un morceau de pain. Manger, c'est cela qu'il lui fallait, après la longue hibernation et tout de suite des forces lui reviennent. Après tout, ce n'est peut-être pas encore la dernière étape ! Alors elle s'installe au soleil sur son balcon, devant l'entrée de son terrier, pour faire une petite sieste. Le soleil, c'est merveilleux quand on a l'estomac plein et cette première sieste de printemps lui fait un bien énorme.

Elle a bien vu l'homme, mais celui-ci reste assis sans bouger, envahi par un sentiment de lassitude après cette journée de ski fatigante. Et elle sait par expérience, que l'homme n'est pas vraiment dangereux. Justement celui-ci se retourne et la regarde, émerveillé de trouver un éclat de vie après sa longue randonnée solitaire. Il ne bouge pas, comme absorbé dans une réflexion qui ne finit pas, mais la vieille marmotte voit autre chose dans ces yeux. Elle voit les yeux de son petit copain Marti, il y a bien longtemps, lors du réveil après la première hibernation. Marti était beaucoup trop faible pour se lever, n'ayant sans doute pas accumulé suffisamment de graisse pour tenir tout l'hiver. Elle était alors allée lui chercher une provision d'herbe fraîche et cela avait suffi à lui redonner des forces. Alors la vieille marmotte va faire pour l'homme ce qu'elle avait fait alors pour son copain. Elle retourne fouiller dans le sac et revient avec le saucisson. Elle sait d'expérience que les hommes aiment cela.

L'homme a suivi le manège, il hésite à l'interrompre. La vue du saucisson lui donne faim et il a bien envie de le récupérer avant que la marmotte ne l'emporte dans son trou. Alors quand il la voit poser le saucisson devant lui, il reste paralysé d'étonnement. Jamais il n'aurait jamais imaginé que la marmotte irait prendre ce saucisson dans son sac pour le lui offrir. C'est comme si la nature cherchait à lui parler, à lui faire sentir quelque chose. Tout d'un coup il regarde le vallon avec un nouveau regard, il voit les plaques d'herbe sur lesquelles apparaissent les premiers perce-neiges, il devine les traces de lièvres qui viennent goûter les nouvelles pousses. La marmotte immobile, figée debout devant lui, semble vouloir lui dire quelque chose. Oui, dans toutes ces manifestations de vie, la nature cherche à lui parler. Mais pourquoi ? Et pour dire quoi ?

Alors il se lève doucement pour ne pas effrayer la marmotte et prend le saucisson qu'elle a posé devant lui. Il ne voudrait pas que la marmotte disparaisse, pas tout de suite. Il mange un morceau de saucisson doucement en la regardant dans les yeux. Que peut-il bien y avoir entre elle et lui ? Bien sûr la marmotte a obéi à quelque instinct acquis par l'expérience. Elle a peut-être sauvé, en leur apportant ainsi à manger, des marmottons épuisés par la longue hibernation et trop faibles pour sortir de leur logis. Mais pourquoi s'intéresserait-elle à lui ? Il est venu dans ce vallon de montagne tout seul. Il savait qu'il allait trouver là le silence total et que la nature ne pouvait que simplement assister à son aventure. Mais la marmotte lui a fait un signe, comme si elle voulait donner un sens à sa recherche.

Ce soir il se couchera tôt. Les étoiles seront là pourtant, dans le ciel noir, mais il les verra comme le décor naturel de la nuit. Il va s'endormir vite.

Le lendemain matin, le ciel est comme plombé par des nuages d'altitude. Un petit blizzard s'est levé et il fait froid. Dans l'abri, l'homme fait chauffer son thé et mange ce qu'il reste de biscuits. Il lui faut reprendre des forces pour la descente et le chemin est long jusque dans la vallée.

La marmotte aussi a senti le froid revenir et elle reste au chaud dans sa chambre d'hibernation. Elle se sent bien maintenant. Ses forces sont revenues avec son dernier repas et elle sait qu'elle va vivre encore un nouveau printemps. Elle a déjà oublié l'homme, là-haut, qui se prépare à descendre.

Le grand dérangement

Ce sont les chamois qui, les premiers, attirèrent l'attention de Anda. Chaque matin, juste au lever du soleil et pendant que le berger préparait le petit déjeuner dans la cabane du lac Bleu, elle venait au bord de l'eau pour leur dire bonjour. En général, les chamois passaient la nuit sur des petites vires inaccessibles dans les falaises qui dominaient le lac, mais le matin ils étaient là en train de boire. Ils ne semblaient pas avoir peur de la jeune fille, comme si une sorte de connivence s'était établie entre eux. Elle leur apportait un peu de pain et du sel. Cela ils adoraient et ils en étaient même arrivés à se laisser caresser. Pour Anda, c'était un moment unique et elle ne l'aurait manqué pour rien au monde.

Pourtant ce jour-là, les chamois n'étaient pas venus, même pas Arthur, son chamois préféré. Les abords du lac étaient déserts, il n'y avait pas un bruit et il sembla à la jeune fille que la vie s'était éteinte. Un étrange pressentiment l'envahit, sans qu'elle puisse le comprendre, et un petit pincement de peur la fit frissonner.

Dans la journée elle décida de monter vers les falaises pour voir si les chamois étaient toujours là. Elle prit le chemin qui montait, à travers les alpages, vers le col Perdu, un petit col enchâssé entre deux montagnes. Le berger la vit passer et haussa les épaules. Voilà qu'elle partait encore pour une balade dans la montagne ! « Quelle perte de temps pour rien » fit-il remarquer au chien assis à côté de lui, mais dans son for intérieur, il la regardait avec envie. Il se rappelait sa jeunesse dans la montagne et comment il aimait partir seul à la conquête d'un sommet.

Le col Perdu était un des buts préférés d'Anda. C'était un col étroit et sauvage, fréquenté uniquement par les chamois. De l'autre côté, on pouvait redescendre vers un autre alpage, l'alpage de l'Estrech. Le col était entouré par des falaises qui formaient un cirque grandiose dont le lac Bleu était le centre. Cela donnait aux alpages de la cabane du lac Bleu un caractère sauvage très particulier. Quand on se plaçait au bon endroit au bord du lac, on pouvait voir le col et les falaises qui se reflétaient dans l'eau bleue. Quand elle était petite fille, Anda croyait voir dans ces reflets un château noyé au fond de l'eau, c'était le château de la fée du lac, la fée qui venait souvent la visiter dans ses rêves.

En arrivant au col Perdu, Anda ne trouva aucune vie apparente, les chamois étaient partis pour une raison inconnue et la falaise était déserte. Pourtant elle entendit tout d'un coup des pierres tomber. Cela la fit sursauter et de nouveau un sentiment de peur inexplicable l'envahit. Pourquoi les pierres tombaient-elles s'il n'y avait personne dans les falaises ? Heureusement elle n'était pas dessous, mais elle ne s'attarda pas et redescendit vite retrouver le berger avec les moutons dans les alpages. Celui-ci ne fit pas attention à ce qu'elle lui raconta. Les chamois étaient partis, c'était leur affaire. Pourtant elle était sûre qu'ils avaient fui. Ils avaient eu peur de quelque chose, mais de quoi ? Ce ne pouvait pas être à cause des loups, les chamois savaient se protéger sur des vires inaccessibles. De toute façon, les loups aussi semblaient avoir disparu. Il y avait longtemps que Anda n'avait plus entendu leurs hurlements, même la nuit quand la lune est pleine.

Anda était une toute jeune fille qui venait chaque été avec la transhumance des moutons pour aider le berger. Elle adorait vivre dans la montagne et son désir d'amitié l'avait fait accepter par tous les animaux qu'elle pouvait côtoyer autour de la cabane.

Dans cette fuite des chamois, c'était surtout Arthur, son chamois préféré, qu'elle regrettait. Elle avait sauvé Arthur un jour, alors qu'il était encore un bébé chamois. Sa mère avait probablement été tuée par un chasseur et Anda l'avait remplacée pour nourrir le petit chamois et l'élever. Elle lui avait longtemps cherché un nom et finalement elle l'avait trouvé dans son livre sur les sciences de la nature. Elle rechercha la classification du chamois et elle retint que le chamois appartient à la famille des bovidés de l'ordre des artiodactyles. Le terme "artiodactyle", qui veut dire un nombre pair de doigts à chaque pied, lui avait inspiré le nom d'Arthur.

Le petit chamois avait rejoint la harde à la fin de la saison d'estive, mais chaque année Anda le retrouvait et c'était toujours des embrassades à n'en plus finir. Il était le premier chaque matin à l'attendre au bord du lac et Anda avait tendance à le soigner mieux que les autres. Mais maintenant Arthur avait disparu, il ne venait plus l'attendre le matin, pour la caresse matinale. Il n'y avait que des grenouilles qui sautaient dans l'eau quand elle arrivait. Cette absence était incompréhensible et Anda se demandait quel désastre avait pu se produire pour entraîner la harde à quitter le vallon.

Quelques jours plus tard, un deuxième signe se manifesta : les marmottes commencèrent à émigrer. Elles ne partirent pas toutes en même temps, mais le mouvement était net. Chaque jour la jeune fille voyait une nouvelle famille se rassembler autour de son logis puis partir à la queue leu leu. La jeune fille connaissait toutes celles qui habitaient à côté de la cabane et elle pouvait donner un nom à chacune. Elle vit ainsi ce grand départ s'organiser comme un mouvement de fond. En général c'était la maman marmotte qui prenait la tête de la famille, les petits marmottons de l'année et de l'année précédente suivaient sagement et le papa marmotte fermait la marche. Toutes les familles prenaient le même chemin, un chemin qui partait horizontalement et rejoignait le bord du vallon, loin du surplomb des falaises. Petit à petit le chemin devint si bien tracé qu'on pouvait le suivre même la nuit.

Il y avait beaucoup de marmottes dans la colonie de la cabane et les derniers jours, ce fut un défilé ininterrompu. Tout le monde fuyait, comme poussé par une peur inexplicable. Le berger avait bien essayé de reconforter Anda, mais il ne trouvait aucune explication vraisemblable à cette incroyable migration.

Quand toutes les marmottes eurent disparu, l'alpage devint immensément vide. On n'entendait plus les sifflements d'alerte quand l'aigle se profilait sur la crête de la montagne, on ne voyait plus les petits marmottons jouer comme des fous dans l'herbe sous l'œil attentif des parents. D'ailleurs l'aigle ne tarda pas à partir aussi. Il n'y avait plus de marmottes, alors pourquoi rester ? Il décida d'abandonner son aire dans la falaise pour chercher une vallée plus animée.

La vie continuait pourtant à la cabane et les grenouilles chantaient toujours. Il y avait beaucoup de grenouilles autour du lac et Anda aimait s'asseoir à côté de la source et rêver à la vie d'une grenouille. Mais ce qu'elle aimait surtout, c'était écouter leur chant le soir, avant de s'endormir. Il lui semblait que ce chant l'accompagnait dans ses rêves et l'emportait dans un monde magique où les grenouilles étaient des fées.

Pourtant un soir de pleine lune, le chant des grenouilles ne s'éleva pas comme d'habitude. Anda avait beau écouter, aucun coassement ne s'élevait du lac. Elle se releva et sortit de la cabane. Le lac, éclairé par la lune, était calme comme d'habitude, mais on n'entendait aucune grenouille. Un immense silence enveloppait le vallon, les grenouilles étaient parties. Elles avaient sans doute suivi le torrent par lequel le lac se déversait et elles étaient descendues vers la vallée. La lumière blanche de la lune donnait une teinte funèbre au vallon et Anda eut soudain peur encore une fois.

Une peur irraisonnée qui la poussa à réveiller son père, le berger, qui dormait déjà. Mais celui-ci ne voulut pas faire attention à cet événement. Le chant des grenouilles ne l'intéressait absolument pas. Anda passa une mauvaise nuit, où les rêves devenaient des cauchemars.

Le lendemain matin, les moutons refusèrent de monter vers l'alpage comme d'habitude. Ils semblaient affolés et tournaient en rond sans savoir quoi faire. Curieusement aucun mouton ne voulait prendre sur lui de s'attribuer le rôle de guide et de prendre la décision de s'enfuir. Tout le monde aurait alors suivi bêtement et même le berger n'aurait rien pu faire pour les retenir. En l'absence de décision, les moutons restèrent toute la journée dans l'enclos à côté de la cabane, à tourner en rond.

Si le berger avait ignoré les signes qu'Anda lui avait déjà signalés, il ne pouvait pas ignorer celui-ci. Pourtant il ne comprenait rien. Le temps était magnifique, le soleil brillait sans mesure et la température était douce. C'était un des meilleurs étés qu'il n'ait jamais vus. Rien ne pouvait expliquer ce refus des moutons de monter dans l'alpage. Peut-être avaient-ils attrapé une maladie qui leur coupait l'appétit. Ce souci le rongea toute la journée.

Le vallon était maintenant devenu désert. Plus aucune vie sauvage. Même l'hermine qui habitait sous la cabane avait disparu et les souris ne faisaient plus leur sarabande. Bien sûr on entendait toujours les grillons chanter, mais ce n'était plus le même chant comme si l'angoisse, qui petit à petit envahissait le vallon, pouvait diminuer leur enthousiasme.

Le coucher de soleil fut pourtant magnifique, comme pour célébrer un événement qui n'avait pas eu lieu. Anda s'attarda longtemps dehors pour l'admirer. Le silence était infini, la beauté du spectacle grandiose et pourtant une peur sourde s'insinuait partout. Plus tard, dans son lit, elle sentit la peur entrer sournoisement dans sa chambre. Elle n'arrivait pas à s'endormir et sa chemise de nuit était devenue un bouchon à force de se tourner et retourner. Il manquait le chant des grenouilles qui l'accompagnait d'habitude dans son sommeil. Alors elle se releva et sortit dans la nuit. La lumière de la lune l'habilla avec sa chemise de nuit blanche comme une princesse ; une lumière fantomatique caressait la paysage et le lac silencieux reflétait des messages secrets. Tout d'un coup on entendit des pierres tomber là-haut dans les falaises et le bruit retentit dans tout le vallon. Anda frissonna dans la chaleur de la nuit. Quelque chose se préparait, elle en était persuadée. Mais quoi ? Les moutons dans l'enclos bêlaient doucement. Ils semblaient inquiets mais fatalistes.

Anda était restée assise dehors, adossée à un rocher. Tout son corps était en éveil et elle sursautait à chaque chute de pierre qu'on entendait dans la falaise. Elle dut s'assoupir un peu parce qu'en rouvrant les yeux, elle vit que la lune s'était couchée et avait laissé le vallon dans le noir. Seules les étoiles scintillaient dans le ciel, des myriades d'étoiles. Anda n'avait jamais vu un ciel aussi noir et des étoiles aussi brillantes. C'était encore un signe et un pressentiment lui soufflait que c'était pour cette nuit, mais elle ne savait pas de quoi il pouvait s'agir.

Elle finit par retourner se coucher. La nuit devenait fraîche et elle n'avait qu'une chemise de nuit sur elle. Le berger semblait dormir et elle n'osa pas le réveiller. On ne réveille pas un berger au milieu de la nuit ou alors il faut que ce soit très grave. Et elle ne voyait aucune raison de le réveiller, à part cette angoisse diffuse qui l'envahissait. Elle était à peine couchée dans sa petite chambre à l'étage qu'elle entendit un grattement à la porte de la cabane. Elle se releva et se précipita pour ouvrir la porte : c'était Arthur, son chamois !

Arthur était revenu et Anda se sentit toute réconfortée. Elle voulut l'embrasser et jouer avec lui, mais le chamois se défilait. Il semblait très nerveux et ses yeux reflétaient un effroi qui calma vite l'enthousiasme d'Anda. Il ne restait pas en place, il faisait mine de partir au galop, puis il revenait vite vers Anda et essayait de la tirer avec lui.

Alors Anda comprit que son ami le chamois était revenu pour l'emmenner. Il fallait le suivre tout de suite, elle en était sûre. Il était revenu malgré sa peur pour qu'elle fuie avec lui. Elle ne comprenait pas quel danger menaçait, mais il fallait partir. Immédiatement.

Elle courut réveiller le berger qui dormait. Il se leva furieux et il commença à la sermonner. Il avait déjà assez de soucis avec les moutons qui ne voulaient plus monter dans l'alpage et maintenant sa fille le réveillait au milieu de la nuit parce qu'un chamois grattait à la porte ! Tout d'un coup on entendit un grondement sourd. Cela venait de la falaise là-haut. Le berger tendit l'oreille et pâlit. Il attrapa un vêtement, et sans même prendre le temps de l'enfiler, il se précipita dehors. Arthur avait déjà disparu, emporté par une peur déferlante. Avec Anda, le berger ouvrit les portes de l'enclos où les moutons se recroquevillaient sur eux-mêmes dans un immense tas informe. Sans doute chaque mouton croyait qu'en enfouissant la tête sous un congénère, il échapperait au désastre. Puis le berger se mit à courir en entraînant sa fille sur le chemin tracé par les marmottes. Les moutons avaient enfin un guide et ils le suivirent au galop, dans un désordre indescriptible.

Ils avaient à peine atteint le bord du vallon que le sol se mit à trembler. Anda se retourna juste à temps pour voir la falaise basculer dans le vide. C'était tout un pan de montagne qui s'effondrait dans le vallon. Le bruit était fantastique et une masse énorme de caillasse recouvrit le lac et emporta la cabane.

Anda et son père attendirent le jour au milieu de leurs moutons. Personne ne parlait et même les moutons se gardaient de bêler. La nuit fut longue et quand l'aube se leva enfin, ils découvrirent un spectacle dantesque. Le vallon n'existait plus, à sa place s'étendait un immense amoncellement de cailloux. On ne voyait pas trace de la cabane et le lac avait disparu. Là-haut toute une partie de la falaise n'existait plus et une saignée profonde creusait la montagne.

Pour Anda, c'était un peu la fin du monde. Toute son enfance était là-bas, sous les pierres, dans la petite cabane du lac Bleu. Rien ne serait plus comme avant. Elle ne savait même pas où on allait pouvoir mener paître les moutons, les alpages avaient disparus, recouverts de pierres et il n'y a avait plus de cabane. Elle participait à la transhumance et aidait son père à garder les moutons dans l'alpage depuis qu'elle était toute petite. C'était là qu'elle avait appris à comprendre les animaux et à nouer ces liens d'amitié si précieux. Le petit lac avait nourri ses rêves les plus merveilleux et les plus magiques, des rêves qu'elle gardait dans sa mémoire toute l'année en attendant le prochain séjour. Et maintenant son vallon qu'elle avait tant aimé n'était plus qu'un amas de pierres. Elle ne s'endormirait plus en écoutant le chant des grenouilles. Marmotti, sa marmotte préférée, ne serait plus là pour jouer au jeu de touche à tout, qui, comme chacun sait, est le jeu préféré des marmottes.

Assise par terre, elle regardait ce désastre, ses beaux yeux embués de larmes, quand elle sentit la caresse d'une langue sur son visage. C'était Arthur, le petit chamois, qui était revenu et essayait de lui dire que la vie continuait. Un grand frémissement la parcourut et elle se releva pour embrasser son chamois. Le berger s'occupait de rassembler les moutons pour les ramener dans

la vallée. Il n'y avait que cela à faire. Heureusement on était bientôt à la fin de la période d'estive et il était prévu que la transhumance redescendrait bientôt.

Anda était une toute jeune fille. Elle était à l'âge où l'on croit que le monde est fait pour vous, et qu'il ne peut rien vous arriver. Et tout d'un coup elle se rendait compte de la fragilité et de l'impuissance de la vie face à ces forces qui semblaient sortir du néant. Elle aurait pu mourir et pourtant elle était là, au milieu des moutons, avec son père, à moitié nue parce qu'elle n'avait pas eu le temps de prendre ses affaires avant de s'enfuir. Pourtant si le petit chamois n'était pas venu la chercher, elle aurait été enfouie sous des amas de caillasse ; mais elle était là et Arthur lui faisait comprendre que la vie continuait plus insatiable que jamais.

L'effondrement de la montagne, qui aurait pu annihiler sa vie, devenait maintenant un fait à vivre. Il y avait des tâches immédiates à réaliser, comme organiser la descente des moutons, peut-être aussi rechercher les quelques affaires qui pouvaient surnager dans la masse de cailloux. Cet effroyable accident de la nature entrait dans sa mémoire avec des frissons rétrospectifs, comme un grand dérangement de la vie.

Alors, dans le soleil qui se levait et commençait à apporter un peu de chaleur, Anda sentit son corps vibrer plus fort que d'habitude. Après ce traumatisme effroyable que représentait la disparition de la cabane du lac Bleu, elle sentait renaître en elle une force de vie qu'elle n'aurait jamais imaginée.

La cabane perdue

Dans la forêt, un vieux renard habitait depuis longtemps. Avec l'âge et les rhumatismes, il n'arrivait plus à chasser de bonnes proies. Il était obligé de se contenter des restes que pouvaient laisser ses congénères ou même de cadavres à moitié décomposés.

Ce matin là, il vit le petit coucou se préparer pour son premier vol. Il l'avait repéré à sa naissance lorsque celui-ci avait rejeté les œufs de ses frères et sœurs par-dessus le bord du nid. Il avait alors profité des petits poussins qui attendaient d'éclore. Ce fut un excellent petit déjeuner. Le vieux renard savait apprécier les bonnes choses quand elles lui tombaient toutes fraîches sous le nez. Depuis il surveillait le petit coucou qui grandissait dans le nid de ses parents adoptifs. C'était une question de patience et il avait bien envie de se le mettre sous les dents. Il savait que le premier vol se passait souvent mal et que le coucou maladroit, souvent trop gras et trop lourd, pouvait tomber jusqu'à terre. Il n'y avait alors plus qu'à le cueillir. Bien sûr cela ne ferait qu'une bouchée, mais quelle bonne bouchée! Quoi de meilleur qu'un petit oiseau bien tendre que ses parents, même adoptifs, ont nourri avec soin.

Le vieux renard était bien installé en embuscade quand le coucou, perché sur le bord de son nid, se jeta dans le vide. Le renard se précipita en ouvrant une énorme gueule. Il fallait l'attraper au vol avant qu'il ne puisse reprendre de la hauteur. Mais cette fois-ci, le coucou ne tomba pas assez bas. Il réussit à arrêter sa chute avant que le renard puisse le saisir. Pourtant celui-ci fit un bond magnifique malgré ses rhumatismes, pour essayer de l'attraper. Ses dents claquèrent dans le vide et le coucou disparut au milieu des arbres dans un vol malhabile. Il n'y avait plus rien à faire et le vieux renard se retrouva seul avec sa faim lancinante et surtout très vexé d'avoir manqué ce petit repas tout frais. Ses rhumatismes se vengeaient de l'effort violent qu'il venait de faire et c'est d'un pas lent et difficile qu'il quitta le lieu de son embuscade ratée.

Le vieux renard se dirigea lentement vers une cabane où il savait trouver un peu de nourriture. Il traînait la patte lamentablement et il était inquiet de se laisser prendre par la nuit dans la forêt. Il n'était plus à l'âge où on peut envisager une nuit à la belle étoile. La nuit lui faisait peur comme si elle pouvait cacher sa mort prochaine.

La cabane vers laquelle se dirigeait le renard était perdue dans la forêt, nichée dans une petite clairière au milieu des mélèzes. La clairière se terminait sur une falaise qui plongeait à pic dans la vallée. On ne pouvait pas rêver mieux que cette petite clairière, orientée au sud, abritée des vents dominants et qui offrait une vue extraordinaire. Quand on arrivait là après une montée difficile dans la forêt, c'était comme un rêve. La vieille cabane, construite en bois, semblait installée là depuis très longtemps. La mousse poussait sur le toit et des beaux arbres, des mélèzes, s'inclinaient doucement au-dessus d'elle comme pour la protéger. Des petites fenêtres avec des rideaux à carreaux rouges laissaient entrevoir un intérieur rustique mais qu'on devinait chaleureux. Sous les fenêtres, un banc avait été installé. Un vieux banc, ombragé en été et plein de soleil en hiver quand les mélèzes sont tout nus. Il regardait la vallée et invitait au repos.

Pourtant personne ne venait jamais visiter ce site extraordinaire. Peut-être qu'une erreur sur la carte l'avait fait disparaître un jour et les promeneurs du dimanche n'avaient pas l'idée de s'enfoncer dans la forêt à sa recherche. Au fil des temps, le chemin normal qui y menait, avait fini par se perdre, envahi par la forêt et le sous-bois. Il ne restait plus que des chemins obscurs, tracés par des sangliers et utilisés par les renards, des chemins difficiles où on pouvait facilement se

perdre. Personne ne s'aventurait sur ces chemins. C'était comme si la forêt avait mis la cabane sous sa protection et faisait tout pour en empêcher l'accès.

Le vieux renard connaissait bien les chemins tracés par les sangliers mais il lui fallut quand même marcher longtemps, trop longtemps pour ses rhumatismes. Les chemins faisaient beaucoup de détours et il y avait tellement d'intersections qu'on pouvait devenir fou, comme dans un labyrinthe. Mais notre vieux renard était bien trop fin et subtil pour se laisser prendre dans les traquenards de la forêt. Il arriva enfin, en boitant, dans la clairière. C'était la fin de la journée, le soleil était déjà bas sur l'horizon mais il éclairait encore la cabane d'une lumière dorée.

Rassuré d'avoir retrouvé la cabane, le renard s'arrêta un moment. Un grand calme l'envahissait et il oubliait sa faim. Devant lui la clairière se parait de ses couleurs du soir et la vallée au loin disparaissait, plongée dans la nuit. Un liseré de nuages, à l'ouest, prenait des couleurs flamboyantes, comme un dernier feu d'artifice avant la chute définitive du soleil et l'arrivée de la nuit.

Sur le banc, un vieil homme était assis. Il se réchauffait avec les derniers rayons du soleil et il semblait perdu dans la contemplation de l'horizon enflammé. Le renard vint s'asseoir à côté de lui sans rien dire. Il savait qu'il n'aurait rien s'il se mettait dans une position de quémandeur. Il connaissait le vieil homme et sa fierté. Ils restèrent assis l'un à côté de l'autre jusqu'à ce que le soleil eut disparu sur l'horizon. Ils ne se disaient rien, mais des ondes de communication s'échangeaient entre eux comme par l'intermédiaire d'un sixième sens, un sens au-delà de la compréhension humaine. Quand le vieil homme se leva enfin, il regarda le renard dans les yeux et celui-ci frémit de plaisir. C'était un regard de vie qui exprimait tant de choses que seul le silence s'impose alors. Le vieil homme sourit et entra dans la cabane. Le renard savait que l'accès à la maison était interdit pour lui et il attendit sur le pas de la porte. Il comprenait cette interdiction d'entrer, après tout il n'aurait pas aimé que l'homme vienne mettre les pieds dans sa tanière. Il faut savoir respecter l'intimité de l'autre.

Le vieil homme ressortit bientôt de la cabane avec un vieux morceau de viande un peu boucané. Ce devait être un reste de gigot de chamois et cela allait bien au renard. Bien sûr cette viande n'avait rien à voir avec un bon coq de bruyère ou une marmotte bien grasse, mais le renard avait appris à ne pas trop faire la fine bouche. Il s'installa tranquillement sur la terrasse et se mit à ronger longuement l'os du gigot.

Le renard s'appelle Smirle. Il est connu dans la forêt comme le *féroce renard des neiges*, mais c'était à l'époque de sa splendeur. Celle-ci est bien passée maintenant, et Smirle ne s'aventure plus inconsidérément dans la forêt, surtout la nuit.

Le vieil homme s'appelle Alatiel. Il vit seul, complètement isolé, dans la cabane perdue. Souvent il pense que le monde l'a oublié et il sourit de satisfaction. Il a obtenu ce qu'il voulait : une solitude pure comme un diamant. Il a appris à connaître la forêt, mais comme Smirle, il ne s'y aventure pas la nuit. La clairière avec sa cabane constitue un espace à part, hors d'atteinte de la forêt et de ses cauchemars, comme une île que les vagues assaillent sans cesse sans arriver à la submerger. La forêt s'est habituée à lui et petit à petit des relations privilégiées se sont créées. Smirle représente une de ces relations qu'il apprécie particulièrement. La solitude de Smirle est comme un reflet de sa propre solitude et il lui semble que le vieux renard a une histoire et beaucoup de choses à dire. Dans son isolement, Alatiel est devenu excessivement sensible aux éclats de vie qui peuvent jaillir autour de lui : le feu qui chante, comme le sourire d'un renard ou

les couleurs mordorées d'un coucher de soleil, Alatiel sent toutes ces manifestations de la nature jusqu'au plus profond de lui-même. Il est entré dans son ermitage comme on entre dans une mort virtuelle où la conscience se coupe du reste du monde. Il espère trouver dans les vibrations de la vie sauvage la réponse qu'il cherche.

Le soleil disparaissait sur l'horizon quand l'appel du coucou résonna tout proche dans la forêt, un appel plein de vie. Smirle dressa l'oreille et ressentit un petit pincement de fureur, mais il était bien trop sage pour se laisser envahir par un regret inutile. Un sourire s'esquissa sur le visage d'Alatiel. Le coucou avait appelé, c'était un signal et Alatiel pressentit que cela devait se passer bientôt. Chaque jour l'attente se renouvelait et le signal du coucou annonçait peut-être un changement.

Mais la nuit tombait et Alatiel comprit que ce ne serait pas pour aujourd'hui. Il y aurait encore une nuit. Il rentra dans la cabane pour allumer le feu. Smirle était parti, peut-être pour rechercher son coucou, et seul le feu pouvait apporter un peu de présence. Le feu a une vie qu'il faut savoir comprendre. L'allumer représente déjà une communication avec l'élément. Il peut faire un caprice sans qu'on sache pourquoi. Une fois allumé, le feu s'exprime avec des flammes plus ou moins chatoyantes. Il peut être joyeux et pétiller de toute sa vigueur ou bien se calmer et plonger dans un rêve qui semble n'avoir pas de fin. Il peut aussi faire entendre un grondement profond qui semble venir de loin. Une menace qu'il faut prendre au sérieux, parce-qu'il peut être saisi d'une colère sombre et envahir un territoire qui ne lui appartient pas.

La nuit tombait et la forêt devenait hostile. Le vieux renard n'aimait pas la nuit et il préféra revenir à la cabane. Il s'installa dans une soupenette pour attendre le prochain jour. Dans la cabane, le feu brûlait et chauffait la soupe. Alatiel lisait, enfoncé dans un grand fauteuil et éclairé par une petite lampe. Ce qu'il lisait devait le passionner parce qu'il semblait avoir complètement oublié la soupe. Le hurlement d'un loup dans la nuit lui fit dresser l'oreille et il posa son livre. Sur la première page, on pouvait lire le mot *émerveillement*.

Smirle, qui ne dormait que d'un œil sous la soupenette, se leva et vint humer l'air dans la clairière éclairée par la lune. Tout était calme et on voyait seulement des chauves souris qui dessinaient des arabesques dans la lumière blanche de la lune. Le loup avait peut-être trouvé une proie parmi les moutons du berger qui habitait plus haut dans les alpages. Les aboiements furieux des chiens ne tardèrent d'ailleurs pas à se faire entendre.

A part cet incident du loup, la nuit s'écoula doucement et, avec le matin, le soleil commença à pointer à l'horizon. Un premier rayon arriva par la fenêtre de la chambre et s'amusa à faire un clin d'œil à Alatiel qui dormait encore. Celui-ci ressentit une onde de plaisir parcourir son corps. Comme tous les matins, son sexe était dur et presque douloureux. Il pointait en avant comme pour chercher quelque chose qui n'existait pas. Il fallait se lever. Alatiel n'aimait pas dormir quand le soleil est déjà levé. Il lui semblait alors perdre de longues minutes de vie. Et puis le matin est un moment trop extraordinaire pour le perdre bêtement. Alatiel le ressentait comme une nouvelle naissance, son corps se réveillait doucement et il sentait une force créatrice l'envahir. Il avait l'impression que tout redevenait possible.

Il commença la journée assis sur son banc, avec une tasse de café à la main. Le soleil achevait de débarrasser la clairière des miasmes de la nuit et faisait scintiller la rosée du matin de mille diamants. La caresse chaude des premiers rayons sur son corps apaisé lui donnait une impression

de plénitude infinie. Smirle avait disparu aux premières lueurs du jour et Alatiel ne pensait pas le revoir avant le soir.

Sa rêverie fut brutalement interrompue par un objet volant qui tomba à ses pieds, suivi par une bourrasque de vent qui lui gifla la figure. Dans le calme revenu, il aperçut un oiseau gris cendré, étalé par terre, sans doute étourdi par sa chute, et un immense aigle qui reprenait son vol. Il comprit que l'aigle venait de rater sa proie et repartait, sans doute furieux. L'oiseau pourchassé avait trouvé le seul refuge qui pouvait le sauver, les pieds d'Alatiel. L'aigle avait renoncé à son attaque au dernier moment, ne voulant pas se trouver nez à nez avec un homme.

L'oiseau se releva lentement, sur une patte. Visiblement il s'était cassé l'autre patte et peut-être aussi une aile qu'il laissait traîner lamentablement. Alatiel reconnut tout de suite un coucou, un jeune coucou. Celui-ci venait sans doute de quitter son nid et n'avait pas encore appris à se méfier de l'aigle. Trop ambitieux, il avait voulu explorer les hauteurs, plutôt que de rester à l'abri dans la forêt et l'aigle en avait profité pour lui fondre dessus. Ce coucou devait quand même avoir l'esprit vif, parce qu'il avait choisi de plonger vers la clairière où se trouvait la cabane, sauvant ainsi sa toute jeune vie.

Le coucou et Alatiel se regardèrent un long moment. Alatiel savait qu'il ne fallait rien brusquer pour que les choses se fassent. Finalement il se leva doucement et alla chercher un bol de lait. Le coucou sembla trouver le lait délicieux. Après son traumatisme, il devait avoir soif et le lait lui fit du bien. C'était une découverte pour lui, jamais ses parents adoptifs ne lui avaient apporté du lait. Alatiel sentit qu'il avait marqué un point, mais ce n'était pas encore suffisant pour pouvoir approcher l'oiseau et s'occuper de la patte et de l'aile. C'est seulement à la fin de la journée qu'Alatiel réussit à placer une petite attelle sur la patte cassée et à remettre en place l'aile déboîtée. Il avait posé l'oiseau sur le banc et tous les deux profitaient des derniers rayons de soleil, l'un à côté de l'autre. Pour le coucou, l'homme était comme un nouveau parent adoptif et il était enchanté du changement. Pour Alatiel, le coucou était un éclat de vie qui traversait sa solitude, peut-être un nouveau signe qui annonçait quelque chose.

C'est alors que Smirle arriva et ce fut terrible. Il commença par se précipiter sur l'oiseau en ouvrant une énorme gueule. Il l'avait bien sûr reconnu, c'était son coucou, celui qu'il n'avait pas réussi à attraper lors de son premier vol. Il fallut de longues négociations pour faire accepter à Smirle le fait que le coucou fasse maintenant partie des amis d'Alatiel et qu'il devait le traiter comme tel. Un comble pour un renard : un coucou, c'est tout juste bon à croquer et surtout celui-là !

Pour éviter à Smirle d'avoir trop de tentations, Alatiel décida que le coucou passerait la nuit dans la soupente. Avec la porte fermée, il serait protégé de toute agression extérieure. Un autre comble pour Smirle qui avait élu domicile dans cette soupente. Heureusement, notre *féroce renard des neiges* avait acquis une sagesse qui le prémunissait contre tout éclat de colère irréfléchi. Il accepta un autre logement sans rechigner et le coucher de soleil vint fêter Alatiel assis sur son banc, avec Smirle d'un côté et le coucou de l'autre.

Le coucou se remit vite de son incident avec l'aigle et on le vit bientôt sautiller partout autour de la cabane. Le régime offert par son nouveau parent adoptif lui convenait parfaitement et il n'éprouvait pas encore l'envie de repartir à la conquête du monde. Bientôt son aile lui permit de voleter sur les mélèzes du voisinage et un jour Alatiel entendit son chant qui s'enfonçait dans la

forêt, comme un appel aux autres coucous. C'était un signe, le signe qu'il attendait depuis longtemps et il comprit que cela allait arriver bientôt.

Un jour le jeune coucou ne revint pas. Il avait sans doute décidé de repartir pour sa découverte du monde. Ce coucou laissa un vide autour du banc, où Alatiel s'asseyait si souvent. Même Smirle ressentit ce vide et il le chercha partout avant de se rendre compte qu'il ne viendrait plus se poser sur le banc. Smirle avait gardé le secret espoir de pouvoir un jour le croquer et maintenant cet espoir disparaissait définitivement.

Alatiel se remit à attendre. Il savait qu'il attendrait jusqu'à ce que cela arrive. C'est ainsi qu'un jour, assis sur son banc comme d'habitude, il vit un loup arriver. C'était un loup magnifique qui avançait dans la clairière, accompagné d'une toute jeune fille. Heureusement Smirle n'était pas là, sans doute parti gérer ses affaires dans la forêt, sinon cette visite aurait pu mal se passer. Le loup avançait lentement, comme attentif à la jeune fille qui marchait à ses côtés. Celle-ci semblait avoir peur de le perdre parce qu'elle gardait la main posée sur sa tête. Le contraste était saisissant entre la sauvagerie de l'animal et la frêle jeune fille. Elle était d'une beauté à vous couper le souffle, un rayon de soleil nimbait son visage et ses beaux yeux bleus semblaient regarder quelque chose qui n'existait pas. Elle était habillée d'une robe de soie pourpre qui épousait les formes harmonieuses de son corps et dont les déchirures, causées par la marche sur les sentes abandonnées de la forêt, laissaient apercevoir par moments la peau satinée de ses jambes.

La vision de cette jeune fille, auréolée de soleil, la main posée sur un loup, laissa Alatiel complètement effaré. Dans sa retraite perdue au fond de la forêt, il ne s'attendait pas à une telle visite. La jeune fille avançait, mais ne semblait pas le voir. Il comprit alors qu'elle était aveugle et qu'elle se laissait guider par le loup. C'était le loup qui avait réussi à trouver dans la forêt le chemin de la cabane perdue, dans le dédale des chemins de sanglier. Pourtant Alatiel ne l'avait jamais vu, même s'il sentait parfois qu'il n'était pas loin.

Alatiel se leva de son banc et il attendit, figé de stupeur, sans voix. La jeune fille dut sentir sa présence en arrivant devant lui, parce-qu'elle s'arrêta et étendit les mains pour le toucher. Elle effleura son visage avec ses doigts comme pour le connaître et le voir. Ces gestes, qui remplaçaient les yeux, lui rappelèrent peut-être quelqu'un, parce qu'elle pâlit soudain et s'effondra aux pieds d'Alatiel. Aucune parole n'avait encore été échangée et Alatiel mit longtemps à retrouver un peu de sens. Finalement il se baissa vers la jeune fille agenouillée à ses pieds pour la relever.

Dans ses bras, elle semblait tellement frêle qu'il avait l'impression de tenir un mirage. Elle le regardait sans le voir et des larmes coulaient de ses beaux yeux. Il la fit asseoir sur le banc et se mit à genoux devant elle. Il voulait lui parler, mais pas un mot ne sortait de sa bouche. Alors il la regarda. Dans ce joli visage ovale, dans ces yeux qui ne pouvaient pas voir, Alatiel crut lire une histoire invraisemblable et il se sentit lui-même emporté dans cette histoire. Il prit le visage de la jeune fille dans ses deux mains et plongea son regard encore plus loin au fond de ces yeux pleins de mystère. Des yeux bleus qui le regardaient sans le voir. Pourtant il crut un instant voir ces yeux s'ouvrir sous la poussée de son regard, comme s'il avait réussi à passer la barrière qui les fermait au monde. De l'autre côté de cette barrière, il voyait un reflet de lui-même dans une autre vie. A ce moment, le loup, qui surveillait toujours la jeune fille, leva la tête vers le ciel et poussa un long hurlement qui le fit frissonner.

Alors la jeune fille se releva, transformée. Un joli sourire éclairait son visage et sa beauté rayonnait tellement qu'Alatiel s'écarta, intimidé. Les yeux avaient changé aussi, ils ne regardaient

plus le vide mais Alatiel lui-même. Elle fit trois pas en dansant puis elle se jeta dans les bras d'Alatiel, tout surpris. Il comprit alors qu'elle avait recouvré la vue et qu'il en était la cause. Il essaya encore une fois de parler, mais la jeune fille lui posa un doigt sur la bouche. Alors il la serra dans ses bras sans plus avoir peur d'abîmer quelque chose de trop fragile. Il la sentait vivre contre lui et un désir puissant s'empara soudain de son corps. Un désir ivre, qu'il ne pouvait plus maîtriser, le poussa à la prendre et à l'emporter avec lui. Elle se cambra dans ses bras comme submergée par ce désir, sa longue robe pourpre soulignait deux charmants petits seins et les longues déchirures causées par la marche dans la forêt révélaient des secrets qu'Alatiel n'aurait jamais pu imaginer. Il devenait fou, il ne voyait plus la cabane, il ne savait plus où il était. Un monde nouveau s'ouvrait à lui, un monde de voluptés infinies et il parcourait ce monde, sans savoir où il allait. Soudain il trébucha et se retrouva par terre.

Quand Smirle arriva, Alatiel était encore couché par terre, à côté du banc. Il voulait rester dans son rêve, il ne voulait pas perdre la jeune fille à la robe de soie pourpre et Smirle eut beaucoup de peine à le décider à se relever. Il se releva finalement et se mit à marcher en titubant à travers la clairière avec l'espoir de retrouver au moins une trace de ce qui s'était passé, mais il n'y avait rien, même pas une trace du loup. Il regretta alors de ne pas avoir déchiré un morceau de soie pourpre avant de tomber.

Alatiel mit longtemps à reprendre ses esprits et le coucher du soleil arriva sans qu'il eut bougé du banc. Smirle était resté à côté de lui et le surveillait avec sollicitude. Une petite bise froide s'était levée et une barre de nuages barrait l'horizon. Le soleil disparut derrière les nuages sans provoquer la féerie habituelle et l'ombre d'une nuit sans lune gagna la cabane.

L'orage éclata en pleine nuit et il fut terrible. Les éclairs semblaient pénétrer par toutes les fenêtres de la cabane, le tonnerre grondait interminablement et la pluie tambourinait sur le toit avec une telle force qu'on pouvait avoir l'impression qu'elle voulait le percer et pénétrer dans la maison. Alatiel ne dormait pas et au milieu du vacarme de l'orage, il crut entendre le hurlement du loup. Il sauta hors de son lit pour regarder dehors, mais un rideau de pluie l'arrêta sur le pas de la porte. On ne voyait rien, mais le hurlement du loup retentit encore, tout près, dans la clairière. Smirle sortit de la soupenette et vint écouter à côté d'Alatiel. Tout d'un coup l'orage se calma et on vit la lune briller à travers un trou dans les nuages. La clairière apparut, scintillante de lune et déserte. Le loup avait disparu et on ne l'entendit plus jamais.

Le lendemain matin, à peine levé, Alatiel s'assit à sa table de travail et essaya de dessiner des esquisses de la jeune fille, telle qu'il se la rappelait. Mais au bout de dix essais qu'il jeta, il se rendit compte qu'il ne pouvait pas retrouver ce beau visage. Il la voyait pourtant comme si elle était à côté de lui, mais il n'arrivait pas à la représenter sur un dessin. Il voulut alors au moins écrire quelques notes pour rappeler l'aventure qu'il avait vécue, mais, curieusement, les mots ne venaient pas. Il resta longtemps devant la feuille blanche, cherchant le premier mot qui serait le déclencheur. Il savait d'expérience que les phrases s'enchaîneraient alors sans effort, comme un ruisseau qui coule, mais ce premier mot n'arrivait pas. Tout ce qui se rapportait à la jeune fille était inexprimable. Aucun mot ne pouvait convenir, on ne décrit pas le merveilleux.

Smirle, qui attendait dehors, commença à s'inquiéter de ne pas le voir sortir avec sa tasse de café comme d'habitude et vint gratter à la fenêtre. Cela fit sourire Alatiel. La solitude se construit sur des habitudes et il faut en respecter les règles. Il prépara son café et sortit pour rejoindre Smirle sur le banc. Le soleil était déjà chaud et l'orage oublié. Il avait pris la feuille de papier avec lui et essaya de relire les quelques mots qu'il ait pu écrire, mais cela n'avait aucun sens et il rejeta

le papier Il savait que son séjour dans la cabane perdue se terminait. Il allait redescendre dans la vallée. La jeune fille restait trop présente autour de la cabane et il la voyait apparaître dans tous les coins de la clairière. L'air vibrait de sa présence et il n'arrivait pas à oublier ces yeux merveilleux. Il fallait partir pour briser l'envoûtement.

Il partit le jour même et quand il eut disparu dans la forêt, la clairière sembla immensément vide. La cabane avait été soigneusement fermée pour l'hiver et seul restait dehors le banc. Smirle était là, assis à côté comme d'habitude. Par moments, des souffles d'air apportaient le bruit des moutons qui paissaient dans l'alpage au-dessus de la forêt. Soudain Smirle se leva. Il brossa avec soin sa fourrure et passa un temps encore plus long à nettoyer sa belle queue. Il alla ensuite se regarder dans la source à côté de la cabane. Il vit se refléter dans l'eau le *féroce renard des neiges* et il fut content. Alors il partit en direction des alpages pour monter vers un col qui s'appelait le col Perdu. Il savait qu'il trouverait de l'autre côté du col une petite fille qu'il connaissait et dont il était amoureux, pour autant qu'un renard puisse être amoureux d'une petite fille.

Il restait un bout de papier sous le banc, que le vent s'amusa à faire tournoyer dans tous les sens, comme s'il voulait le déchiffrer :

Je vais derrière ce mot
A la ligne en écrire un autre
Et par derrière et par-devant
De moi quelque chose
Qui soit toujours plus beau.

Las!... derrière s'étirent
Violettes, marguerites,
Licornes et boutons d'or
Que jamais, jamais, mon amour
Cueillir nous ne savions.

Le rossignol de l'Alhambra

Le guide, ce jour-là, trouvait sympathique le groupe de visiteurs qu'il emmenait à travers les couloirs de l'Alhambra. Alors, lorsqu'ils furent réunis dans la grande salle de la tour de Comares, il ferma la porte et commença à raconter une histoire, ou plutôt un conte qu'il avait imaginé et qui, pensait-il, ferait revivre la magie du vieux palais maure.

« Il était une fois, commença-t-il, un tout jeune rossignol qui s'appelait Philomèle. Après sa naissance sur les bords de la Loire, ses parents l'avaient emmené passer l'hiver dans l'Afrique subsaharienne, là où l'air est chaud, où les femmes sont noires, habillées de toutes les couleurs, et chantent en travaillant. Philomèle aimait bien l'insouciance et la joie de vivre africaine et il serait bien resté, perché dans son arbre, à écouter les chants des autres, mais il savait que le pays n'était pas vivable en été, surtout pour les enfants. On disait même que les œufs pouvaient cuire avant d'éclore. Alors il prit le chemin du retour, vers le pays où il était né et où il espérait trouver une compagne. Il partit tout seul dans la direction du nord en suivant le rivage. Il aimait l'air marin et il en profitait pour agrémenter son ordinaire avec des petits coquillages qu'il pouvait trouver sur les belles plages désertes de la côte océane. Il n'était pas le seul, il y avait déjà une foule d'oiseaux qui remontaient vers le nord, et beaucoup de ses amis en faisaient parti. Mais lui avait un caractère spécial, c'était un solitaire et il n'aimait pas se mêler à la foule. Alors il voyageait tranquillement, traçant son chemin indépendamment des autres.

C'est ainsi que Philomèle arriva à Tanger, ville magique, auréolée du romantisme des artistes qui y séjournèrent, ville de contraste où se mélangent la sauvagerie grandiose de l'océan Atlantique avec les couleurs chaudes de la mer Méditerranée. Philomèle aurait pu décider de se poser sur une de ces petites terrasses cachées, entourées de bougainvilliers et souvent agrémentées d'un bassin au milieu duquel scintille un mince jet d'eau. Mais c'était trop tôt. Il voulait aller plus loin, traverser la mer, retrouver le pays de sa naissance. Il se lança donc dans la traversée du détroit de Gibraltar, avec quand même un peu d'appréhension, après tout il ne savait pas nager et c'était sa première traversée tout seul, sans ses parents.

Ce fut en abordant la côte espagnole, que notre rossignol se trompa de route. Plutôt que de s'engager directement à l'intérieur des terres, il préféra continuer à suivre le rivage et pour cela il choisit la côte méditerranéenne. Cela l'amena à remonter la *Costa del Sol* jusqu'à Malaga. Un bon choix : les rivages étaient plus merveilleux les uns que les autres et il lui prenait par moments l'envie de s'arrêter et de se mettre à chanter. Il avait appris tellement de belles chansons en écoutant les femmes africaines qu'il résistait difficilement à l'envie de se poser sur un rocher et d'entrer dans l'harmonie des vagues qui couraient sur la plage, secouant leur écume sur les pins maritimes.

Mais il savait que s'il se mettait à chanter, il ne pourrait plus continuer sa migration, alors il essayait de se garder. Pourtant la tentation commençait par devenir trop forte et il pensa préférable d'abandonner la côte et de pénétrer à l'intérieur des terres. C'était tomber de Charybde en Scylla. La senteur des orangers en fleurs montait haut dans le ciel et il ne put y résister. Il chercha le meilleur coin, avec beaucoup d'arbres et pas trop loin d'un petit village. L'animation des hommes faisait partie de son confort et il n'imaginait pas se retirer dans une solitude complète sans audience pour l'écouter. Finalement il avait une haute opinion de lui-même ! Il commença par visiter le clocher du village en forme de tour carrée, mais celui-ci était envahi par les pigeons

et il s'empressa de se réfugier au milieu des orangers. Les insectes pullulaient partout et il n'eut pas de problème pour se rassasier.

Philomèle passa quelques jours à cet endroit, sans trop s'écarter de son oranger. C'était l'époque de la floraison et tous les matins, il prenait son bain de parfum jusqu'à en être tout enivré. Il commençait à envisager de s'installer là définitivement. Sûrement une compagne allait arriver et il pourrait alors se lancer dans des chants sans fin qui se mélangeraient avec le parfum de l'oranger et enchanteraient tout le voisinage. Mais au bout de quelques jours, il commença à se languir. Toute la journée, il ne voyait que des orangers, une forêt d'orangers et l'arrivée de la compagne tant attendue semblait tarder. En fait le besoin de voyager se rappelait à lui, malgré l'ivresse provoquée par les fleurs des orangers. Il savait qu'il fallait reprendre le vol vers le nord, c'était une tradition dans le monde des rossignols, une tradition qui remontait du fond des âges et qu'il ne pouvait pas ignorer.

Alors Philomèle vint se percher à la pointe du clocher du village, là où les pigeons ne pouvaient pas l'embêter. La plaine d'orangers s'étendait à l'infini jusqu'à la mer, mais ce n'était pas la direction par laquelle Philomèle voulait reprendre son long voyage. Il se tourna vers le nord et c'est alors qu'il vit la montagne. Sur le plus haut sommet, on pouvait voir un peu de neige briller, de la neige qui restait de l'hiver passé. Philomèle sut tout de suite où il voulait aller : vers ce sommet, le plus haut de la Sierra Nevada. Dans le village, on l'appelait le Mulhacén, mais ce n'était pas le nom qui attirait notre rossignol, c'était la neige qui brillait de mille feux tout là-haut. Bien sûr, il lui aurait été facile de contourner la montagne et reprendre ensuite le voyage vers le nord, mais Philomèle était bien trop curieux et enthousiaste pour adopter une telle solution de facilité. Il était tout jeune, la vie était devant lui et tout restait à découvrir !

Il partit en faisant de petites étapes, de village en village. Il volait sans bruit, en essayant de ne pas attirer l'attention. Il n'aimait pas qu'on se mêle de ses affaires et il cherchait à se faire le plus discret possible. Il faut dire que son plumage contribuait à cette discrétion : ses ailes d'un brun uniforme et son ventre grisâtre n'attiraient pas le regard. Peut-être était-ce à cause de la pauvreté de son habillement que Philomèle voulait gravir cette montagne. Là-haut la neige scintillait au soleil et le faisait rêver de plumes merveilleuses, qui le rendrait étincelant comme un diamant.

Rien de tout cela ne se produisit. Au contraire, son plumage apparut si pauvre sur la blancheur immaculée de la neige qu'il perdit toute confiance en lui. De plus on pouvait le voir de loin, ce qui lui fit subir quelques attaques d'un épervier et même d'oiseaux noirs qui semblaient habitués à ces hauteurs et dont il apprit plus tard qu'il s'agissait de choucas. Dégouté de lui-même et de la neige, il s'empressa d'entamer la descente sur l'autre versant. Il descendit au hasard en se laissant porter dans un vol plané sans fin. Il n'avait plus d'ambition. Depuis cette expérience avec la neige, son enthousiasme pour découvrir le monde semblait s'être cassé. Que pouvait-il devenir, lui, un petit être chétif, sans intérêt, quand il rêvait d'une parure flamboyante qui l'aurait fait resplendir dans le soleil, comme la neige au sommet du Mulhacén. C'était peut-être la fatigue qui provoquait ce sentiment de mélancolie, la fatigue d'être monté si haut pour finalement découvrir la pauvreté de sa vie. De plus en plus découragé, il se laissa glisser jusqu'au bord d'un petit lac, au fond d'un vallon. Il se pencha au bord de l'eau pour se désaltérer mais l'image qu'il vit dans l'eau le fit sursauter. A côté de son reflet toujours aussi terne, se tenait une huppe, toute chatoyante de couleur et dont la magnifique aigrette, dressée au-dessus de son long bec, témoignait d'une arrogance princière. Par une tradition ancrée dans le cœur des rossignols, les huppes sont honnies, mais Philomèle, faisant fi de toute croyance, se contenta de lever le bec et d'admirer ce voisinage d'occasion.

— Je m'appelle Térée, dit la huppe, et je suis en voyage vers le pays où la terre reste suffisamment meuble pour pouvoir la percer et trouver les vers que j'adore. Et toi, je vois bien que tu es également en voyage. Où vas-tu ?

— Mon nom est Philomèle, répondit le rossignol, et je ne sais plus où je vais. J'ai voulu gravir le sommet de cette montagne pour voir la neige briller de mille feux dans le soleil du printemps, mais cela m'a seulement appris combien j'étais terne et sans intérêt.

— Je sais ce qu'il te faut pour te rendre goût à la vie. Il y a dans ce pays un palais merveilleux comme seulement les Maures savaient les construire. Boabdil, le dernier prince maure l'a abandonné aux chrétiens il y a longtemps, et le palais, inhabité, est resté inviolé depuis. Tu vas y aller et tu retrouveras la joie de vivre. Le matin, à l'aube, dans le palais désert où le seul bruit est le murmure de l'eau qui jaillit en de multiples fontaines, tu chanteras, tu chanteras sans fin. Ton chant réveillera des vieilles légendes dont le texte a été secrètement inscrit dans les azulejos qui couvrent les murs. Une musique étrange viendra accompagner ton chant, une musique jouée par les gracieuses colonnes de marbre blanc qui entourent les patios et leur apportent cette merveilleuse impression de légèreté et de finesse. Alors on verra une belle princesse maure venir se pencher à la fenêtre de la haute tour de Comares et regarder la vallée du Darro, étouffant dans son cœur un sanglot de désespoir pour son amour perdu. Oui, tu seras la princesse maure, une princesse si jolie que pas un être ne pourrait lui résister. D'ailleurs j'évitais soigneusement de visiter le palais à ce moment-là, cela pourrait rappeler en moi des désirs funestes.

En entendant ce discours, Philomèle leva une aile pour montrer son désintérêt. Il ne croyait pas un mot de ce que pouvait raconter cette huppe et il avait l'impression qu'elle se moquait de lui. Il savait combien envoûtants pouvaient être les chants des femmes noires d'Afrique, mais il n'imaginait pas que son chant puisse réveiller une princesse maure.

— Tu ne me crois pas, mais tu vas quand même aller visiter ce palais, tu es bien trop curieux de nature ! s'exclama alors Térée, en dressant sa huppe fauve sur sa tête comme un petit coq en colère.

Elle avait raison. Quand Philomèle reprit son vol, il se dirigea droit vers la ville de Grenade, suivant à la lettre ses indications. En voyant cela, elle se rengorgea et ses couleurs éblouirent tellement le renard qui se trouvait à l'affût sous un fourré qu'il renonça à l'attaquer.

Bientôt Philomèle arriva au-dessus de la colline de l'Alhambra et ce qu'il vit le conforta dans l'idée que la huppe s'était moquée de lui. Plutôt que le palais si joliment décrit, il voyait seulement des cohortes d'humains qui circulaient de patios en patios de façon apparemment désordonnée. Au pied de la colline, la ville s'étendait, bruyante et poussiéreuse. Les voitures se faufilaient avec difficulté dans les petites ruelles, ne laissant aucune place aux piétons. Le pauvre Philomèle hésita à s'enfuir à tire d'aile, mais il était fatigué, alors il chercha un petit coin où il pourrait se reposer. Une hirondelle qui passait par-là eut pitié de lui et l'emmena vers son logement qui se trouvait accroché sous le linteau d'une fenêtre étroite de la tour de Comares. Cette fenêtre donnait sur un vide impressionnant et n'était jamais ouverte, ce qui délimitait un espace privé, réservé à l'hirondelle, où aucun humain n'avait accès. Bien sûr, il n'était pas question que Philomène s'installe dans le nid de l'hirondelle, mais le bord de la fenêtre lui convint bien. De là il avait une vue magnifique sur le chemin qui longeait le Darro, noir de monde, et l'Albayzin, l'ancienne ville arabe avec tous ses patios pleins de fleurs. Il serait bien descendu visiter un de ces petits patios, mais il y avait trop d'agitation et il préféra rester avec l'hirondelle.

— Je m'appelle Procné, annonça cette dernière, bien installée au fond de son nid. Je suis la descendante d'une vieille famille qui a toujours habité l'Alhambra, mon nid est plusieurs fois centenaire. Heureusement la fenêtre ne s'ouvre pas et nous ne sommes jamais dérangés. Elle a été fermée définitivement le jour où une princesse maure est venue se pencher dans le vide en pleurant. Au pied de la tour, sur les bords du Darro, son amoureux lui faisait un dernier geste d'adieu avant de s'enfuir, poursuivi par les soldats du sultan. Elle avait alors fait le vœu de devenir une hirondelle pour pouvoir voler partout à la poursuite de l'homme qu'elle avait tant aimé. Depuis la fenêtre est restée fermée, comme scellée par les sanglots de la princesse.

Philomèle écoutait ce bavardage sans y faire attention. Comme la huppe, Procné lui racontait des histoires sans queue ni tête. Il serait bien parti, mais Procné l'intimidait avec son ascendance princière et il ne voulait pas la décevoir.

Le soir venu, l'hirondelle l'emmena dans des coins secrets qu'elle connaissait et où il put se rassasier de petits insectes jusqu'à ne plus pouvoir en avaler. Après un tel repas, il revint passer la nuit sur l'appui de la fenêtre de la tour de Comares. Il se blottit dans un petit coin pour ne pas attirer l'attention, mit la tête sous son aile et s'endormit en rêvant qu'il chantait dans un endroit merveilleux. Quand la lune se leva, le chant des grenouilles monta du Darro berçant son sommeil. Procné dans son nid rêvait que le chant du rossignol envahissait le palais et faisait réapparaître la princesse perdue.

Le lendemain, le soleil ne s'était pas encore montré que l'hirondelle, matinale à son habitude, sortit la tête de son nid. Le rossignol était toujours sur l'appui de la fenêtre et il semblait décidé pour une grasse matinée. Mais Procné s'empressa d'aller le réveiller en jacassant dans ses oreilles.

— Viens vite, gentil Philomèle, c'est la meilleure heure pour le petit déjeuner. Avec le premier rayon de soleil, tous les insectes s'envolent et il n'y a qu'à ouvrir le bec !

— Je suis trop fatigué pour bouger et puis rien ne m'intéresse dans ce palais. En plus je ne déjeune pas en vol, à la va-vite, comme les hirondelles !

Mais Procné savait ce qu'il fallait pour le jeune rossignol fatigué par son ascension du Mulhacén et apparemment un peu dégoûté de l'existence.

— Viens, dit-elle, je vais t'emmener dans un endroit magique du palais où tu retrouveras ta joie de vivre. C'est une petite cour carrée, entourée par les élégantes arcades d'une galerie intérieure. Les fines colonnes de marbre blanc qui supportent les arcades créent une extraordinaire impression de légèreté et inspirent un espace de rêve et d'innocence. Au centre de la cour, douze petits lions disposés en cercle regardent la cour et semblent défendre l'accès à un large bassin situé au-dessus d'eux. Un jet d'eau jaillit au milieu du bassin et s'écoule ensuite par les gueules des lions. Quatre canaux symbolisant peut-être les quatre points cardinaux convergent vers le centre de la cour et viennent baigner les pieds des lions. Des fontaines installées dans les pièces adjacentes alimentent les canaux et contribuent à susciter une fraîcheur reposante. Dans le silence du matin, le murmure de l'eau donne une sensation merveilleuse de calme et de paix. Des petits orangers, aux quatre coins de la cour, complètent cette sensation en apportant une touche de naïveté à la pureté élégante du marbre. Lorsque ton chant s'élèvera dans cette cour, les songes qui hantent le palais se réveilleront, tu seras le prince de l'Alhambra.

Philomèle reconnut tout de suite le patio décrit par la huppe. Ainsi celle-ci ne s'était pas moquée de son habillement misérable, elle l'avait pris au sérieux et avait vraiment cherché à l'aider. Du coup son enthousiasme commença à revenir et le bain qu'il prit dans le large bassin au milieu de la cour fit le reste. La huppe lui avait promis le paradis et cette promesse se réalisait. Il se sentit soudain tellement bien qu'il oublia complètement son désespoir d'être si terne et si peu présentable. L'endroit était trop merveilleux et il sentit que rien ne pourrait arrêter les chansons des femmes noires qui montaient dans sa gorge. Il chercha le meilleur endroit pour commencer et comme il était d'un naturel discret et qu'il n'avait pas envie de montrer la pauvreté de son habillement, ce fut sous le bassin qu'il alla s'installer, entre les douze lions. Procné qui voletait autour de la cour eut alors l'impression que le chant de son ami jaillissait du jet d'eau dans une cascade de gouttelettes sonores.

Dans le monde des hirondelles, les bruits se propagent vite. L'annonce faite par Procné à ses amies qu'un rossignol s'était mis à chanter dans la cour de lions de l'Alhambra ne tarda pas à se répandre dans toute la plaine du Guadalquivir et on vit bientôt affluer les prétendantes, sans doute attirées par les honneurs et les fastes de l'Alhambra. L'inspiration de Philomèle ne connut alors plus de bornes et son chant se développa pour atteindre une plénitude extraordinaire. La géométrie de la petite cour jouait comme une caisse de résonance et les sons s'enfonçaient dans les moindres recoins du palais. Dès les premières notes, au petit matin, les hirondelles venaient s'installer en rang sur les toits qui dominaient la cour et écoutaient religieusement. Rien ne les aurait fait bouger, même un insecte bien gras venu risquer sa vie sous leurs becs.

Cela se sut dans le monde des humains. On parlait du rossignol de l'Alhambra, même si on l'entendait rarement durant la journée. Philomèle ne chantait pas durant les heures chaudes quand la foule envahissait le palais et se pressait sous les colonnades de la cour. Pour réveiller les vieilles légendes, il lui fallait la solitude et le silence. Alors il se levait tôt le matin quand le premier rayon de soleil annonce que la vie du jour recommence. Parfois il profitait aussi du soir, quand le jour qui finit prépare les rêves de la nuit. A ces moments privilégiés, il devenait le seul maître de l'Alhambra. Il pouvait voler de cour en cour et choisir l'endroit qui lui paraissait le mieux convenir à son inspiration. Dès les premières notes, Philomèle sentait des ombres oubliées renaître et sortir des murs. L'Alhambra entier se mettait à vivre en harmonie avec lui.

Un matin pourtant, un changement se produisit. Les hirondelles n'étaient pas à leur poste habituel, elles voletaient dans le ciel, faisant des plongées abruptes pour remonter aussi vite, attrapant peut-être au passage quelques insectes. Philomèle s'était caché dans un oranger et restait silencieux. Pourtant le soleil commençait à caresser la cour des lions, les amoureuses de Philomèle attendaient, blotties dans tous les recoins possibles : c'était l'heure habituelle du chant.

Le perturbateur qui empêchait le chant ce jour-là était une jeune fille cachée entre deux colonnes, une toute jeune fille dont les grands yeux bleus semblaient perdus dans un rêve. Elle avait réussi à passer la nuit dans le palais en se cachant au moment de la fermeture et maintenant elle attendait le chant du rossignol. Son corps souple et mince semblait danser en harmonie avec les légères colonnes de marbre blanc. Habillée avec une longue robe légère, elle marchait pieds nus sur le marbre. Son corps se dévoilait par moments et laissait entrevoir l'exquise forme d'un sein ou l'élégance d'une jambe. Les boucles de sa chevelure accentuaient la finesse de son visage, elle était jolie comme une rose qui s'ouvre au printemps.

Quand le soleil éclaira de son premier rayon le lion qui regarde vers l'est, la jeune fille, nimbée de lumière, s'avança doucement, en suivant l'un des quatre petits canaux qui convergeaient vers

la fontaine des lions. Avec une grâce et une délicatesse infinie, elle tendit les mains comme un appel. Alors Philomèle reconnut la princesse maure dont lui avaient parlé la huppe et l'hirondelle, la princesse qui avait pleuré son amant à la fenêtre de la tour de Comares. Il sortit de sa cachette et alla se poser sur la tête d'un lion, celui vers lequel la jeune fille se dirigeait. Celle-ci s'arrêta, immobile, les pieds sur le marbre blanc où ruisselait l'eau. Dans le tête-à-tête qui suivit entre le petit oiseau si terne et la princesse si belle qu'on pouvait s'y brûler les yeux, beaucoup de choses furent sans doute échangées. Puis l'oiseau se dressa face au soleil et, dans le silence du matin, entama un chant d'une pureté inouïe. Les hirondelles qui voletaient autour s'empressèrent de s'aligner sur les bords des toits pour ne pas en perdre une note.

Face au rossignol de l'Alhambra, la jeune fille souriait. Elle était venue par curiosité, bravant les gardes du palais, et espérait simplement écouter quelques gazouillis dans le silence matinal, mais ce qu'elle entendait dépassait l'entendement. Le chant miraculeux opérait sur elle une sorte de métamorphose et elle avait l'impression de devenir quelqu'un d'autre.

Le rossignol se tut soudain et la jeune fille eut l'impression de se réveiller d'un long rêve. Devant elle, sous le petit kiosque qui avançait sur la cour et dont l'exquise légèreté était encore accentuée par les fines colonnes qui le bordaient, se tenait un jeune homme. Les yeux de la jeune fille s'ouvrirent grands de surprise. Après l'effet du chant du rossignol, ce jeune homme lui apparaissait comme un être surnaturel. Elle le voyait beau comme un kouros grec et pourtant il était habillé avec des vêtements qui s'en allaient de partout, un pantalon qui semblait vouloir tomber à ses pieds à tout moment, des cheveux un peu longs enroulés au sommet de son crâne. Tout cela donnait une impression de sauvagerie déroutante. Mais pour la jeune fille, c'était là les atours d'un prince et instinctivement elle leva une main vers lui comme pour se protéger de son éclat.

Lui fut tout aussi surpris. La vision de cette jeune fille, nimbée du soleil matinal, debout face au rossignol, lui apparaissait tellement surprenante qu'il n'osait plus bouger. Il pensa faire simplement un petit signe de salutation et reprendre sa visite solitaire, mais quelque chose le retint, quelque chose d'inexplicable.

Il avait réussi à rester dans le palais après la fermeture et avait dormi sur le marbre de la salle des Abencérages, là où se produisit le fameux massacre des chevaliers maures dont l'un d'eux avait osé aimer la sultane. En se levant tôt le matin, il espérait être maître du lieu, avec pour seuls compagnons le rossignol et les hirondelles, et la vision de la jeune fille le prit au dépourvu. Quand le rossignol avait commencé à chanter, il était allé se cacher dans le petit kiosque pour mieux écouter, mais sa présence sembla le perturba et il s'arrêta de chanter, ce qui fit se retourner la jeune fille et rencontrer leurs regards. Ce fut un long regard, un très long regard dans lequel s'échangèrent une succession de sentiments, d'abord l'étonnement de trouver une autre personne, puis la perception de la beauté du corps de l'autre qui s'exprime dans l'attrance physique et enfin l'étincelle de l'amour naissant qui brûle le cœur.

Ils se rapprochèrent timidement l'un de l'autre et se saisirent les mains. C'était peut-être à cause du chant merveilleux du rossignol ou alors à cause de l'incendie que l'amour avait allumé dans leurs cœurs, mais ils se sentaient soumis à une volonté qui les dépassait. Sans même avoir prononcé une seule parole, il leur semblait se connaître depuis longtemps, comme s'ils étaient prédestinés à s'unir. Poussés par cette volonté suprême, ils vinrent s'agenouiller devant Philomèle, le rossignol de l'Alhambra, comme pour lui demander sa bénédiction. Celui-ci était resté perché

sur son lion et les regardait. Dans le silence du matin, on entendait simplement le chuchotement de l'eau que crachait chacun des douze lions.

Alors le rossignol s'envola par-dessus les toits. Les deux jeunes gens ne voulaient pas le perdre et ils gagnèrent la cour des myrtes où il semblait être descendu. Effectivement le rossignol les attendait là, posé au bord du grand bassin rectangulaire dont l'eau, lisse comme un miroir, reflète la haute tour de Comares. Quand il les vit arriver, il ne s'attarda pas et reprit son vol pour entrer dans la grande salle de la tour. Le jeune couple le suivit, la main dans la main. Aucun mot n'avait encore été échangé et c'est dans le plus grand silence qu'ils pénétrèrent sous le magnifique plafond ouvragé qui évoque le chiffre symbolique sept, comme les sept cieux de la création.

Le rossignol s'était posé sur le chambranle de la fenêtre de Procné, il semblait vouloir leur indiquer ce qu'ils devaient faire. Ensemble les deux jeunes gens posèrent chacun une main sur la vieille poignée et, curieusement, la fenêtre, qui n'avait jamais été ouverte depuis des siècles, s'ouvrit sans bruit, comme si elle venait d'être huilée. Procné qui se trouvait dans son nid de l'autre côté, fut tellement surprise qu'elle faillit se laisser tomber sans penser à ouvrir les ailes. Ainsi le sortilège avait été rompu et la princesse retrouvait son amant.

Quand les gardes arrivèrent enfin pour ouvrir le palais aux visites, ils trouvèrent les deux jeunes gens devant la fenêtre de Procné, enlacés dans un baiser qui ne finissait pas. Le rossignol s'était posé sur l'épaule de la jeune fille et chantait la plus merveilleuse de ses chansons. Devant ce tableau extraordinaire, les gardes se retirèrent silencieusement. Ils fermèrent la lourde porte donnant accès à la tour et, ce jour-là, personne ne put visiter la grande salle de la tour de Comares.

On ne revit jamais les deux jeunes gens. Selon les gardes, ils empruntèrent un passage secret qui leur permit de sortir discrètement du palais. La fenêtre de Procné fut refermée pour ne pas déranger les hirondelles qui habitaient sous le linteau et le palais retrouva ses nuits hantées par les songes inscrits dans les azulejos qui couvrent les murs. »

— Mais le rossignol, qu'est-il devenu ? demanda une petite fille qui avait écouté attentivement toute l'histoire. Peut-on l'écouter chanter encore ?

Le guide conteur la regarda en souriant. Il rouvrit la porte de la salle et emmena ses visiteurs vers la cour des lions.